



LETTRES INTÉRESSANTES DU PAPE CLÉMENT XIV, (GANGANELLI;)

Traduites de l'Italien & du Latin.

TOME III, *Premiere Partie.*



A PARIS, *& se vend à LIEGE*,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASSOMPIERRE, Imprimeur & Libraire, *au Moriane*, vis-à-vis Ste. Catherine.

M. DCC. LXXVII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



AVERTISSEMENT.

CE Volume n'a beſoin ni de Préface ni d'apologie, pour mériter les ſuffrages du public : outre qu'il eſt la ſuite d'un Livre déja traduit en pluſieurs Langues, répandu dans tous les Pays, eſtimé dans toutes les Cours; il porte tellement l'empreinte de l'immortel Ganganelli, qu'on reconnoît à chaque page, ſon ame, ſon cœur, ſon génie. J'en atteſte le portrait hiſtorique de cet illuſtre Pontife; portrait ſorti de la plume vigoureuſe d'un Savant d'Italie, qui eut le bonheur de connoître particuliérement Ganganelli, & qui le préſente ainſi dans une Lettre datée du 20 Novembre 1776, je prie mes Lecteurs d'y faire attention; & ils trouveront entre la perſonne de Clément XIV & ſes Lettres, que

j'ai publiées, la plus parfaite conformité.

Giusto criterio; possesso delle proprie passioni, rettitudine di cuore, estensione di viste formavan la filosofia propria, e primigenia di Ganganelli. Qualche pènombra gli avea recato il Scotismo in cui era stato rallevato, e la ristretezza della sua camera avea limitato la grandezza del suo cuore.

Non è pero che dal chiostro non avesse anche guadagnato qualche profitto. Deve a quello la moderazione del suo gran' spirito, che in giovinezza fu veramente curioso, tuttoche accompagnato sempre da innocenza di costume; deve il disinteresse nato

Un juste discernement, l'art de contenir ses passions, une droiture de cœur, une vue étendue formerent la premiere & véritable philosophie de Ganganelli. Elle avoit été ombragée par celle de Scot dans laquelle il fut élevé; & l'on pourroit dire que la petitesse de sa cellule avoit en quelque sorte, limité la grandeur de son ame.

Cependant il faut convenir qu'il devoit au cloître la modération d'un esprit vaste, qui alloit trop loin dans sa jeunesse, quoiqu'il fût toujours accompagné des plus excellentes mœurs; qu'il lui devoit le désintéressement que lui inspira la Religion dont il étoit l'éleve;

la prudence de se taire, enfin la fuite des honneurs devenue en lui systématique, pour ne donner prise ni à la persécution, ni à l'envie. La lecture des bons Livres (surtout des Livres François,) la conversation des hommes d'esprit, une certaine familiarité avec la vérité, lui rendirent ce que la vie retirée avoit pu lui ôter.

dall' avere avuta nutrice la Religione; e deve la prudente dissimulazione, e la fuga d'egli onori, diventate in lui sistematica, per non esser bersaglio delle persecuzioni. La Lettura de più famosi libri (principalmente Francezi) la conversazione degli uomini di spirito, ed una certa famigliarità presa colla vérità, gli ridono in parte che gli avea tolto il chiostro.

Une mémoire excellente en avoit fait un des hommes les plus célebres dans la partie chronologique de l'histoire de l'Eglise; & cette science tenoit un rang distingué dans sa théologie.

La memoria che avea felicissima, l'avea reso eccellente nella storia cronologica della chiesa, e faceva parte della sua Teologia.

Voyant qu'il ne pouvoit compter sur les futilités des Péripatéticiens, justement rejettées dans un siecle où l'on fait

Veggendo di non poter contare sulle triche peripatetiche sfatate dal secolo d'ella ragione, e dell' analisi, lo spirito

d'osservazione che portato avea su i vari governi esteri e nazionali, l'avea fornito di bei teoremi di politica, e di economia. Io l'ho sentito sempre à ragionar volontieri su queste materie.

analyser & raisonner, il porta un esprit d'observation sur les différents Gouvernements de l'univers, & sur les diverses Nations : ce qui l'avoit rempli des plus beaux théoremes de politique & d'économie. Je l'ai souvent entendu discourir avec plaisir sur ces sortes de matieres.

La docilità del suo cuore non le voleva pervicace nell' antiche pratiche, e perciò conosceva la necessità di conformarsi al genio non scoretto della presente società.

La docilité de son cœur ne l'asservit point aux anciens usages; il sentoit la nécessité de se conformer, selon les regles de la discrétion, au génie de la société.

La distinzione che sapeva fare tra il domma, la disciplina, e le opinioni ultramontane, li aveva dato il corragio di venire a molti tagli piacevoli all' impero. La dolcezza del suo temperamento omologata allo spirito del Vangelo gli

La distinction qu'il savoit faire du dogme, de la discipline & des opinions Ultramontaines, l'avoit élevé au dessus des préjugés nationaux, ce qui le rendit cher à tous les Souverains. La douceur de son caractere, amalgamée à l'esprit de l'Evan-

gile, lui avoit inſpiré des ſentiments de paix & de tolérance.

Si la vivacité de ſon eſprit ſe reſſentoit par fois de quelqu'accès de mélancolie, alors à ſa gaieté naturelle, il joignoit quelque doſe de gaieté artificielle.

Le choix des entretiens, de légeres ſaillies, quelques railleries amuſantes, formoient ſes délaſſements toujours honnêtes. Il parloit de beaucoup de choſes, mais en peu de mots. Il haïſſoit autant la diſpute, qu'il aimoit à raiſonner; & des faits qu'il racontoit, venoient ſouvent à l'appui de ſes raiſonnements.

Il ſe fit une habitude de commander à ſon eſprit, autant par ſes efforts que par une vertu qui lui étoit naturelle; concentrant en lui-même

avea iſpirato i ſentimenti di pace, e di tolleranza.

La vivacità del ſuo ſpirito era talvolta legata da qualche aſſalto ipocondriaco, onde alla gaiezza naturalle aggiugneva qualche doſe di artificiale.

La celia del diſcorſo, le leggiere percoſſe, e qualche giocoſo inganno formavan gran' parte del ſuo oneſto divertimento. I ſuoi diſcorſi erano molti ma brevi; amava molti argomenti, ma poco amava intraltenerſi à lungo ſugli ſteſſi; e i raconti di molti caſi erano ſpeſſo l'oggetto de ſuoi ragionamenti.

La moderazione del ſuo ſpirito artificiale, e virtuoſa diviene in lui un abito, ed eſtingueva talvolta il ſuo fuoco onnimamente, conoſcendo il

bisogno di tenerlo affatto rinchiuso, perche inavedutamente, e violentemente non scopiasse. Era per consequenza da lui escluso l'odio, ed il fanatismo.

sa vivacité, de peur que dans la chaleur du discours, ou par inadvertence, il ne vînt à laisser échapper ce qu'il vouloit qu'on ignorât : aussi ne connut-il jamais la haine ni le fanatisme.

Qui prouve mieux que ce portrait digne de Tacite, qu'on n'a pas fait parler Ganganelli, lorsqu'on a publié des Lettres où l'on trouve une connoissance parfaite des Livres François, & des Nations étrangeres, ainsi que des réflexions solides contre le faux zele, contre la fausse dévotion ; enfin où l'on trouve l'amour de la paix, & d'une tolérance conforme à l'Evangile ?

Son Excellence Mgr. Monino, ci-devant Ministre de la Cour d'Espagne auprès du Saint-Siege, vient à l'appui de ces mêmes Lettres, en me marquant expressément dans une Epître toute écrite de sa main,

datée de Rome le 10 Octobre 1776, *Que si elles n'étoient pas une production de Ganganelli, il faudroit que l'Auteur eût eu son esprit, sa doctrine, ses maximes, son caractere, sa gaieté naturelle, sa vivacité, dont il a été témoin oculaire dans de longs & fréquents entretiens.*

Si j'ai rendu Clément XIV avec tant de précision & d'énergie, moi sur-tout qui n'eus le bonheur de lui parler que trois fois dans ma vie, il faut avouer que c'est devenir grand homme en peu de temps, & qu'il n'y eut jamais d'exemple d'un pareil phénomene.

Au reste, ce qu'on ne dira pas fait après coup, c'est la dédicace d'une These au P. Ganganelli, & soutenue solemnellement à Turin en 1749. On vantoit dès-lors dans cet Eloge les fruits sortis de la plume de ce savant Religieux, parmi lesquels on doit compter un petit Ouvrage écrit à la réquisition du Cardinal Cibo, & des *Réflexions*

ſur l'Homme, ſur le Zele, ſur le Style, ſur les Bibliotheques, ſur les diverſes Nations, &c. Ces réflexions, quoique retouchées quelques années après, par le P. Ganganelli lui-même, & envoyées à divers amis, ſubſiſtoient déja avant la dédicace de la Theſe qui en parle ainſi : *Diſertiſſimis ac doctiſſimis tuis ita delectantur ſcriptis, tum Præceptores, tum Diſcipuli ut omnium jam terantur manibus, ac per orbem Seraphicum, abſque præli adminiculo, ſed ſolâ celeberrimi Authoris famâ, tanquam velociſſimis deportata pennis, longè latèque circumferantur.*

Pour peu qu'on veuille analyſer cette Epître dédicatoire qui ſe trouve toute entiere à la ſuite des Lettres, on ſera convaincu que *la ſageſſe, la gaieté, la douceur, l'affabilité, enfin l'éloquence & le ſavoir* qui brillent dans les Lettres de Ganganelli, ne ſont point imaginaires.

Il y a encore d'autres Pieces de

comparaiſon. Son magnifique Diſcours, prononcé au Chapitre Général de ſon Ordre, en 1741, à la louange de Benoît XIV (Lambertini) Ouvrage, ſans doute, qu'on ne s'aviſera pas de nier, prouve à chaque phraſe, que Ganganelli avoit réellement une juſte idée de la véritable éloquence; & qu'il n'en parla dans ſes Lettres, qu'en maître qui en connoiſſoit parfaitement les regles.

J'aurois d'ailleurs gardé *l'incognito*, (ce qui n'étoit pas difficile,) ſi j'avois uſé d'une pieuſe fraude, pour mettre ſous un nom reſpectable un Ouvrage rempli de la plus ſolide Religion; mais je me ſuis montré, parce que je ſuis vrai.

Ce n'eſt pas connoître les Italiens, c'eſt même outrager Rome, que de vouloir perſuader au Public, que les Lettres de Ganganelli ne peuvent être une production Ultramontaine, parce qu'on y combat le faux zele, la fauſſe piété,

& qu'on y parle des diverſes Nations.

L'Italie renferme les hommes les moins ſuperſtitieux, & les plus éclairés, non-ſeulement dans le Sacré College, dans la Prélature, dans les Ordres Religieux, mais encore dans tous les Etats; & il ſort tous les jours de ce Pays fécond en lumieres, des Ouvrages excellents ſur la ſaine Théologie, ſur les regles du zele, & la vraie dévotion. On va imprimer inceſſamment en François le Traité de Muratori, *Della Devozione Regolata*, qu'on peut appeller le renverſement de toutes les ſuperſtitions; & autant il alarmera les faux Dévots, autant il intéreſſera ceux qui ont une piété ſolide. Celui qui l'a traduit, connoît parfaitement les deux Langues; & il ne pouvoit employer cette connoiſſance plus à propos, & plus utilement.

Mais qu'ai-je beſoin de remonter juſqu'à Muratori, pour prouver que l'Italie connoît parfaite-

ment les abus du zele & de la dévotion? Un Jeune Prince (1) aussi aimable que vertueux, qu'on cite avec raison comme un prodige de science & de génie, vient de prononcer au milieu de Rome même un magnifique Discours à la louange des Lettres, où il s'éleve avec la plus sublime énergie contre le fanatisme & contre la superstition: Discours solemnellement approuvé par le R. P. *Ricchini*, Dominicain, Maître du Sacré Palais, dont chaque page exalte les connoissances de notre siecle, & préconise des Ouvrages François, qu'on n'oseroit peut-être ici louer, sans se rendre coupable aux yeux de gens peu instruits.

Mais, loin d'insister davantage à répéter des preuves qui se trouvent rassemblées dans deux petites Brochures imprimées chez *Monory*; je me contente de dire qu'on ne peut

(1) Le Prince Louis de Gonzague, de Castiglione.

attaquer cet excellent Recueil dans ce qu'il avance contre les excès du zele & de la dévotion, ſans faire le procès aux PP. *Bourdaloue, Cheminais* & *de Neuville.* Il n'y a rien de plus fort que la maniere dont ils attaquent la *piété ſuperbe, la piété ridicule, la piété obſtinée;* que les couleurs avec leſquelles ils repréſentent certaines Bigotes enthouſiaſtes, *qui préferent les conſeils de l'Evangile aux préceptes, & qui ſont dévotes, ſans être réellement Chrétiennes.*

On trouvera dans ce Volume des Lettres écrites à des perſonnes encore vivantes : ainſi on ne répétera pas davantage, que toutes celles qu'on cite, n'exiſtent plus; & l'on y verra que Ganganelli envoyoit volontiers la permiſſion de lire des Livres défendus, & qu'il a pu conſéquemment accorder la liberté de parcourir l'Hiſtoire de *Giannone.*

La ſincérité qui conduit ma plume, ne m'a point fait retrancher [illegible] phraſes qu'on pourroit retrou-

ver

ver dans mes Ouvrages. J'ai laissé les choses telles qu'elles sont, parce que je mis réellement à contribution les Ecrits de Ganganelli, dès les premieres années qu'ils me tomberent sous la main. D'ailleurs on ne se dépouille ni de son style, ni de sa maniere de penser, quand on traduit; & cela est tellement vrai, qu'on trouveroit mon *Tableau de la Mort*, tout entier dans les *Nuits d'Young*, si j'en avois été l'Editeur.

L'Edition Italienne qu'on n'a dû mettre au jour, que lorsque toute l'Europe auroit connu les Lettres dans une Langue qui lui est familiere, ne tardera pas à paroître. Quant à une Edition de ces Lettres en Italien, qu'on vient d'imprimer à Florence, ce n'est qu'une traduction littérale faite sur le François même; & qui ne servira qu'à prouver, que l'Italien qu'on se dispose à mettre au jour, est vraiment l'original.

J'ajoute à ces détails, aussi fastidieux pour des Lecteurs que pour

moi-même, que ceux qui doutent encore, mais non ceux qui veulent douter, reconnoîtront, s'ils veulent me faire l'honneur de venir me voir, que j'ai réellement en main les témoignages du plus grand poids en faveur de l'authenticité des Lettres, quoique je n'aie pu ni dû nommer des personnes qui ne veulent pas que leurs noms soient imprimés. On y lira sur-tout ce que m'écrit de Rome, en date du 4 Décembre dernier, un homme d'un vrai mérite, & qui y tient un rang distingué, *que les Détracteurs des Lettres sont la plupart de mauvaise foi.*

Voici un exemple qui appuiera cette vérité. Me trouvant dans une respectable & nombreuse compagnie, où l'on attaquoit les Lettres en question (car c'étoit devenu une mode;) je produisis une Lettre toute écrite de la main de Ganganelli, que je venois de recevoir de Rome, lorsqu'un homme d'esprit me dit très-sérieusement : *Bon!*

ce n'est point ici l'écriture d'un Pape, mais celle d'un Clerc! comme si les doigts d'un Religieux ou d'un Cardinal destiné à la Papauté, devoient tracer des caracteres aussi brillants que l'arc-en-ciel.

On peut conclure, d'après ceci, que l'exhibition du Manuscrit Italien, n'auroit pas fait revenir des esprits prévenus.

On n'attaque cet Ouvrage que par esprit de parti; & cela est d'autant plus déplacé, qu'il n'y en a pas la moindre trace dans les Lettres de Ganganelli; & que par amour de la paix, je me suis même abstenu de rapporter des réflexions, & des faits que tout autre Editeur n'eût pas supprimés.

Ganganelli eut toujours tellement à cœur la réunion des Protestants, qu'il insiste sans cesse sur l'esprit de paix, de douceur & de charité. On voit que ce sont eux qui sont l'objet de la tolérance évangélique, dont il parle avec tant de modération & d'équité.

On trouvera à la fin de la deuxieme Partie, aussi agréable qu'intéressante par sa variété, une véritable Relation du Frere François, sur la Vie privée de Clément XIV, qu'il ne faut pas confondre avec une fiction qu'on a donnée sous son nom : le public éclairé en saura faire la différence.

Je finis par répéter ce que dit derniérement un Seigneur de la Cour : „ Quand de simple Reli-
„ gieux, on a le mérite de parve-
„ nir à la Papauté, on peut bien
„ avoir celui d'écrire d'excellentes
„ Lettres. „

Outre les principes de la plus excellente Morale qu'on trouve dans ce Recueil, il y a une Lettre sur l'obéissance qu'on doit aux Rois, vraiment digne d'intéresser toutes les Nations, sur-tout les cœurs François.

On a joint à la troisieme Partie de cet Ouvrage différents morceaux de Ganganelli, qui ne feront pas moins de plaisir que ses Lettres.

TABLE

DES LETTRES

Contenues dans ce troisieme Volume.

AUTRES LETTRES en forme de Brefs adressés à différentes Personnes.

Fin de la Table des Lettres.

LETTRES



LETTRES INTÉRESSANTES DU PAPE CLÉMENT XIV.

LETTRE CXXXIII.

A M. l'Abbé FUGONI.

MONSIEUR,

Je suis étonné que vous m'ayez choisi de préférence, pour m'adresser vos dernieres poésies, à moi qui ne connois l'art poétique que pour en parler d'une maniere vague, c'est-à-dire à la façon de ceux qui n'en ont pas fait leur étude. Cela ne m'empêche pas cependant de savoir admirer tout ce que vous donnez au Public, & de sentir mon esprit s'allumer à la lecture d'une belle Poésie. Il y a des

Odes qu'on ne peut lire ſans participer au génie qui les compoſe.

Je compare la Poéſie à ces flammes émaillées, qu'on voit briller dans certains feux d'artifice, & qu'on n'apperçoit bien que lorſqu'on en eſt vivement affecté.

D'ailleurs il faudroit être inſenſible aux beautés de la nature, pour ne pas être touché des images que les grands Poëtes expoſent à notre vue. Il y en a, par exemple, dans notre Métaſtaſe, & dans vos Ouvrages, mon cher Abbé, qui remueroient l'ame la plus engourdie. C'eſt un nouveau monde enrichi de nouveaux agréments, & qui a d'autant plus d'avantages ſur nos plus belles fleurs, que celles-ci ſe fanent au bout de quelques jours, & que de magnifiques Vers vont à la poſtérité.

Je m'eſſayai, étant au College, à faire quelques petites Poéſies champêtres; mais j'en fus ſi peu content, que j'avois le mérite de les brûler, à meſure que je les compoſois. Ce qui m'en reſtoit, c'eſt que cela me rendoit l'expreſſion facile, & que cela me donnoit des idées.

Il en eſt de la Poéſie, comme de bons inſtruments qui ne veulent être touchés que par des hommes habiles. Un mauvais Ouvrage en Vers, eſt un morceau de Muſique exécuté par un mauvais Violon. Tout cela écorche l'ame, révolte le goût, & fait grincer l'eſprit. Il n'y a point d'homme ſenſible aux élans du génie, que

la beauté des Pseaumes ne rende enthousiaste, malgré lui. Je vous avoue que je suis Poëte toutes les fois que je récite les Pseaumes.

Quelle énergie, quels tableaux, quelle majesté! On ne tient plus à la matiere; on n'est plus soi-même; on est le prophete; disons mieux, on est divin.

Mais combien ne doit-on pas être affligé, quand on voit la Poésie, qui n'étoit orginairement destinée qu'à chanter l'Eternel, (puisque Moïse qui en fait un si magnifique usage, est le plus ancien des Ecrivains,) descendre d'une telle sublimité, pour venir diviniser quelques mortels, souvent plus animaux que les animaux mêmes.

Les Poëtes, pour l'honneur de la Poésie qui les rendoit si sublimes, n'auroient jamais dû la profaner. Ils en auroient eu beaucoup plus de considération, & plus de gloire; & tout le monde ne se fût pas mis sur les rangs pour versifier à tort & à travers. Chacun a voulu chanter en Vers l'objet de sa passion; & l'on a vu éclorre de toutes parts des Poésies aussi indécentes que ridicules.

Toute science qui dépasse sa sphere, entraîne à sa suite mille inconvénients. Le Créateur a assigné des bornes à toutes choses; & il a voulu, pour l'harmonie de l'Univers & des esprits, qu'on les respectât. Sans cela il y auroit une confusion énorme dans l'Univers.

Les écarts de l'incrédulité viennent de ce qu'on a voulu donner à la Philosophie les attributs de la Théologie, & de ce qu'on a prétendu que la Théologie devoit procéder par démonstrations, comme les Mathématiques.

Il en a été de même de la Poésie, qui divine dans son principe, en ce qu'elle n'avoit que Dieu pour objet, est devenue toute terrestre, par l'abus qu'on en fait. On a même été assez impie pour l'employer contre Dieu même, tandis que son institution n'a d'autre fin que de rendre hommage à l'Eternel, & que c'est réellement son plus beau titre.

C'est jetter des diamants dans du sable, que d'adresser de beaux Vers à des objets périssables. On dénature alors la Poésie, & le Poëte se rend vraiment méprisable.

Les Sciences, comme les Arts, n'ont aucune grandeur réelle, si ce n'est lorsqu'elles remontent à leur source.

Vous ne vous attendiez pas, mon cher Abbé, qu'une piece de Vers vous vaudroit un Sermon, d'autant mieux qu'on ne prêche pas ordinairement sur le Parnasse, & que les licences poétiques donnent souvent aux Poëtes beaucoup plus de liberté qu'ils n'en devroient prendre.

Si toutes vos Poésies sont comme celle que vous venez de m'adresser, j'applaudis au génie qui vous a rendu Poëte. Je la communiquerai à notre ami commun, se-

lon vos desirs; & je suis persuadé qu'il en sera aussi content que moi.

Il faut avouer que le pays que vous habitez (le Parmesan) contribue beaucoup à exciter la verve. Je l'ai traversé plus d'une fois avec le plus grand plaisir, & en sentant que si j'avois réellement été Poëte, j'y aurois célébré ces belles plaines, ces magnifiques troupeaux qui en font l'ornement. Aussi s'apperçoit-on que vous avez fait passer dans vos Poésies ce qu'il y a de plus riant à Parme, à Colorno & dans leurs environs.

Voilà de la Prose bien chétive pour de beaux Vers; mais comme un Poëte tel que vous, a le talent de tout embellir, vous donnerez des ornements à cette Lettre, & vous la mettrez dans le cas de pouvoir vous faire agréer avec plaisir toute l'estime & toute l'amitié avec lesquelles je suis, &c.

A Rome, ce 10 Mars 1753.

LETTRE CXXXIV.

Au même.

JE crois, mon cher Abbé, que vous voulez absolument me rendre Poëte, en m'attachant par vos Vers délicieux; mais c'est une entreprise qui ne réussira point. Je savoure plus que personne votre Poésie; mais je n'ai ni ce feu, qu'on trouve sur

le Mont-Parnasse, ni cette verve qui est souvent plus enflammée que le Vésuve même.

Je crois que le sujet pour lequel vous vous intéressez, réussira à Naples. Je l'ai fortement recommandé au Prince San-Sévero, protecteur des Sciences & des Arts, & qui est aussi obligeant qu'il est savant; mais il faudra que votre protégé travaille, sur-tout dans les commencements. J'ai employé tout mon esprit à lui persuader que la profession de Sculpteur ne souffre point la médiocrité, & qu'il faut avoir deux ames, pour en mettre au moins une dans les Ouvrages qu'on fait.

Je voudrois bien qu'il ressuscitât un jour ces grands Artistes qui ont rendu presque parlantes nos plus belles statues. Le Sculpteur a l'avantage du relief, que n'a pas le Peintre; mais le Peintre en revanche a la ressource du coloris, & voilà comment les Arts, chacun dans son espece, ont leurs avantages & leurs inconvénients.

S'il étoit possible que vous me fissiez un Cantique à la louange d'un Saint que de bonnes Religieuses veulent célébrer le jour de sa fête, vous m'obligeriez sensiblement.

Il s'agit de S. Cajétan, dont vous devez savoir la Vie; car je suppose que vous devez connoître d'autres Divinités que celles du Parnasse.

Vous m'enverrez cela, je vous prie, le plutôt que vous pourrez. C'est pour

être mis en musique, & chanté à plusieurs voix, non dans l'Eglise, mais dans le Couvent; ainsi c'est de l'Italien tout pur que l'on veut avoir.

Pensez que, malgré toute votre diligence, vous n'empêcherez pas celles qui desirent ardemment ce Cantique, de s'impatienter.

Cinq ou six strophes suffiront, & surtout de votre main, attendu que par votre précision, comme par votre énergie, vous dites beaucoup de choses, & très-fortement en peu de mots.

C'est un beau talent que celui d'être précis, & de réduire dans un très-petit cadre une multitude d'objets & de beautés.

La Prose est très-défectueuse quand elle est lâche; mais cela n'est pas supportable en Poésie. Il n'y faut pas une épithete inutile; & il est à propos, autant qu'il est possible, que chaque mot soit une pensée: c'est ce qui rend le Tasse un Poëte admirable. Il donne tout l'essor à son génie, en resserrant merveilleusement ses pensées. Il n'en est pas de même de l'Arioste & du Dante, qui font alternativement passer leurs lecteurs dans les champs les plus fleuris & dans les campagnes les plus arides. Leur lecture ressemble réellement à un long voyage dans lequel on trouve des endroits agréables, & d'autres fastidieux.

C'est pour vous complaire que je parle si long-temps Poésie; comme c'est pour me procurer le plus grand plaisir, que je

vous assure de l'estime inviolable que je vous ai vouée, & avec laquelle je suis, &c.

LETTRE CXXXV.

A M. l'Abbé NICOLINI.

PERMETTEZ-MOI de n'être pas de votre avis sur l'histoire qui excite votre admiration. Je la trouve écrite avec trop de chaleur; & il y a tout lieu de croire qu'un Historien s'est abandonné à son imagination, quand il écrit aussi vivement.

Le flegme est nécessaire chez un Auteur qui doit voir les choses de sang froid, & les peser avec équité. Une histoire n'est pas un poëme. Il y faut quelques fleurs, peu de réflexions, beaucoup de portraits, mais sur-tout une noble simplicité.

Cependant si un Historien n'a pas tout-à-la-fois du bon sens, de l'esprit, de l'ame & du génie, il ne sera qu'un Ecrivain imparfait. Le bon sens lui est nécessaire pour bien choisir les faits, l'esprit pour les exposer, l'ame pour les animer, le génie pour en faire sortir des lumieres & des instructions.

La plupart des histoires sont plus ou moins exactes, selon l'esprit des Historiens. Un homme qui est tout de feu, rend un fait bien différemment qu'un homme qui est à la glace, Cela ne se ressemble pas;

& voilà d'où vient qu'on entend, ou qu'on lit tous les jours des choses exagérées, sans que celui qui les rapporte ait intention de tromper; mais, entraîné par une imagination fougueuse, il enfle ses récits, de maniere à les défigurer.

Il n'y a pas deux personnes qui voient le même objet de la même maniere, & qui s'expriment également dans leurs récits. L'ame est aussi admirable dans ses variétés que dans ses perceptions. Toute spirituelle & toute simple qu'elle est, elle se multiplie, comme si elle étoit réellement divisible. Quand je pense que c'est d'elle que sortent tous ces Ouvrages qui remplissent nos Bibliotheques, je ne puis m'empêcher de m'admirer moi-même, & de m'applaudir de posséder en moi le germe de tant de connoissances & d'idées; & ce sentiment est encore bien plus vif, quand je fais réflexion que c'est cette même ame qui me procure le bonheur de vous connoître, de vous estimer, & de pouvoir vous dire combien je suis, &c.

A Rome, ce 23 Février 1754.



LETTRE CXXXVI.

Au R. P. BLEDOWSKI, *Provincial des FF. Mineurs Conventuels de la Province de Pologne.*

MON RÉVÉREND PERE,

Je puis vous certifier qu'il n'y a point de veilles, point de peines, point de moyens que n'ait employé votre R. P. Affiftant, pour terminer, à notre fatisfaction, l'affaire des Mineurs Conventuels contre les Réformés, portée devant la Congrégation des Evêques & des Réguliers. Je fuis témoin qu'il a combattu, comme Ifmaël, d'autant plus que tout le monde étoit contre lui; & que perfonne ne venoit à fon fecours. Je n'ai pas manqué de faire tout ce qui étoit en moi, pour la réuffite de cette affaire; mais cela ne doit fe compter prefque pour rien, en comparaifon des démarches de votre Pere Affiftant. Vous ne fauriez croire combien je vous félicite, & combien je me réjouis du gain de ce procès.

Si, par hazard, on venoit à tenter de nouvelles attaques, on ne manquera ni d'efpérance pour en venir à bout, ni de force pour les repouffer, ni de courage pour perfévérer.

Que le Ciel vous conferve; & foyez

parfaitement convaincu que je ferai toujours auffi zélé pour vous & pour vos intérêts, que je vous le promets, en vous affurant de tout le refpect avec lequel je fuis, &c.

F. LAURENT GANGANELLI,
Confulteur du Saint-Office,

A Rome, le premier Mars 1755.

LETTRE CXXXVII.

A M. l'Abbé GENOVESI.

A LA vue des idées métaphyfiques dont vous avez rempli l'Ecrit que vous m'avez communiqué, mes penfées fur cet objet fe font réveillées, & je me fuis repréfenté, felon mes foibles talents, l'homme tel qu'il eft, & tel qu'il doit être. Je l'ai vu tout-à-la-fois fi petit & fi grand, fi foible & fi fort, que j'en ai été tout glorieux, & fort humilié.

Vous jugerez vous-même fi je l'ai bien apperçu. Je joins à cette Lettre le tableau que mon fens intime ou mon imagination m'en a tracé; & fi vous y trouvez ce que vous defirez, je ferai ravi d'avoir pu feconder vos intentions, & contribuer à l'Ouvrage que vous devez donner fur l'Homme, & fur Dieu.

Il ne s'agit pas tant de dire des chofes

neuves sur cette matiere, que de les bien dire. On dégoûte souvent des lecteurs de la Métaphysique, parce qu'on affecte d'être abstrait. Plus les choses sont naturelles & simples, plus elles sont belles. La Métaphysique, pour être dans le vrai, ne doit rendre que ce que nous sentons, quand il est question des facultés de notre ame; autrement on se promene dans le pays des chimeres.

La plupart des Métaphysiciens, tant anciens que modernes, ont cru devoir se faire des systêmes; & c'est ce qui a jetté un certain ridicule sur la Métaphysique; car cette science en elle-même est très-simple & très-vraie.

Il n'en est pas des yeux de l'esprit, comme des yeux du corps. Ce que je vois en idée, mon voisin ne le voit pas, nos idées ayant mille causes différentes. Delà vient cette grande diversité d'opinions parmi les Philosophes, & ce qui persuadoit à Malebranche, que nous voyons tout en Dieu; & à Locke, que toutes nos idées viennent des sens.

J'approuve d'autant mieux vos observations, que vous n'êtes point systématique, & que vous ne voulez assujettir personne à votre maniere de penser: toutes vos idées m'ont paru nettes, vos principes clairs, vos conséquences justes; de sorte qu'on dira que votre Ouvrage est le fruit d'un jugement sain, & d'un raisonnement solide.

Si, après l'avoir publié, vous trouvez des contradicteurs, ce sera une preuve que vous ne les aurez pas convaincus, & un avertissement pour que vous ne leur répondiez pas. Il y a parmi les Ecrivains des aboyeurs; & il faut savoir laisser crier. On refondroit tous les hommes, qu'ils ne seroient pas d'accord.

Votre Livre devant paroître en latin, j'ai cru devoir vous adresser dans cette langue, qui m'est aussi familiere que l'italien, les observations que vous desirez. Si vous y trouvez quelques morceaux dignes de votre Ouvrage, il vous sera facile, en adaptant seulement le style au vôtre, de les encadrer. Vous leur donnerez un mérite réel, par la maniere dont vous vous les approprierez.

Ce sera peut-être la premiere fois qu'une plume d'or, & une plume de plomb auront travaillé le même Ouvrage; mais vous l'avez voulu, & je ne puis vous résister quand il est question de vous prouver toute l'étendue de mon estime & de mon attachement.

A Rome, ce 22 Juin 1755.



TABLEAU DE L'HOMME.

L'HOMME se présente sous tant d'aspects différents; il réunit tant de contrariétés, qu'il a dû nécessairement paroître une créature toute céleste, ou un être tout animal. Par son ame il tient à Dieu de la maniere la plus glorieuse & la plus intime; par son corps il participe au néant de la façon la plus humiliante & la plus sensible. Ici c'est un jour qui réjouit par sa pureté, là une nuit qui effraie par ses ténebres.

De ces divers points de vue il résulte que l'homme de Lucrece n'est point celui de Descartes, ni l'homme de Spinosa celui de Pascal; & que si l'on veut nous définir d'après nos qualités & nos imperfections; il faut interroger la Religion pour savoir précisément qui nous sommes.

Le Christianisme, à l'abri de tous les écueils, comme tenant toujours un juste milieu, nous montre l'homme sur la terre, & dans le sein de Dieu, comme dans un double centre d'où nous sommes tous sortis, & où nous devons tous rentrer.

Les regards que tout enfant jette vers le Ciel dès le moment qu'il naît, les pleurs dont il arrose son berceau prouvent d'une maniere frappante que son origine est tout-à-la-fois charnel & divine. Si son ame,

semblable à une fleur qui ne s'épanouit que par succession, ne se développe qu'insensiblement, c'est qu'elle dépend d'un corps paresseux dans ses progressions.

Enfin l'instant vient où la raison perce; & alors ce n'est qu'une étincelle qui produit un incendie ou une lumiere vive & bienfaisante, selon la maniere dont on la gouverne, & selon les objets auxquels elle s'attache. Je parle ici des passions, des sens, de l'éducation, qui sont autant d'influences qui agissent sur l'homme, plus ou moins vivement. Si les choses sensibles le dominent, il devient le triste jouet de tout ce qui l'environne; si, au contraire les choses spirituelles le gouvernent, il est roi de lui-même, & sa raison brille dans tout son éclat. Alors Dieu lui semble toujours présent, & les créatures ne sont à ses yeux que des biens périssables dont il faut user, comme n'en usant pas. La maniere d'élever les hommes, le climat dans lequel ils naissent; les impressions qu'ils reçoivent; les objets qui les entourent, forment autant de moules où ils prennent diverses formes : ainsi l'homme né aux Indes, n'est point l'homme de l'Europe : ainsi l'homme élevé par Aristote n'est point l'homme formé par Newton; l'essence est la même, mais les nuances sont si différentes, que c'est toute une autre façon de penser & de percevoir.

Aussi devons-nous regarder comme l'effet d'une providence toute particuliere le

bonheur de naître ſous un gouvernement qui rectifie nos penſées, & au ſein d'une famille qui nous donne des principes de ſageſſe.

Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que tout homme, dans quelque pays qu'il puiſſe naître, eſt redevable envers Dieu, envers le prochain, envers ſa patrie; & qu'il doit chercher à s'inſtruire de la vérité, pour n'être pas la dupe d'une fauſſe religion, & pour ſe garantir de la ſuperſtition. Ce qui n'eſt pas moins certain, c'eſt que s'il eſt ſimple Citoyen, il doit travailler, par ſes ſueurs & par ſes talents, à ſe rendre utile à la ſociété; & que s'il eſt d'un rang élevé, il doit payer un tribut au Public, ou par ſon application, ou par ſa bienfaiſance, ou par ſa valeur. Celui qui paie de ces trois manieres eſt vraiment un grand homme, & la reconnoiſſance lui doit des ſtatues.

L'homme vit preſque toujours dans un pays ennemi, en vivant avec lui-même: un ſang qui bouillonne, une imagination qui s'égare, des deſirs qui ſe combattent, des paſſions qui s'allument, forment une guerre inteſtine, dont les ſuites ſont ſouvent les plus funeſtes. La vie ſe paſſe à lutter contre ſoi-même, quand on veut ſe gouverner avec ſageſſe; car il y a deux hommes en nous, l'homme terreſtre & l'homme ſpirituel, qui ſont ſans ceſſe aux priſes, & qui ne s'accordent qu'autant qu'une raiſon éclairée, & un cœur droit ſervent

ſervent de pilote & de gouvernail. Ainſi l'homme eſt un objet d'admiration ou de pitié, ſelon la maniere dont il agit.

On ne finiroit pas, ſi l'on vouloit détailler ſes inconſéquences & ſes contradictions. Son ame, ſon eſprit, ſa raiſon, ſa volonté, ſemblables aux quatre éléments, quoique n'ayant rien en eux-mêmes de matériel, ſe combattent ſans ceſſe; & il en réſulte des tempêtes, des volcans qui défigurent l'image du Créateur; car plus on examine l'homme, & plus on reconnoît qu'on ne peut avoir en ſoi-même autant de grandeur & de majeſté, ſans être l'émanation d'une intelligence ſuprême.

L'homme, quand il enchaîne ſes paſſions, & qu'il ne leur accorde qu'une liberté raiſonnable, mérite les hommages qu'on doit à la vertu, & c'eſt alors qu'il s'annonce pour être vraiment le maître des animaux. Les différents états qui nous ſont offerts, quand notre raiſon peut ſe décider, ſont autant de moyens d'arriver à la perfection; mais il s'agit de les bien choiſir, autrement nous devenons des monſtres dans la ſociété, & nous troublons l'harmonie qui doit ſubſiſter parmi les créatures raiſonnables. Mais l'homme, preſque toujours ſéduit par des objets ſenſibles, ſe trompe ſouvent ſur ſa vocation; & voilà d'où naît le choc de tant de paſſions diverſes qui le mettent mal avec lui-même, qui troublent les familles, qui agitent les Empires, & qui obſcurciſſent les vertus.

Ainsi l'on voit rarement l'homme dans son vrai point de vue. On croit que c'est lui; & ce n'est qu'un assemblage de bizarreries, de goûts & d'opinions qu'il a pris chez ceux qu'il lit, chez ceux qu'il fréquente. Les études mêmes ne servent le plus souvent qu'à le dénaturer, en le dépouillant de tout ce qui lui étoit propre, & en le rendant un personnage factice.

S. Augustin disoit que l'homme, considéré dans son essence & dans tous ses rapports, est l'énigme la plus difficile à expliquer. En effet, presque toujours dissemblable à lui-même, il échappe au pinceau quand on veut faire son portrait. Par la dépendance où il est d'un corps périssable & charnel, ses pensées s'agitent, comme son sang, & participent à sa fluidité. Il n'y avoit qu'un Dieu qui pût unir aussi intimement une ame indivisible à une substance toute composée de parties, un esprit immortel à une masse de chair destinée à se réduire en poudre; enfin des pensées à des sentations, des idées à des fibres, des affections à des nerfs.

Il suffit donc de descendre en nous-mêmes, & de nous considérer, pour voir un prodige toujours renaissant; mais nous n'y trouvons qu'un abyme effroyable, si Dieu n'y occupe pas le premier rang. Chacun de nous doit lui ériger un trône dans son propre cœur, autrement il devient un chaos où il n'y a plus ni ordre, ni symmétrie.

L'ame environnée des sens, est comme un roi entouré de ses gardes; mais si cette sentinelle se laisse forcer, & si elle n'est pas attentive à repousser les vices qui veulent usurper la souveraineté, & se rendre maîtres de la place, l'homme alors éprouve en lui-même la plus cruelle anarchie.

Delà vient qu'il y a tant de Matérialistes, & tant de personnes corrompues. On étouffe en soi-même le germe de l'immortalité, & l'ame devient ce qu'elle peut, pourvu qu'on suive le torrent des passions. Elle a beau employer le cri de la conscience, son fidele moniteur; on se soustrait à l'obéissance qui lui est due; & l'on déclare une chimere, cette substance toute intellectuelle, qu'on peut appeller à juste titre la mere de nos pensées, de nos raisonnements & de nos affections.

L'homme extravague quand il attribue ces étonnantes opérations à la masse inerte de son corps, & qu'il ose en faire honneur à l'âcreté de sa bile, ou à l'agilité de son sang. Il n'y a qu'un Etre spirituel qui puisse produire des idées immatérielles. On rassembleroit tout ce qu'il y a de plus subtil dans l'air & dans le feu; on l'agiteroit en tout sens, qu'on n'en formeroit jamais un syllogisme. La flamme, toute radieuse, toute pénétrante qu'elle est, n'a encore fait éclorre ni une seule pensée, ni un seul raisonnement. Eh! comment cette pensée qui fait le tour du monde dans un clin d'œil, qui soumet l'univers

à ses observations, qui, du vol le plus rapide, s'éleve jusqu'à l'Être infini, qui n'a ni situation, ni figure, ni couleur, qui commande impérieusement à tout mon corps, & qui s'en fait obéir, seroit-elle une partie de ce même corps?

Etoit-il donc plus difficile à Dieu de créer des esprits, que de la matiere? Eh! pourquoi, s'il est essentiellement tout-puissant, ne produiroit-il pas des êtres intellectuels? eh! pourquoi, si une pensée est réellement spirituelle, l'ame qui l'engendre ne le seroit-elle pas? C'est bien ici qu'on peut appliquer ce passage d'Horace, (1) *fortes creantur fortibus, nec imbellem feroces progenerant Aquilæ columbam.*

Il falloit que l'homme, pour remplir sa destination, selon le plan du Créateur, fût tout-à-la-fois terrestre & spirituel. Sans corps il n'eût pu jouir du monde matériel qu'il devoit habiter: sans ame il n'eût pu connoître Dieu, ni parvenir à le posséder. Comme être mixte, il est tout-à-la-fois subordonné aux éléments, & supérieur à l'univers. C'est lui qui applique les sciences à mille choses agréables & utiles, qui s'en sert avec le plus grand succès pour rectifier ses idées, pour étendre son esprit & pour arriver jusqu'à la connoissance de l'Etre suprême.

---

(1) D'un pere vertueux naissent des enfants vertueux; & l'aigle guerriere n'engendre point la timide colombe.

La terre ſans l'homme, n'eſt qu'un vaſte déſert; diſons mieux, qu'un tombeau: elle a beſoin de ſa main pour être cultivée, de ſa ſociété pour être habitée; de ſorte qu'elle le regarde avec raiſon, comme ſon maître & comme ſon ſouverain. Auſſi eſt-elle attentive à reconnoître ſon domaine & ſes ſoins, en lui offrant, ſelon le cours des ſaiſons, les plus belles fleurs & les plus excellents fruits.

Ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que cet homme à qui la terre obéit, comme à ſon Roi, laiſſe par-tout où il paſſe des veſtiges de ſes crimes & de ſes erreurs: on ne voit point de pays qui n'ait été arroſé d'un ſang verſé par la haine ou par le fanatiſme, par l'amour ou par l'ambition. Les vertus n'ont jamais paru dans le monde, que comme quelques éclairs qu'on apperçoit au ſein des tempêtes.

L'homme cependant n'eſt peut-être pas auſſi méchant qu'on ſe l'imagine: l'oiſiveté l'a conduit à plus d'excès que la perverſité. Les occaſions de faire le mal, ſe multiplient chez un homme qui ne fait rien; & ſi l'on reproche aux femmes d'être parleuſes ou médiſantes, c'eſt que pour l'ordinaire elles ne ſont point occupées. Je n'ai point prétendu peindre l'homme tel qu'il eſt; mais j'en ai dit aſſez pour en donner une juſte idée, & pour le faire convenir lui-même qu'il eſt un tout quand il s'unit à Dieu; & qu'au contraire il n'eſt que néant quand il s'en détache.

La raiſon ſans la Religion, ſemblable à ces exhalaiſons lumineuſes qui ſe forment au ſein de la nuit, n'éclaire que pour conduire à quelque précipice.

Ce ſiecle en offre les plus triſtes exemples, lui qui, malgré l'eſprit & les connoiſſances dont il eſt décoré, paroît oublier Dieu même, pour courir après des fantômes, & pour les révérer.

Tout le monde devroit naturellement ſe révolter contre une pareille abſurdité; mais le nom de Philoſophe donné à ceux qui mettent en problême l'immortalité de l'ame, & l'exiſtence de la Divinité, en impoſe à la multitude, & fait qu'on regarde comme des oracles infaillibles les Sophiſtes les plus pernicieux.

Que l'homme rentre en lui-même, qu'il interroge ſon ame, ſon cœur, ſa conſcience, enfin toutes ſes facultés; & il trouvera les plus forts arguments en faveur de la Religion; mais il faut pour cela qu'il enchaîne ſes ſens, qu'il maîtriſe ſes paſſions; car ce ſont autant de menteurs, autant d'impoſteurs qui ne ceſſent de préconiſer le Matérialiſme, & de vanter l'amour du plaiſir.

Qu'il eſt triſte d'avoir en ſoi-même de quoi s'élever juſqu'à l'Eternel, de quoi former avec lui le plus ſublime entretien, de quoi ſe rendre immortel, ſoit en cultivant les ſciences, ſoit en ſe diſtinguant par des bienfaits, & d'étouffer des germes auſſi précieux!

La plupart des hommes ne ſont que des êtres avortés; ou ils retréciſſent leur cœur, en ne s'attachant qu'à des objets périſſables, ou ils étouffent leur eſprit en ne s'occupant que d'inutilités. Les ſciences elles-mêmes les plus relevées ne ſont plus dignes de notre ame, ſi elles ne remontent vers Dieu leur principe & leur fin.

Tous ces malheurs viennent de ce que l'homme ne connoît point aſſez l'excellence de ſon ame, de ce qu'il place ſa vanité dans ce qui ne peut que l'humilier, de ce qu'il eſt ſouillé dès ſa naiſſance par la tache du péché. Il n'y a que la mort qui l'attend du moment qu'il reſpire, qui lui fera parfaitement connoître combien il lui importoit de s'élever au deſſus de tous les objets ſenſibles; mais la mort ne nous avertit de nos écarts, que lorſqu'il n'eſt plus temps de nous corriger. Nous croyons encore n'être que dans notre berceau, qu'elle ouvre notre tombeau, & qu'elle nous y fait deſcendre au moment même que nous formons des projets; il n'eſt pas concevable combien les inſtants qui s'écoulent entre les deux extrêmités de notre naiſſance & de notre fin, ſont rapides. Je les compare à un éclair qui ſort d'un nuage pour y rentrer; de ſorte qu'on peut dire dans un ſens figuré, que tout homme naît & meurt dans l'eſpace d'un jour. Sa naiſſance eſt le crépuſcule, ſon enfance l'aurore, ſa virilité le midi, ſa mort le ſoir. Alors tous les objets diſpa-

roiſſent réellement pour lui, & une nuit éternelle l'enveloppe de ſes ténebres, à moins qu'il ne ſoit éclairé de la lumiere incréée dont les Juſtes ſeront remplis.

Ce grand objet ne doit point échapper à l'homme. S'il veut être ce qu'il faut qu'il ſoit, qu'il ſe repréſente ſouvent la Mort tenant l'urne fatale où toutes les générations ſont en poudre. Voilà notre ſpectacle, ſi nous voulons vivre en Philoſophes Chrétiens. Ainſi l'homme n'eſt ici-bas qu'une ombre qui ne fait que paſſer; & c'eſt dans l'Eternité qu'on doit le contempler, ſi l'on veut en avoir une haute idée. C'eſt ſans-doute un plus beau ſpectacle que le firmament même, de voir à ſa naiſſance & à ſa mort cette eſpece de vermiſſeau qui s'appelle *homme*, paſſer en un clin d'œil juſques dans le ſein de Dieu, au moment que la terre croule ſous ſes pieds, & qu'une vie temporelle lui eſt ôtée pour faire place à une vie toute divine.

Il eſt étonnant que cet homme, né pour de ſi grandes choſes, ſoit auſſi peu curieux de les connoître, & qu'il s'incorpore avec les objets les plus vils & les plus miſérables, pendant qu'il eſt attendu dans un autre monde pour s'identifier avec la Divinité même.

Les Philoſophes, à raiſon de l'importance de la choſe, ne ſe ſont point aſſez occupés de cet inſtant où l'homme n'eſt plus rien ſur la terre, pour être un tout dans l'éternité. Leurs regards ont paru s'arrêter

rêter ſur un tombeau; & une ame immortelle qu'on doit naturellement ſuivre en idée, quand elle ſe dégage des liens qui l'attachoient ici-bas, ſemble n'avoir plus ni exiſtence, ni durée.

Je ſais que la nuit du ſépulcre eſt un chaos que nous ne pouvons débrouiller, tant que nous languiſſons dans cette vallée de larmes. Je ſais que, malgré tout ce que la foi nous a révélé de certain ſur cet article, nous ſerons dans la derniere ſurpriſe en entrant dans l'éternité. C'eſt un goufre où toute notre raiſon ſe perd, & que nous ne connoîtrons jamais que lorſque nous le verrons.

A chaque homme que nous voyons diſparoître pour aller dans la région des morts, nous devons être aſſurés que toutes les facultés de ſon eſprit acquierent alors une activité ſurprenante qui ſert à lui faire ſentir d'une maniere ineffable ſon bonheur, ou ſon malheur éternel.

L'homme paſſe dans l'autre vie, comme il eſt venu dans celle-ci, ſans ſavoir où il arrive. Quand on a perdu la perſpective de ce monde auquel on étoit accoutumé, il s'en préſente une autre, mais ſi extraordinaire & ſi ſublime, qu'elle n'a aucun rapport avec celle-ci.

Nous avons beau nous appliquer aux ſciences, nous élever par le moyen de la Religion, juſqu'à l'Etre incréé; cette vie n'eſt, à proprement parler, que la vie du corps, tant nous ſommes tyranniſés

par les ſens & par les beſoins, au-lieu que la vie future eſt exactement la vie de l'ame. Elle s'y épanouira comme dans ſon centre; elle ne ſera plus empêchée par une maſſe de chair qui retardoit toutes ſes opérations, & qui la confondoit avec des objets terreſtres, au point qu'on s'y laiſſoit prendre, ſi l'on n'avoit le ſoin de faire taire les paſſions. Ainſi il faut réunir le préſent & l'avenir, la terre & le Ciel; enfin ce monde & l'autre, pour connoître parfaitement l'homme; car il appartient réellement à la vie préſente & future, de maniere que nous n'avons que l'ombre de lui-même, ſi nous ne le ſuivons au-delà du tombeau. C'eſt là qu'il eſt attendu pour connoître ſa grandeur; & qu'il ſe verra comme un nouveau Phénix qui ſort de ſa cendre tout ſuperbe & tout radieux; alors il apprendra que ſa deſtinée n'étoit pas de végéter, mais qu'elle étoit de vivre dans l'Etre des êtres.

Si l'homme étoit attentif à ne ſe conſidérer ici-bas que ſous le point de vue de ce qu'il doit être à la mort, il ſe hâteroit de compléter ſon exiſtence par la ferveur de ſes deſirs; il voudroit qu'on lui parlât ſouvent de ce moment heureux où il ſera dépouillé de cette miſérable vie qui retarde ſa gloire & ſa félicité.

La mort pour laquelle on a tant d'averſion, eſt cependant pour l'homme l'inſtant le plus lucide & le plus glorieux, s'il a rempli ſur cette terre ſa tâche avec

fidélité, selon les loix que la Religion prescrit.

Je me figure l'homme de bien au moment qu'il meurt, comme le soleil qui, après avoir été couvert d'un nuage épais, perce enfin à travers les ombres & les brouillards, & s'annonce avec le plus grand éclat; les besoins de cette vie, ainsi que les passions, sont autant de nuages qui nous obscurcissent, & qui nous dérobent à nous-mêmes la vue de nos grandeurs & de nos facultés.

Je ne m'étonne point si la mort faisoit la méditation continuelle des Philosophes Chrétiens. Lorsqu'elle est bien vue, elle n'offre à l'homme rien que de grand, rien que de consolant. Mais nous n'en jugeons que par l'horreur des tombeaux, c'est-à-dire, par tout ce qui n'a rapport qu'avec nos corps; & alors elle nous paroît le spectacle le plus affreux. C'est ce qui faisoit dire à S. Charles Borromée, que si la mort étoit l'ennemie du corps, elle étoit la bonne amie de l'ame, & que l'homme n'entendoit pas bien ses intérêts, quand il ne la desiroit pas.

Devrions-nous haïr un moment qui nous comblera de gloire & de félicité? Le corps est un frêle édifice qui doit nécessairement se renverser, pour que l'ame se trouve dans son centre. Il est comme ces échafauds dont les Architectes se servent pour bâtir un palais, mais qu'ils font disparoître quand le bâtiment est dans sa perfection.

Il est indubitable que la conscience nous fait ordinairement des reproches, quand nous craignons si fortement la mort. Elle est sans doute redoutable à raison des jugements de Dieu, toujours impénétrables; mais Dieu est la miséricorde même, qui ne veut point la mort du pécheur, & qui nous assure qu'il oubliera toutes nos iniquités, fussent-elles multipliées comme les grains de sable de la mer, quand nous reviendrons sincérement à lui.

La mort, aux yeux de la foi, n'est point la destruction de l'homme, mais une seconde création beaucoup plus admirable que la premiere; parce qu'au-lieu des miseres qui nous ont investis dès la naissance, nous trouverons en mourant des consolations, & des biens que l'œil n'a point vus, & que nous ne pouvons actuellement connoître.

LETTRE CXXXVIII.

Au R. P. BERTI, Augustin.

MON RÉVÉREND PERE,

Vos observations, que j'ai lues avec la plus grande attention, & que j'ai comparées avec la doctrine des Peres, m'ont paru si justes, que je m'y soumets sans replique. Personne n'aime autant que moi la vérité : il n'y a ni amour-propre, ni

intérêt, ni respect humain qui doivent nous empêcher de l'embrasser. C'est non-seulement renoncer à la probité, mais même à la raison, que de ne vouloir pas se rendre à l'évidence.

C'est l'obstination qui a fait le malheur de tous les ennemis de l'Eglise, comme c'est elle qui fait tous les jours prendre de fausses lueurs pour une vraie lumiere. Les sources où j'avois puisé les sentiments que vous avez combattus, n'étoient que de petits ruisseaux détournés, qui n'avoient nulle communication avec ce grand, ce magnifique fleuve qui sort du sein de Dieu, qui traverse le champ de l'Eglise, qui en arrose les différentes parties, & qui remonte ensuite vers sa source. Vous avez bien raison de dire qu'il faut se tenir en garde contre la plupart des Interpretes & des Commentateurs. Ils font quelquefois plier au gré de leurs opinions le texte des Auteurs. J'y aurois été trompé plus d'une fois, si je n'avois confronté les citations.

Le Saint Pere (Benoît XIV,) à qui j'ai parlé long-temps de ce qui vous concerne, sera charmé de voir le petit écrit que vous m'avez annoncé. Il est toujours plein d'estime pour vous, & il vous regarde, avec raison, *comme un des Théologiens qui honorent le plus l'Italie.* Ce furent ses termes.

Je n'ai point remarqué que la doctrine de S. Thomas soit en contradiction avec celle de S. Augustin sur les matieres que

combat l'homme en question. Il aura rêvé cela comme bien d'autres choses. Si vous avez occasion de lui répondre, il vous sera facile de le terrasser.

Rien n'est plus à craindre pour la Religion, que les faux & les demi-savants. Ils travestissent les vérités, ou ils les énervent, & l'on ne voit sortir de leur plume que des opinions suspectes ou frivoles. Ce qu'il y a encore de plus fâcheux, c'est qu'ils veulent que leurs sentiments prévalent, & qu'on ne peut absolument les faire revenir, quand ils ont pris un mauvais parti.

Continuez de nous éclairer de vos lumieres; mais de façon que votre santé n'en souffre pas. Quelqu'un qui vous vit derniérement, m'a rapporté que vous étiez très-échauffé. Faites mes compliments à votre Pere Prieur, duquel je suis ainsi que de vous, M. R. P. avec toute l'estime & tout l'attachement possibles, le très-humble, &c.

Au Couvent des SS. Apôtres, le 11 Février 1756.

LETTRE CXXXIX.

Au même.

MON RÉVÉREND PERE,

Vous me ferez plaisir de parcourir à loisir ces trois Traités que j'ai travaillés

avec zele, & qui n'ont pas toute la perfection que je desirerois, & qu'ils méritent.

Je les soumets à vos lumieres, comme à celles d'un Docteur éclairé qui connoît parfaitement les Conciles, les Peres, & toute la chaîne de la Tradition.

J'ai tâché de rassembler dans le Traité de l'Incarnation les grandes preuves qui établissent d'une maniere incontestable la vérité de cet auguste Mystere, en m'attachant à ce qu'il y avoit de plus énergique & de plus capable d'en imposer aux sens, & de convaincre la raison.

Il m'eût fallu, pour traiter dignement cette matiere, avoir une portion des lumieres dont fut favorisé S. Jean l'Evangéliste, cet Apôtre sublime qui puisa dans le sein de Jesus-Christ même, tout ce qu'il nous a dit en peu de mots de sa Divinité & de son humanité. Son Evangile, que nous récitons tous les jours à la fin de la Messe, est le plus magnifique Traité sur l'Incarnation. Tout s'y trouve en abrégé : l'éternité du Verbe, sa consubstantialité, sa puissance, son action, enfin son union avec notre nature. Il ne s'agit que d'étendre ces grandes vérités avec la force qu'elles exigent, & d'offrir ce magnifique tableau avec des traits propres à exciter notre reconnoissance & notre adoration.

J'ai tâché, autant qu'il m'a été possible, d'élaguer beaucoup de questions inutiles que les Théologiens ont coutume d'in-

férer dans leurs Traités, & de réfuter les Hérétiques qui combattent le Myftere ineffable de l'Incarnation, en les atterrant fous le poids des autorités.

La création de l'univers, l'univers lui-même tel qu'il eft, les vices comme les vertus, les ténebres comme la lumiere; tout concourt à prouver le Myftere de l'Incarnation : de forte que ce n'eft pas le connoître, que de l'ifoler de tout ce qui conftitue le monde phyfique & moral. Auffi l'Apôtre ne parle-t-il point de Jefus-Chrift, fans dire clairement que les chofes terreftres comme les céleftes ne fubfiftent que par Jefus-Chrift. Ce n'étoit point chez lui l'effort d'une imagination exaltée, qui lui faifoit appercevoir cet Homme-Dieu dans tout ce qui refpire; mais la connoiffance intime qu'il avoit de la profondeur & de la fublimité de notre divine Religion.

S. Paul & S. Jean font deux fources inépuifables fur l'Incarnation. Chaque parole qu'ils prononcent au fujet de Jefus-Chrift, eft un torrent de lumieres pour tout homme qui fait méditer.

C'eft d'après les fublimes idées qu'ils nous donnent du Verbe, que j'ai crayonné, felon mes foibles lumieres, le Traité que je vous adreffe. Il me femble que ces deux hommes tout céleftes avoient dit tout ce qu'on peut dire fur une matiere qu'on ne pourroit jamais épuifer. On entend par leur organe l'Efprit faint; car il étoit impoffible à des mortels de parler de l'Homme-

Dieu d'une maniere aussi sublime, & de dire tant de choses en peu de mots, à moins qu'ils ne fussent inspirés. Il est étonnant comment Arius & sa secte oserent paroître, après la maniere avec laquelle le grand Apôtre, & l'Evangéliste par excellence, prouvent la Divinité de Jesus-Christ. Tous les arguments que l'esprit humain pourroit imaginer, perdent leur force lorsqu'on les oppose à l'énergie des Epîtres de S. Paul, ainsi qu'à l'Evangile & à l'Apocalypse de S. Jean.

Quant aux Traités de la Prédestination, & de la Grace que je joins ici, on trouve encore dans l'Apôtre tout ce qui en fait la base, & ce qui en démontre la vérité.

On ne peut écrire dignement sur cette double matiere, sans recueillir avec soin tout ce qu'en ont dit S. Paul & S. Augustin, l'un comme un Auteur inspiré, & l'autre comme approuvé par l'Eglise qui ne peut errer.

Je n'ai point cherché à accommoder ces deux grandes vérités, selon la foiblesse de notre raison, & selon nos idées, d'autant mieux que la Prédestination est un Mystere ineffable qu'on doit exposer, & non pas sonder; & que l'accord du Libre-Arbitre avec la grace, n'est pas moins un abyme où l'on se perd, si l'on veut l'expliquer.

Je commence par déclarer qu'il est de foi que Dieu a choisi les élus de toute éternité par un pur choix de sa miséricorde,

pour en faire des vases d'élection; & que néanmoins ceux qui se perdent ne sont damnés qu'à raison du péché originel, ou des péchés qu'ils ont commis. S. Augustin expose cette vérité de la maniere la plus sensible, en citant pour exemple un enfant qui meurt après avoir reçu la grace du Baptême, & un autre qui expire sans avoir eu ce bonheur.

Comme il n'y a de mérites que par Jesus-Christ, & que Dieu couronne ses dons en couronnant les bonnes œuvres des Saints, il m'a paru que le sentiment qui assure que la prédestination se fait avant les mérites, rentre dans celui qui déclare qu'elle ne se fait qu'après. Il faut seulement prendre garde, en traitant une matiere si délicate, de s'écarter de la foi de l'Eglise consignée dans les Conciles, d'autant plus que la prédestination est une source d'écueils, pour peu qu'on veuille s'en rapporter à sa raison, & n'écouter que certains Docteurs modernes qui s'éloignent de la doctrine de S. Augustin.

La Grace n'est pas un sujet moins épineux, si l'on n'a soin de s'en tenir à ce que l'Eglise a tant de fois décidé sur cette importante matiere qui fait la base de notre Rédemption, & dont on ne peut trop souvent parler, puisque la Grace est le fruit de la mort de Jesus-Christ.

Vous verrez que j'ai traité séparément, & selon toute l'autorité de la Tradition, de sa gratuité, de son efficacité, de sa né-

cessité, en faisant voir que sans l'impression de la grace la plus forte, l'homme a toujours un pouvoir réel d'y résister.

Ces trois Traités sont le fondement de la Religion, d'autant mieux que dans celui de l'Incarnation se trouve renfermé le Mystere de la Trinité, & en quelque sorte celui de l'Eglise.

J'ai conservé la méthode scholastique selon l'usage de nos écoles, mais de maniere que si l'on vouloit, on pourroit l'élaguer. Elle n'est là que comme la forme des objections & des réponses, & pour aider la mémoire de ceux qui ont besoin de la méthode syllogistique pour fixer leur mémoire & leur esprit.

Vous verrez que je me suis arrêté où l'on doit s'arrêter, me donnant de garde de vouloir faire parler la raison où la foi nous impose un silence profond.

Vous vous reconnoîtrez vous-même dans plusieurs endroits, & je me fais gloire de l'avouer. S'il y a quelque chose qui ne soit pas conforme à vos sentiments, vous voudrez bien me le marquer ; mais je crains que vous n'ayez pas si-tôt parcouru ces trois Traités : vos travaux ne vous laissent guere le loisir de voir ceux des autres.

Monsignor Cérati m'avoit marqué qu'il ne seroit pas fâché de voir mon Traité sur la Grace. Vous pourrez le lui communiquer. Il se ressent de la rapidité avec laquelle il a été transcrit par un de mes

Ecoliers, qui écrit bien quand il veut; mais qui alors ne le vouloit pas.

Je vis l'autre jour votre R. P. Général, & il ne fut question que de vous. Je vous marquerai au premier moment le résultat de cette conversation.

On vient de m'apporter votre Lettre, & j'apprends avec peine qu'il vous est maintenant impossible de voir les Traités en question; j'en suis d'autant plus fâché, que votre avis auroit été pour moi d'une grande autorité. Ce qui me console, c'est que vous m'assurez que dans le cours de l'année vous les lirez à coup sûr. Je ne devrois pas vous envoyer cette Lettre; mais elle est prête, & il me semble qu'elle desire elle-même aller jusqu'à vous, comme si elle sentoit l'honneur qu'il y a de pénétrer dans votre cellule, & de fixer pour quelques moments votre attention. Je voudrois bien véritablement être à sa place, & pouvoir me rendre aussi rapidement auprès de vous, pour vous dire comme elle, & avec elle, que je suis & serai toute ma vie pénétré de respect, d'estime & d'attachement pour votre personne, ainsi que pour vos lumieres & pour vos excellentes qualités.

P. S. Le Cardinal Tamburini me charge de vous dire mille choses de sa part. Il me fait la grace de me vouloir du bien; & s'il étoit permis d'avoir de l'orgueil, j'en aurois beaucoup de vanité; car on

peut dire qu'il eſt l'ornement du ſacré College pour ſes lumieres & pour ſes vertus.

LETTRE CXL.

A Mgr. ZALUSKI, *Grand Référendaire de Pologne.*

MONSEIGNEUR,

La Bibliotheque formée par vos ſoins immortaliſe votre amour pour les ſciences & pour les Savants. C'eſt un des plus beaux monuments qu'on puiſſe laiſſer après ſoi, ſur-tout lorſque le choix des Livres eſt fait avec goût, & d'une maniere profitable à la Religion & à la Patrie.

La multitude des Ecrivains jaloux de ſe faire une réputation, eſt cauſe que nous avons des Bibliotheques remplies de répétitions, d'inutilités, d'inepties, d'abſurdités.

Chacun, empreſſé de ſe mettre ſur les rangs pour divulguer ſes ſingularités ou ſes rêves, a contribué à former ce chaos d'ouvrages qui exiſte aujourd'hui dans l'Univers. On s'égare dans ce labyrinthe dont vous avez ſi bien trouvé le fil par votre patience & par votre ſagacité. Les ſeuls Catalogues de nos Bibliotheques ſont immenſes, & il faut votre mémoire pour ſe les rappeller. Il ſeroit à ſouhaiter pour l'honneur de l'eſprit humain, qu'on réduiſît à ſix mille volumes *in-folio* (car cela ſuf-

firoit,) tout ce qui a été écrit jufqu'à préfent, & qu'on brûlât le refte, excepté quelques extraits qu'on en feroit pour les mettre en *in*-12.

Il en eft du génie comme d'un fleuve qui répand la joie & la fécondité tant qu'il ne déborde pas, mais qui devient la ruine du pays quand il fort de fon lit, & qu'il caufe des inondations.

Ainfi nous avons vu la philofophie s'échapper du cercle que la Sageffe éternelle lui a tracé, & empiéter fur des chofes qui ne font abfolument point de fon reffort.

Ces écarts auxquels l'homme fe livre, tout dangereux qu'ils font, prouvent qu'il n'a pas été créé pour fe borner à cette terre, mais qu'il a réellement une ame qui cherche à percer l'écorce dont elle eft enveloppée, & à s'étendre dans une autre région que cet Univers.

Le Cardinal Paléotti difoit avec raifon, » qu'il n'y avoit rien de pire & de meil» leur que les Livres; & que lorfqu'il fai» foit attention au grand nombre de pro» ductions de toute efpece, qui outra» gent les mœurs & la vérité, il ne trou» voit rien d'auffi humiliant pour l'efprit » humain que la plupart des bibliothe» ques. » Il eft vrai qu'elles contiennent les fyftêmes extravagants de je ne fais combien de prétendus Sages qui ne s'illuftrerent que par des folies; qu'elles font le réceptacle d'une infinité d'opinions auffi dangereufes que bizarres; enfin le dépôt

des erreurs, des maximes ſcandaleuſes & des impiétés que la ſeule perverſité du cœur humain fut capable d'imaginer.

Je ſais que cela eſt en quelque ſorte effacé par les excellents Livres dont nous jouiſſons; mais qu'il eſt affligeant pour la raiſon, de voir tant de mauvaiſes choſes mêlées avec de bonnes ! Ainſi nos vaſtes Bibliotheques peuvent ſe comparer à ces jardins agreſtes où l'on apperçoit quelques fleurs au milieu d'une multitude d'épines; où l'on découvre quelques arbuſtes à travers des ronces & des cailloux; & à ces pharmacies où les meilleures drogues ſont mêlées avec des poiſons.

Si les Auteurs avoient ſoin de réfléchir quelques inſtants ſur les ſuites funeſtes & durables d'un Ouvrage contraire à la Religion & aux mœurs, ils verroient que c'eſt une ſemence de mort qui produira les fruits les plus amers; & que plus le Livre ſera bien écrit, plus il corrompra de Lecteurs.

Ainſi vous ne pouvez mieux faire que d'élaguer de la nombreuſe collection qui forme votre Bibliotheque, les Ouvrages inutiles & dangereux. L'homme eſt aſſez déréglé par lui-même, ſans avoir beſoin d'être excité par la perverſité des autres, à ſuivre ſes mauvais penchants. Il eſt vrai qu'on profite des poiſons mêmes, pour en tirer des remedes efficaces; mais un Livre obſcene ou impie ne peut jamais produire aucun bon effet.

La réfutation même qu'on en peut faire eſt preſque toujours dangereuſe, en ce qu'elle apprend à le connoître, & qu'elle fait naître le deſir de ſe le procurer, par la raiſon, comme le dit Horace, qu'*on aime tout ce qui eſt défendu.*

Mais, ſans parler des Ouvrages pernicieux, que de Livres frivoles ou ſuperflus dans la république des Lettres! Nos Peres, qui avoient malheureuſement le talent d'être trop féconds, pechent par une diffuſion qui ennuie & qui accable : on les quitte ſouvent après les avoir lus pendant des journées entieres, ſans y avoir trouvé que des penſées perdues dans des phraſes qui ne finiſſent point. Mais, pour éviter un pareil défaut, nous donnons dans un autre : nous ne travaillons plus que ſuperficiellement les Livres que nous mettons au jour; & il n'y a plus d'autre ſubſtance dans ce qu'on lit aujourd'hui qu'une légere épiderme.

C'eſt ainſi que tous les ſiecles ſe contrarient, & que leur collection forme les plus étranges diſparates : encore, ſi la trop grande diffuſion ou la trop courte briéveté ne ſe trouvoit que dans des Livres indifférents; mais les productions mêmes qui traitent les matieres les plus eſſentielles, ſont trop peſamment ou trop légérement écrites.

Nos Peres mirent en diſſertation les ſujets les moins intéreſſants; & nous mettons en romans les matieres les plus graves

ves & les plus dignes de notre attention. On se hâte aujourd'hui d'être Auteur, & l'on ne donne à ses pensées ni le temps de mûrir, ni même celui de germer. On les jette au hazard presque aussi-tôt qu'elles viennent d'éclorre; & ce sont des enfants informes qui, ne trouvant point de nourriture, périssent presque au moment qu'ils naissent.

Vous savez mieux cela que personne, Monseigneur, vous qui parfaitement au fait de l'Europe savante & littéraire, connoissez le fort & le foible de vos contemporains. Quand on puise dans les sources de tous les pays, on connoît le génie de toutes les Nations, & l'on sait évaluer le siecle ce qu'il vaut.

Je ris quelquefois de l'accouplement bizarre qu'on fait dans les Bibliotheques, en plaçant un Auteur sublime à côté d'un Auteur médiocre, en mettant sur la même ligne l'Ecrivain le plus sage, & le plus extravagant, le plus pieux, & le plus impie.

C'est l'image du monde, où les plus grands vices se trouvent souvent dans la même maison avec les plus grandes vertus.

Quoi qu'il en soit, une Bibliotheque publique est un trésor pour un pays, d'autant mieux que la Religion chrétienne, bien différente des autres Religions, ne redoute point la lumiere; & que plus on l'approfondit, plus on la reconnoît divine. Par cette raison, il seroit à souhaiter que les Corps Religieux qui ont d'excellentes

Bibliotheques, les ouvriſſent aux curieux : ce ſeroit une ſauvegarde contre l'oiſiveté qui étouffe l'eſprit d'une multitude de perſonnes, & qui les précipite dans les plus grands écarts.

J'ai appris de quelques jeunes-gens, qu'ils devoient leur ſageſſe & leur application pour l'étude aux Bibliotheques dont nous jouiſſons ici. Ils y paſſoient les heures critiques qu'on donne à la diſſipation ainſi qu'au plaiſir ; & ils n'en ſortoient jamais qu'avec une nouvelle ardeur pour l'étude.

Il eſt ſeulement à propos que les Bibliothécaires ſoient attentifs à ne pas prêter tous les livres indiſtinctement. La prudence exige ſur cet article beaucoup de circonſpection ; & les réglements que vous faites à ce ſujet, Monſeigneur, font beaucoup d'honneur à votre zele & à votre diſcernement.

Les ſciences n'ont jamais fait plus de progrès que depuis l'époque des Bibliotheques publiques. On ne voyoit autrefois que quelques Savants épars ſur le globe du monde entier ; tout le reſte étoit abſolument ignorant ; & aujourd'hui l'on trouve par-tout des perſonnes très-inſtruites, qui parlent de tout avec beaucoup d'intérêt ; c'eſt-à-dire que les ſciences, comme les pluies pouſſées par des vents impétueux, n'arroſoient alors que quelques contrées ; & que maintenant comme une roſée univerſelle elles diſtillent de toutes parts.

Cependant, malgré les avantages des Bibliotheques publiques, on a vu diminuer le nombre des Savants, & augmenter celui des hommes superficiels. Je crains seulement, qu'à force de vouloir trop aiguiser l'esprit, & trop analyser les sciences, on ne les réduise à rien, & qu'on ne retombe dans l'ignorance des siecles qui suivirent celui d'Auguste.

Les sciences comme notre esprit ont leurs bornes, parce qu'il n'y a que Dieu qui soit infini; & supposé qu'elles fussent immenses, elles ne pourroient l'être que relativement à celui qui est leur plénitude & leur source.

C'est là que vous les envisagez, Monseigneur; & c'est delà d'où il faut les voir sortir, pour en avoir une juste idée. L'homme n'est pas assez grand par lui-même pour donner aux sciences toute la noblesse & toute la sublimité qu'on leur connoît. D'ailleurs elles existent indépendamment de lui; & loin d'en être le créateur, il ne fait que les mettre en œuvre lorsqu'il les cultive; comme un ouvrier qui fond des métaux pour en faire des ouvrages magnifiques, ne forme pas la matiere dont il se sert.

Il n'y a point de couleur & de forme qu'on n'ait données aux sciences, parce que dociles à recevoir les impressions de notre esprit, elles se modifient selon nos lumieres, c'est-à-dire qu'elles sont sublimes chez les uns, & brillantes chez les au-

tres. C'eſt une cire dont on fait ce qu'on veut, quand on a le talent de la manier.

Les ſciences reſſemblent aux planetes qui ont chacune leur ſphere : & comme celle qui eſt plus près du ſoleil, la Théologie eſt, pour ainſi dire, plus près de Dieu. Le mal de notre ſiecle eſt d'avoir voulu confondre toutes ces différentes ſpheres, ſans penſer que l'une a des caracteres & des propriétés que l'autre n'a pas. On a cru que la Théologie devoit ſe traiter comme les Mathématiques; tandis que les incompréhenſibilités d'un Etre autant immenſe qu'infini, ne ſont pas ſuſceptibles de démonſtrations qu'on touche au doigt & à l'œil.

Si les ſciences, comme vous dites très-bien, Monſeigneur, ne ſont gouvernées par une main habile, on ne voit à leur ſuite que des paradoxes & des ſophiſmes; & c'eſt delà que ſont venus tant de mauvais Ouvrages qui ſe trouvent dans nos Bibliotheques, comme des reptiles & des inſectes ſe rencontrent dans les plus ſuperbes jardins. Au moral comme au phyſique, les ténebres ſont toujours voiſines de la lumiere, & les poiſons proches des meilleurs ſpécifiques.

Il n'y a point de ſcience où l'homme ait plus ſouvent erré que dans la Théologie; & cela n'eſt point étonnant, puiſqu'on ne peut que rouler d'abymes en abymes, quand on oſe ſonder un Etre auſſi incompréhenſible que Dieu. Toutes

les sciences ont leurs mysteres & leurs obscurités; mais on ne risque rien de tout entreprendre pour les approfondir & pour les éclaircir; au-lieu que dans la Théologie on entend la Foi dire à tous : Ici arrêtez-vous, & n'allez pas plus loin. Elle est la sentinelle posée par le Tout-Puissant lui-même, pour éprouver notre fidélité, & qui ne nous permet d'entrer, pour ainsi dire, que dans le vestibule de l'Eternel. Si nous sommes assez téméraires pour la forcer, nous nous rendons coupables du crime de leze-Divinité. C'est à la mort seulement que nous trouverons le palais des Cieux ouvert, & si nous avons vécu en véritables Chrétiens, nous y entrerons sans être arrêtés par aucun obstacle.

L'hérétique comme l'incrédule ont voulu dès cette vie forcer la garde dont je viens de parler; & pour peine de leur témérité, d'affreuses ténebres se sont emparées de leurs ames, & ils n'ont plus marché que sur des précipices. Cela paroît d'une maniere frappante dans leurs Ecrits. On voit à chaque page qu'ils ont perdu la trace de la vérité, & que leurs prétendus raisonnements ne sont plus que des labyrinthes où l'on s'égare à chaque pas.

Chacun des Sophistes anciens & modernes a prétendu avoir la vérité; mais comme elle est une, ils l'ont mutilée de maniere à faire peur, & ils n'ont eu que son ombre, dans le temps qu'ils croyoient la posséder.

Il n'y a point de tempêtes aussi violentes que les écarts de l'esprit humain, quand il ne connoît plus de bornes. Ce ne sont plus que des nuages affreux parsemés de quelques éclairs que les ignorants prennent pour une lumiere vive & pure, mais qui n'aboutissent qu'à éblouir, & très-souvent qu'à aveugler.

Que de Livres qui n'ont été écrits qu'à la lueur de ces feux trompeurs, & qu'on ose nous présenter comme des chefs-d'œuvre! Tout homme qui travaille un ouvrage, ne doit jamais perdre de vue qu'il écrit sous les yeux d'un Etre incompréhensible, mais toujours présent & toujours agissant; d'un Etre dont on ne peut parler qu'avec la circonspection qu'exige le culte qu'il a lui-même établi: mais on fait comme notre premier pere; on croit qu'en touchant à l'arbre défendu, on deviendra semblable à l'Eternel même; & l'on est assez stupidement orgueilleux pour s'imaginer qu'on acquerra une gloire infinie, en méconnoissant l'autorité de Dieu même. Eh pourquoi sera-t-on mis au rang des sages, si l'on ose franchir un précipice? & passera-t-on pour Philosophe, & pour un Ecrivain du premier ordre, quand on voudra sonder les abymes de la Divinité?

Ce sont ces inconséquences qui ont produit tous les mauvais Livres dont nous gémissons, & avec d'autant plus de fureur, que les passions elles-mêmes ont pris la plume pour éterniser des vices & des er-

reurs; comme si ce n'étoit pas assez que l'homme fût corrompu en lui-même, & qu'il fût nécessaire qu'il communiquât sa corruption.

Je vous avoue, Monseigneur, que ces réflexions me saisissent malgré moi toutes les fois que j'entre dans quelque vaste Bibliotheque. Voilà, dis-je en moi-même, l'assemblage de quelques sages, & de beaucoup de foux, dont les délires sont ici conservés comme les choses les plus délicieuses & les plus sublimes.

Ce qui me console ensuite, c'est que plus il y a eu d'erreurs dans le monde, & plus la vérité est triomphante; elle sort du sein des contradictions avec le plus grand éclat; & si tous les hommes ne l'apperçoivent pas, c'est qu'ils sont mal disposés, ou que Dieu les frappe d'aveuglement en punition de leur témérité.

D'ailleurs, il en est des esprits comme des arbres, dont les uns restent sauvages & les autres sont entés : aussi les premiers ne donnent que des fruits amers, tandis que les seconds produisent ce qu'il y a de plus délicieux au goût, & de plus agréable à la vue. C'est avec la saine philosophie qu'on ente les esprits; je dis saine, parce qu'il ne faut pas la confondre avec une fausse science qui se pare de son nom.

Toutes ces réflexions ne vous ont sûrement point échappé; mais lorsque vous avez daigné me demander mon avis sur

l'utilité des Bibliotheques, & ſur la qualité des Ouvrages qui les défigurent ou qui les décorent, vous avez ſimplement voulu voir ſi mon opinion étoit conforme à la vôtre.

Il n'y a rien dans ce monde qui ne ſe préſente ſous deux aſpects différents. Les abus ſont toujours à côté des meilleures choſes; la ſageſſe conſiſte à retenir non ce qui eſt ſans inconvénient, puiſqu'il y en a par-tout, mais ce qui en renferme le moins. Or les Bibliotheques ſont d'une reſſource infinie, & il faudroit s'être abſolument dévoué à l'ignorance, pour n'en pas connoître les avantages, pour ne pas les préconiſer.

C'eſt l'armoire d'une pharmacie, où j'apperçois le plus cruels poiſons, au milieu des drogues les plus excellentes. L'ivraie eſt par-tout ici-bas mêlée avec le bon grain : heureux celui qui ſait diſcerner le bien du mal! Le même Ouvrage contient ſouvent les plus grandes vérités & les plus grandes erreurs; & c'eſt pour cela qu'il ſeroit à deſirer que des mains habiles fiſſent la diſſection de ces Livres, en rejettant tout ce qu'ils contiennent de dangereux.

Votre projet, Monſeigneur, ſeroit excellent, s'il pouvoit être exécuté. Je parle des Ouvrages parfaits dans votre langue, & qu'il ſeroit à propos de traduire pour les rendre intéreſſants, & pour les tirer de leur obſcurité, d'autant mieux que la nation

nation Polonoiſe a toujours eu des hommes de génie & très-éloquents. C'eſt un travail qu'un particulier ne peut pas entreprendre, mais auquel la République pourroit aſſujettir quelques Corps Religieux. Il y a des milliers de bouquins qui ne ſemblent plus dévoués qu'à la pouſſiere & à l'oubli, & dont on tireroit le meilleur parti, ſi l'on en conſervoit toutes les penſées, en leur donnant de nouvelles expreſſions. Nous avons nombre d'Auteurs Italiens qui ſe trouvent dans ce cas, & qui, pour avoir vieilli, ne ſont plus connus que de quelques érudits, & encore n'en ont-ils ſouvent lu que les titres.

Il faudroit ſouvent réduire des *in-folio* à des *in-douze*, parce que, comme je l'ai déja dit, nos Peres avoient ſur-tout en partage une accablante diffuſion; & alors on ne devroit pas ſeulement employer des hommes qui n'euſſent que du ſtyle, mais des perſonnes qui euſſent tout-à-la-fois de la ſcience & du goût.

On n'a jamais plus lu que dans ce ſiecle-ci, & peut-être n'a-t-on jamais lu auſſi mal. On ne veut connoître les Ouvrages que ſuperficiellement, pour avoir droit de parler de tout, & le plus ſouvent pour avoir la triſte ſatisfaction d'élever des diſputes. Ce double abus eſt cauſe que les Livres deviennent la proie d'une multitude de liſeurs, qui n'en profitent que pour apprendre des ſuperfluités, ou pour ſe rendre l'eſprit faux; car à force d'aimer les

controverses, ou l'on finit par croire que tout est problématique, ou l'on demeure avec opiniâtreté dans quelque faux sentiment.

Il seroit à propos que les hommes ne choisissent que les Livres relatifs à leur profession, à leur bonheur, & au goût qu'ils doivent avoir naturellement pour l'ordre & pour la vérité; mais comme si la vie avoit des multitudes de jours & d'années, qu'on pût sacrifier à la folie & à la curiosité, ils lisent indistinctement tout ce qui leur tombe sous la main. Ils ne s'imaginent pas lorsqu'ils lisent, que la lecture qu'ils font jettera des racines dans leur esprit & dans leur cœur; & cependant, après avoir lu quinze ou vingt ans, s'ils veulent rentrer sérieusement en eux-mêmes, ils reconnoissent que leur esprit n'est plus ce qu'il étoit, mais qu'il est devenu le résultat de tous les Ouvrages qu'ils ont parcourus. Delà viennent, & cette confusion générale d'idées, qu'on trouve chez le même homme, & ces inconséquences & ces contrariétés qui le font tourner à tout vent.

La lecture est une nutrition qui forme le suc de notre esprit, si l'on peut parler de la sorte, de même que les aliments corporels composent le chyle qui sert à notre conservation. L'ame veut être alimentée comme le corps, quoique d'une maniere toute différente; & quand elle ne se repaît pas de lecture, elle va cher-

cher sa subsistance dans des affaires & des entretiens. Les ames qui languissent sont ordinairement celles qui ne se nourrissent que de riens; au-lieu qu'on remarque de l'embonpoint & de la vigueur chez celles qui cultivent les bons Livres.

Les bonnes Bibliotheques pour une ame qui connoît ses besoins; & qui desire se rassasier, sont une table délicieuse où elle savoure le génie des plus fameux Ecrivains, & où elle s'en pénetre. On ne tient plus à la terre quand on a lu certains Ouvrages, & qu'on a du goût pour les hautes sciences.

Les Belles-Lettres ne sont que des friandises pour l'esprit; mais les sciences sublimes sont des mets pleins de substance & de saveur; & pour satisfaire l'ame & l'esprit tout-à-la-fois, on fait très-bien, quand on le peut, de lire des Livres récréatifs & des Livres profonds. Si l'on n'est que profond, on n'est point aimable; si l'on n'est qu'aimable, on n'est que superficiel. Il faut joindre ce qui est agréable à ce qui est essentiel, selon le conseil de l'Apôtre : (1) *Quæcumque amabilia, quæcumque bonæ famæ, hæc cogitate.*

Il n'y a rien de plus triste que de passer sa vie à mal lire. On ne lit bien, que lorsqu'on s'applique à des lectures qui sa-

---

(1) Tout ce qui est aimable, tout ce qui est d'édification & de bonne odeur, que ce soit là ce qui occupe vos pensées.

tisfont les facultés de l'ame, & qui les maintiennent dans l'ordre que Dieu leur a prescrit.

Je voudrois qu'on apprît aux jeunes-gens à lire avec réflexion & avec profit. Ils finissent ordinairement leurs études sans savoir profiter d'une lecture, parce qu'on ne s'attache qu'à exercer leur mémoire; de sorte qu'ils s'imaginent avoir bien lu, quand ils ont retenu ce qui les a frappés.

L'opération de l'ame qui recueille les pensées des autres, pour les digérer & pour les faire passer dans sa substance, si elles en méritent la peine, est absolument inconnue à la plupart des jeunes-gens. Ils ne savent pas qu'un bon livre est fait pour être savouré, & pour nourrir l'esprit ainsi que le cœur : & on lit toute la vie, sans en devenir meilleur.

C'est un grand & rare talent que celui de bien élever la jeunesse, & une science bien utile de savoir lire avec profit; mais de maniere qu'on demeure toujours soi-même, & qu'on ne se multiplie pas en autant d'individus qu'il y a d'Auteurs qu'on étudie : alors on deviendroit un assemblage bizarre de sentiments & d'idées, qu'on auroit puisés çà & là.

Les lectures, pour être utiles, doivent être subordonnées à notre esprit, de maniere qu'il puisse en juger, en les comparant avec les lumieres de la raison & de la Religion, deux colonnes sur lesquelles tous nos jugements doivent s'appuyer.

Pendant votre séjour à Paris (qui est un pays où les Auteurs ne manquent pas,) vous pourriez, Monseigneur, trouver quelque Écrivain célebre qui nous donnât un bon Ouvrage sur la maniere de bien lire. Ce Livre seroit très-utile, s'il étoit travaillé de la maniere dont je le conçois, & s'il devenoit une boussole sûre pour tous ceux qui veulent étudier avec profit; mais il seroit nécessaire qu'il y eût des vues, des principes & des regles dont l'application fût facile; car dans tout ce qu'on entreprend, il ne faut point d'efforts d'esprit pour y réussir.

Une lecture qui tire notre esprit de sa sphere, pour le jetter dans des tourbillons où il s'égare, est une lecture très-dangereuse. Il faut s'interroger toutes les fois qu'on a lu, pour examiner si les idées & les sentiments y ont gagné ou perdu; car nous avons en nous-mêmes un moniteur secret, & une raison qui nous rendent un compte fidele de ce qui se passe en nous, quand mettant les préjugés & les passions à l'écart, nous nous appliquons à nous consulter nous-mêmes.

Tout Livre qui ne nous sert pas à bien caser nos idées, comme à bien régler nos desirs, est au moins un livre inutile, s'il n'est pas dangereux; car il faut savoir trouver de l'utilité jusques dans nos amusements.

Notre ame, toute spirituelle qu'elle est, ressemble à un fleuve qui coule toujours, & qui entraîne avec lui de l'écume &

du gravier; mais aussi quelquefois des paillettes d'or.

Vous serez sans doute étonné de la diffusion d'une pareille Lettre, qui contient peu de choses & beauconp de mots; mais ce sont vos bontés qui m'autorisent à commettre de pareils excès.

Vous me reprochez par votre derniere, Monseigneur, que je ne vous écris jamais assez louguement; & j'ai osé vous faire voir aujourd'hui que pour être obéissant, j'étois importun.

Ce qui me rassure, c'est que vous ne lirez pas cette Lettre dans votre magnifique Bibliotheque; elle est à tous égards indigne d'y entrer; elle formeroit un contraste trop révoltant avec les bonnes choses qui s'y trouvent.

Je n'ai jamais rien écrit qui mérita d'entrer dans le temple du Goût; mais j'ai écrit plusieurs Lettres qui pourroient trouver place dans le temple de l'Amitié.

Daignez considérer celle-ci sous ce point de vue, s'il est permis de se dire votre ami, dans le temps qu'on est avec autant de vénération que je suis, Monseigneur, votre très-humble, &c.

Au Couvent des SS. Apôtres, ce 2 Mars 1757.

P. S. Si vous étiez friand d'éloges & d'hommages, je vous exhorterois à venir revoir Rome en quittant Paris. Ce n'est pas tout-à-fait votre chemin pour retourner en Pologne; mais absent comme pré-

sent, vous êtes toujours dans votre patrie. Le privilege des Savants est d'être partout; le savoir leur donne une sorte d'immensité qui les place dans mille lieux différents.

D'ailleurs, vous avez à Cracovie un autre vous-même, pour les connoissances & pour les talents, dans l'Evêque votre illustre frere, qui partage avec vous l'honneur de fonder une Bibliotheque publique au milieu de vos concitoiens. Quand vous le rejoindrez, Monseigneur, je vous prie de lui recommander tous mes Confreres qui sont en Pologne, pour qu'il les honore spécialement de sa protection, & sur-tout le R. P. Bledowski.

LETTRE CXLI.

A M. l'Abbé FRUGONI.

C'EST de la Bibliotheque de son Eminence M. le Cardinal Passionéi, que je vous envoie ces Réflexions * écrites très à la hâte, comme il sera facile de vous en appercevoir. Si vous y trouvez quelque chose qui puisse vous convenir, tant mieux pour vous; si vous n'y trouvez rien, tant pis pour moi.

* Ces *Réflexions* dont parle le P. Ganganelli, sont les *Réflexions sur le Style*, qu'on trouvera à la suite de cette Lettre.

Ce ne sera pas la premiere fois que j'aurai écrit des choses bonnes à rayer. Je vous avouerai même que je rature souvent, & c'est ce qui m'a dégoûté de composer quelqu'Ouvrage, joint à la crainte de grossir la multitude des Ecrivains du siecle, mille fois déja trop nombreuse.

Cela va pour les siecles où l'on n'écrivoit point; car il est à propos de prendre tous les âges collectivement, pour les excuser les uns par les autres, & pour trouver une compensation d'ombres & de lumieres, de vices & de vertus.

C'est toujours avec le plus vif empressement que je vais me rendre dans cette riche & magnifique Bibliotheque, qui vous est parfaitement connue, quoique je m'y trouve si petit que j'ai honte de moi-même. Tant d'excellents Auteurs dont je me vois ici environné, semblent me reprocher mon incapacité; heureusement qu'il n'y a que moi qui les entends, sans cela je serois trop humilié.

Cette Bibliotheque grossit chaque jour par les soins que M. le Cardinal prend de l'augmenter. Il en a fait ses délices & son trésor, & ce seroit l'anéantir que de vouloir l'en priver. C'est une belle passion que celle des bons Livres, sur-tout lorsqu'on les fait passer dans sa mémoire & dans son cœur.

Les Etrangers de tous les pays ne contribuent pas moins que les Livres à augmenter les lumieres du Cardinal Passio-

ici. Il n'en vient point à Rome d'une certaine considération, qui ne s'empresse de le visiter & de lui apporter les connoissances qu'il peut avoir. Nous avons vu jusqu'à des Dames Françoises, renommées par leurs Ouvrages & par leur esprit, se procurer l'avantage de le fréquenter, & en recevoir les politesses qui leur étoient dues.

Pour moi, je me tiens ici dans un petit coin, me contentant d'admirer : c'est le seul rôle qui convient à un simple Religieux.

Il n'en seroit pas de même de vous, si vous vouliez venir jusqu'ici. M. le Cardinal, qui vous estime d'une maniere toute particuliere, se feroit une fête de vous recevoir, comme je m'en fais une de vous assurer de l'inviolable & respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

Ce 26 Juin 1758.

RÉFLEXIONS SUR LE STYLE,

Envoyées à M. l'Abbé Frugoni, *avec la Lettre précédente.*

LE Style étant la maniere d'exprimer les pensées & de leur donner des couleurs, on doit particuliérement s'appliquer à le rendre analogue aux différents genres d'écrire. Il y a telle composition qui exige

le Style tempéré, & telle autre le Style sublime.

Chaque Ecrivain a un Style qui lui eſt particulier; & quelque adreſſe qu'il ait pour le varier, les connoiſſeurs ne s'y trompent pas. Le Créateur, en ne faiſant pas deux choſes qui ſe reſſemblent, a diverſifié, comme nos phyſionomies, nos opinions & nos idées, ainſi que la maniere de les rendre. Il a voulu que chaque eſprit portât une empreinte qui lui fût propre; & cette merveilleuſe différence, qui caractériſe chaque individu, prouve la fécondité infinie d'un Etre à qui rien ne coûte, & qui fait tout ce qui lui plaît.

On ne peut mieux comparer les Auteurs qu'aux Sculpteurs & aux Peintres. La plume des Ecrivains eſt le ciſeau des Statuaires, & le pinceau de ceux qui s'appliquent à peindre & à deſſiner. Ainſi chaque Livre, chaque Diſcours, chaque Lettre eſt un tableau & un ouvrage en relief. Si le Style eſt ſaillant, il peut ſe comparer à ce qui eſt ſculpté; ſi au contraire il a du coloris, on peut dire que c'eſt une peinture vivement exprimée.

D'après ces comparaiſons, une Bibliotheque eſt une galerie, où tous les Livres ſont autant de portraits. Les uns paroiſſent l'emblême du cœur, les autres donnent du corps à l'eſprit, ceux-ci rendent palpable l'ame toute impalpable qu'elle eſt, ceux-là embelliſſent l'imagination des traits les plus vifs.

Tout Ecrivain profond se met en garde contre un Style éblouissant. On n'a besoin que d'un Style simple, quand on parle de choses scientifiques, à moins qu'on ne veuille séduire des Lecteurs; mais alors on est charlatan, au-lieu d'être Savant.

Le Style est une espece de magie, qu'on n'emploie que trop souvent avec succès, pour faire recevoir des paradoxes comme des vérités; des sophismes, comme d'excellents raisonnements. C'est par ces stratagêmes que la plupart des Incrédules & des Hérétiques distillerent subtilement leur venin. On trouva leurs Ouvrages si bien écrits, qu'on oublia les choses en faveur des mots, & qu'une phrase parfaitement cadencée leur procura nombre d'admirateurs.

Il y a des Ouvrages qui demandent un Style mâle, telles sont les Harangues, les Plaidoyers; & d'autres, un Style onctueux, telles sont les Prieres & les Livres de Piété.

L'Histoire étant un tableau où il faut des lumieres, des ombres & souvent de grands traits, on doit l'écrire avec force, avec vérité, en ménageant des points de vue tantôt plus clairs, tantôt plus rembrunis, en semant des fleurs avec discrétion, & toujours en montrant les vertus aimables & les vices dans leur difformité.

Je ne parle point ici des Romans, dont le meilleur ne vaut rien; parce que semblables à la plupart de nos Pieces de Théâ-

tre, ils ſont preſque tous giganteſques, ou ils ont preſque tous le même dénouement. D'ailleurs, il eſt moralement impoſſible qu'un Auteur qui ſe jette dans le faux pour perſuader le vrai, ne faſſe un double perſonnage, & que par conſéquent il ne ſoit hors du naturel.

Le Style des Ouvrages Académiques doit être brillant, parce qu'ils ſont uniquement du reſſort de l'eſprit. Il leur faut de ces météores qui éblouiſſent, de ces caſcades qui étonnent, de ces jours ménagés avec adreſſe, qui offrent à la vue quelque ſpectacle charmant. Les mots doivent y être ſi bien enchaſſés, qu'ils doivent s'embellir réciproquement, ainſi que toutes les fleurs qui forment un bouquet viennent au ſecours les unes des autres, pour former un tout agréable & digne de ſatisfaire les regards. Mais on fait trop d'efforts d'eſprit, afin de ſe rendre intéreſſant, & l'on n'offre que des peintures qui ne ſont pas naturelles & qui ſentent le travail.

Quant au Style des Sermons, il peche contre toutes les regles, s'il n'eſt pathétique, nerveux, & ſublime. Saint Chryſoſtôme nous en a montré la marche; lui qui toujours en Dieu, nourri de l'Ecriture-Sainte, & rempli de la connoiſſance du cœur humain, parle, tonne, ébranle, & ne laiſſe d'autre réponſe aux pécheurs, que des cris & des remords.

Si l'on ne fait qu'inſtruire lorſqu'on prê-

che, on n'a que préparé les esprits; si l'on ne fait que toucher, on n'a laissé qu'une impression passagere; mais si l'on a répandu l'onction, en même temps que la lumiere, on a rempli la fonction de Prédicateur.

Les Panégyriques, comme les Oraisons funebres, doivent tenir de la Chaire & des Académies; mais pour y réussir, l'esprit ne doit y paroître que pour nuancer les phrases, & pour servir de coloris au génie.

Le génie seul doit créer de pareils Ouvrages, pour qu'ils soient tout-à-la-fois simples & sublimes, historiques & polémiques, instructifs & touchants. La morale doit en être l'ame, mais en paroissant venir se placer d'elle-même, pour qu'on n'apperçoive de la part de l'Orateur ni effort, ni affectation.

Je n'ai guere lu d'Eloges funebres qui fussent bons, parce que dès l'exorde, on y appelloit l'esprit, & que c'est assez qu'on le cherche, pour qu'il ne se présente point.

On trouveroit souvent sous sa plume ce qu'on fait venir de très-loin; & dès-lors, au-lieu d'être environné de ses propres pensées, on se voit entouré de productions étrangeres, qui ont un air languissant ou forcé, comme ces plantes du midi qu'on veut faire venir dans les pays du nord.

Le Style des Lettres est un Style à part, & qui n'étant guere assujetti à d'autres re-

gles qu'à celles que chacun s'est prescrites, selon son esprit, son goût, son caprice, son humeur, n'a positivement rien de déterminé. Chez les femmes, il est ordinairement plus naturel, parce qu'ayant moins vu & moins lu que la plupart des hommes, elles sont dans le cas de n'extraire qu'elles-mêmes quand elles écrivent.

D'ailleurs, le Style des Lettres varie selon les rangs qu'on occupe, & selon les personnes avec qui l'on est en relation. Ainsi quand je vous écris, mon cher Abbé, je prends le Style de la conversation. C'étoit celui de Ciceron quand il écrivoit à ses amis; mais c'est un modele dont je suis bien loin.

Quoique nous ayons des Lettres profondes sur des matieres intéressantes, le genre épistolaire exige qu'on ne s'appesantisse point sur les choses dont on parle. Dès qu'il doit ressembler à la conversation, il faut nécessairement qu'il soit simple & léger.

Les Lettres qui ont un Style trop fleuri, sont ordinairement étudiées, & ce ne sont pas les meilleures. La plume, dans toutes les épîtres qu'on s'écrit de bonne amitié, court ordinairement sans contrainte; s'il se rencontre une fleur sur le passage, on la cueille; mais on ne s'arrête point pour la chercher.

Notre S. Pere (Benoît XIV,) a le talent d'écrire une Lettre avec beaucoup plus de précision que nous n'en mettons

dans notre Langue. J'en ai vu quelques-unes, où il ſemble qu'il n'y ait que des penſées, & point de mots. C'eſt l'effet d'une imagination auſſi vive qu'enjouée, qui ne s'exprime que par des ſaillies.

Nous avons des regles générales ſur tous les différents Styles; mais un principe ſûr, c'eſt que chacun a le ſien, & qu'il eſt ſouvent à propos de le conſerver. La nature qu'on étouffe ordinairement ſous les préceptes, ſe trouve remplacée par l'art; & l'on ne rencontre plus que des eſprits factices. Il y auroit beaucoup moins de monotonie dans les écrits, ſi l'on ne s'aſſujettiſſoit pas trop ſervilement à ce qu'on apprend dans les Colleges. Il eſt d'heureux efforts qui ſecouent le joug des regles, & c'eſt preſque toujours le partage des génies. Tout homme qui compoſe avec trop de méthode, travaille pour l'ordinaire très-froidement : quand l'eſprit étincelle & pétille, il s'éteint, ſi on lui donne des entraves.

Je ne vois pas la raiſon pour laquelle tous les Sermons doivent être aſſujettis à la même forme. L'éloquence de la chaire prendroit un vol plus hardi, ſi elle ſe traçoit elle-même le plan qui lui convient. Je crois que ſi j'avois prêché, je ne me ſerois aſtreint ni à diviſer, ni à ſous-diviſer : nous ne voyons point cette contrainte dans les Peres, qui furent les hommes les plus éloquents.

Quand l'eſprit & le cœur ſont remplis

& vivement pénétrés de leur sujet, ils savent instruire & toucher, sans une premiere & une seconde partie.

Tout discours a sans doute besoin d'une géométrie naturelle, pour avoir de l'ordre, & pour ne pas devenir un tout informe, qui révolte des Auditeurs; mais il suffit d'avoir l'esprit juste; & l'on peut se flatter qu'on ne se méprendra pas sur cet article. Nous avons tous dans notre raison une excellente logique, il ne s'agit que de la mettre en œuvre.

Je ne prétends pas qu'on ne doive point donner des regles sur l'éloquence & sur la maniere de composer des discours; mais il est dangereux d'y mettre une telle importance, qu'on ne puisse pas quelquefois s'en écarter.

Les plus grands Peintres se firent des regles à eux-mêmes, & il faut tâcher de devenir soi-même modele, au-lieu de toujours imiter.

LETTRE CXLII.

Au même.

NE vous imaginez donc pas que j'aie approfondi les sciences : hélas! je n'ai fait que les effleurer. Soit les bornes de mon génie, soit les obligations de mon état, il ne m'a pas été possible de me livrer au plaisir que j'aurois ressenti de pouvoir

les

les cultiver. Une philosophie gothique, comme vous savez, a été mon étude; & si, par intervalle, j'ai voulu connoître Descartes & Newton, je n'ai fait que les entrevoir, encore a-t-il fallu quelquefois prendre sur mon sommeil le temps de me donner cette satisfaction.

J'ai prêché quelques Sermons, mais à la hâte, & sans en faire mon occupation. La théologie est venue ensuite s'emparer de moi, & je vous avoue que j'en ai été charmé, ayant toujours beaucoup aimé tout ce qui nous rappelle directement à Dieu.

Quant à cette science si digne de nos recherches & de notre application, lorsqu'elle est dégagée des opinions & des inutilités dont la barbarie des écoles l'avoit surchargée, je l'étudie autant que je puis, la trouvant toujours plus satisfaisante, plus sublime, & plus digne de mon attention.

C'est même la haute estime que j'ai conçue pour elle, qui m'a engagé à composer, ou plutôt à refondre quelques Traités. Tout cela joint à la place de Consulteur dont on m'a pourvu, ne m'a permis de faire que quelques légeres excursions dans la littérature étrangere, dont j'ai pris assez de connoissances pour en pouvoir parler.

Voilà tout mon mérite. Vous voyez qu'il est bien mince, & qu'il faudroit que j'eusse bien de l'orgueil en partage, si j'étois assez ridicule pour en tirer vanité.

Il eſt vrai que j'aime extraordinairement le travail, & que ſi cela peut ſuppléer à la ſcience & au génie, je vaux quelque choſe de ce côté-là. Chacun trace ici ſon ſillon comme il peut.

J'aurois volontiers étudié les mathématiques, dont je n'ai que quelqu'idée, en ayant pris quelque teinture à la dérobée, mais très-légérement.

Au reſte, c'en eſt beaucoup plus qu'il n'en faut pour ſe ſauver. Le Ciel n'a été promis ni aux Phyſiciens, ni aux Mathématiciens ; mais à ceux qui aimeront Dieu, le prochain, & qui accompliront ce que l'Evangile & l'Egliſe nous ordonnent d'obſerver.

Les voyages m'ont manqué : avec le deſir que j'avois eu de voir les pays étrangers, je me ſerois inſtruit, d'autant mieux que vous me connoiſſez d'un caractere brûlant d'apprendre, & qui aime à ſe communiquer. La ſociété des Savants eſt le meilleur Livre qu'on puiſſe ouvrir : quand j'ai eu le bonheur d'en rencontrer, j'en ai tiré tout ce que j'ai pu, même juſqu'à les fatiguer.

J'avouerai néanmoins que j'ai été dédommagé par le commerce de mes Compatriotes, l'Italie ayant toujours été en poſſeſſion d'avoir des hommes célebres en tout genre. On eſt heureux de naître dans un pays où les lumieres ſont par ſucceſſion, & d'y trouver toutes les reſſources dont on a beſoin pour s'inſtruire ſur

chaque objet. Les Nations étrangeres, & les François sur-tout, en nous apportant leurs Livres, leurs usages, leurs mœurs, nous ont mis en état de les apprécier; & Rome est vraiment aujourd'hui le centre de toutes les connoissances, comme elle est celui de la vérité & de l'unité.

Tout ce que nous avons à regretter, c'est que ce siecle ne soit pas plus docile à la voix de l'Eglise, & que tant de lumieres que Dieu a données à la génération présente, ne servent en partie qu'à former une ligue contre le Ciel, comme si l'on pouvoit assiéger l'Eternel, devant qui tous les hommes ensemble ne sont qu'un atome & qu'un néant.

Mais il falloit que cela fût, pour donner plus de lustre à la Religion, pour exercer la foi des Justes, & pour nous faire connoître que les plus beaux esprits sont capables des plus grands égarements, quand ils laissent leurs pensées errer dans le vuide, & qu'elles n'ont pas un point d'appui.

Or, il n'y a que Dieu, comme vous dites très-bien, qui soit ce point d'appui; comme il est le centre de toute réunion, c'est-à-dire, le principe d'où tout émane, & où tout doit retourner.

On s'imagine être plus grand à mesure qu'on cherche à s'éloigner de lui, comme s'il n'étoit pas la source de toute grandeur, & comme s'il y avoit de la foiblesse à s'humilier sous la majesté d'un Etre

tout-puiſſant, dont on tient le mouvement, la reſpiration & l'exiſtence.

S. Auguſtin qui erra ſi long-temps dans le tourbillon des ſyſtêmes hétérodoxes & même impies, ne crut valoir quelque choſe, que lorſqu'il revint à la Vérité ſuprême. Il connut, par l'agitation de ſon eſprit & de ſon cœur, qu'il falloit ſe placer ſur la montagne ſainte pour bien apprécier les choſes, pour ſe garantir de toute ſurpriſe & de toute ſéduction.

L'eſprit de l'homme, toujours inquiet, n'a que des idées vagues, que des penſées indéciſes, s'il n'a pas une autorité qui le fixe. Il faut que dès le moment qu'il entre dans ce monde, il ſoit un enfant docile aux vérités de la Religion, s'il veut être heureux, & s'il veut s'épargner par la ſuite des recherches qui ne le conduiront qu'à douter de tout, ou qu'à nier ce qu'il y a de plus ſûr & de mieux établi.

Comment les hommes ne ſe dégoûtent-ils pas d'être mécréants, après avoir remarqué que tous ceux qui n'ont pas cru, n'ont donné que des ſyſtêmes chimériques, & ont terminé leur carriere ſans pouvoir faire la moindre démonſtration contre le Chriſtianiſme, & ſans avoir acquis une autre réputation que celle de ſophiſtes ?

Qui n'auroit pas cru que Collins, Bayle, en ſe frayant des routes nouvelles, & en ſe donnant pour des hommes inſpirés, qui venoient éclairer l'Univers & l'arra-

cher à ses préjugés, passeroient après leur mort pour des dieux, & qu'on leur érigeroit des autels ? Cependant on ne se souvient d'eux que pour déplorer leurs erreurs, ou pour se moquer de leurs absurdités ; & il n'y a personne, quelque peu religieux qu'il soit, qui voulût être aujourd'hui Spinosa.

Telle est la force de la vérité ; on peut l'obscurcir pendant quelque temps, mais on ne peut l'étouffer. Elle s'éleve lorsqu'on la croit absolument éteinte, comme un feu qu'on a cru mort sous la cendre, & qui jette une flamme vive & rapide au moment qu'on ne s'y attend pas.

Nous convenons que dans la Doctrine Catholique il y a des obscurités ; puisque la Foi, selon S. Paul, est la certitude de choses qui ne paroissent point, *argumentum rerum non apparentium :* mais quitterons-nous un Pays où il y a des nuages, pour passer dans un lieu de ténebres & d'horreur ? On trouve des points d'appui en suivant la Religion Chrétienne ; mais qui s'en écarte, ne marche qu'à l'aventure sur des ruines & sur des précipices.

C'est ce que je disois derniérement à un Anglois, homme digne de sa Nation, par ses connoissances & par l'élévation de son esprit ; mais entraîné par le torrent de l'incrédulité, que je compare à notre Mont-Vésuve, lorsqu'il est dans son éruption.

» Où nous menerez-vous, lui disois-
» je, en nous dépouillant de toutes les

» vérités que le Christianisme nous pro-
» pose; vérités sublimes qui nous donnent
» la plus haute idée de Dieu; vérités con-
» solantes qui nous le font appercevoir
» toujours au milieu de nous, pour nous
» secourir & pour nous sauver; vérités
» toujours combattues, mais toujours vic-
» torieuses?

» Quiconque n'a pas le bonheur de les
» croire, descend dans la classe des ani-
» maux, n'a plus qu'un vil anéantissement
» à attendre. C'étoit bien la peine de faire
» tant de recherches, tant d'efforts d'es-
» prit, pour en venir à un pareil dénoue-
» ment! & voilà cependant où aboutis-
» sent tous les Livres écrits contre la Re-
» ligion; voilà où avec vos principes phi-
» losophiques vous voulez mener tous les
» hommes. Qui se seroit imaginé qu'il fal-
» loit être Philosophe pour nous faire vi-
» vre en bêtes, & pour nous persuader
» que nous avons la même fin?

» Alors le bel-esprit du siecle aboutira
» à faire de l'Univers une ménagerie,
» dont le lion comme l'animal le plus
» fort, l'éléphant comme le plus gros,
» seront les maîtres & les souverains. Le
» bel ouvrage! Oui, Milord, il faudra,
» d'après vos principes, vous déterminer
» à regarder comme votre Roi le léo-
» pard ou le rhinocéros; mais vous éta-
» blissez des systêmes, & lorsqu'on vous
» parle de leurs conséquences, vous élu-
» dez la difficulté.

» Dans la Religion Chrétienne tout eſt
» lié, tout eſt combiné. Si l'on poſe des
» principes, on ne craint point qu'on en
» tire des conſéquences. C'eſt une Reli-
» gion, me direz-vous, bien rigoureuſe
» pour les hommes? C'eſt une preuve
» qu'ils ne l'ont pas faite : ils l'auroient
» adoucie davantage, s'ils en avoient été
» les inventeurs. On n'y verroit pas le
» renoncement à ſoi-même, comme la
» baſe de cette Religion : on y auroit au
» moins permis les mauvais deſirs. »

L'Anglois fut comme Félix dont parle S. Paul; il fut ébranlé & malheureuſement il eſt toujours incrédule.

Cela ne m'empêche pas de l'aimer véritablement, & c'eſt parce que je l'aime que je voudrois le voir bien penſer. Auſſi me rend-il la juſtice que je ne hais perſonne à raiſon de ſes ſentiments, & que les incrédules même les plus obſtinés, quoique je déteſte leurs maximes, ſont ſûrs de trouver dans mon cœur toute la charité qu'on doit à ſes freres.

Je ne ſais comment cette Lettre vient d'éclorre : je ſuis moi-même étonné de ſa longueur, & cependant fâché de la finir, parce que je voudrois toujours m'entretenir avec vous, dont je ſuis autant par ſentiment que par raiſon, le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, &c.

LETTRE CXLIII.

Au R. P. VALENTIN, de la Doctrine Chrétienne.

JE suis fâché, mon R. P., de n'avoir pu vous voir hier au soir, comme je le desirois; mais il me survint une affaire imprévue, à laquelle je ne pus dérober une seule minute, tant elle étoit pressée.

La personne que vous avez vue, vous a répondu comme elle devoit faire, & je suis surpris que vous en soyez étonné. Vous n'êtes point encore au fait de notre politique italienne, & je vous avoue que je ne la connois guere mieux que vous. La politique n'est pas la science des Théologiens; ils ne connoissent d'autres subtilités que celles de l'école. Vous me ferez un vrai plaisir de venir demain matin prendre le chocolat sur les huit heures : je me suis arrangé de maniere à en passer une toute entiere avec vous. Je consignerai à ma porte un sentinelle, qui écartera les importuns; car il suffit d'être en place pour en être accablé : ce qui est bon pour exercer la patience, & pour faire des actes de charité, mais nullement pour les affaires.

Apportez-moi, je vous prie, la derniere Lettre du P. Castan; je serai bien-aise de la revoir. Vous connoissez les sentiments

que

que je vous ai voués pour la vie, ainsi qu'à votre Congrégation. Votre affectionné serviteur, *le Card. Ganganelli.*

P. S. Celui qui vous remettra cette Lettre, m'apportera le Mercure de France que je vous ai demandé, & le petit Ecrit que je vous ai confié. N'écrivez point à M. l'Evêque d'Orléans sans m'avoir parlé.

A Rome, ce 13 *Août* 1768.

LETTRE CXLIV.

A M. l'Abbé ISIDORE BIANCHI, *actuellement Secretaire d'Ambassade de la Cour de Naples à Lisbonne.*

ENFIN les deux Ouvrages que vous m'aviez promis, me sont parvenus comme vous le desiriez; & je vous rends mille actions de graces de m'avoir procuré une aussi agréable lecture.

Quant au premier, j'avois déja vu vos savantes Observations sur le monument d'Albacina, que notre très-cher Docteur l'Abbé Lami, publia dans ses Nouvelles Littéraires de l'année 1763. Il me paroît que vous avez raisonné sur l'antiquité comme on raisonne en mathématiques, par démonstration, & que vous avez déterminé d'une maniere tout-à-fait triomphante l'ancien territoire de Tufico.

On voit que le Signor Michel Vannozzi

n'a voulu attaquer votre Dissertation que par un motif de jalousie.

Son indécente critique vous a procuré l'occasion de faire connoître au Public comment les personnes bien nées doivent disputer. Vous n'avez employé dans votre Apologie que l'honnêteté & la vérité, pendant que votre Adversaire n'a eu recours qu'à des injures & à des subterfuges ; ce qui nous prouve que la controverse, chez certains Ecrivains, est toujours jointe à la satyre.

Je ne me suis point encore appliqué à lire votre excellente dissertation sur le Monument qu'on a trouvé tout récemment à Pompeio. Je ne doute nullement que vous n'ayez terminé victorieusement la contestation qui s'est élevée à ce sujet parmi les Antiquaires. Vous aurez seulement à redouter les Académiciens de Naples, qui sont tellement jaloux de ce qui leur appartient, que tout Etranger est coupable à leurs yeux dès qu'il se mêle d'écrire sur les Antiquités de Pompeio & d'Hercolano. Vous n'ignorez pas comment ils ont tout récemment traité notre cher & illustre Abbé Winchelman.

Je vous engage à ne point interrompre vos travaux, & je vous supplie de bien vous convaincre que je mettrai à profit toutes les occasions où je pourrai vous assurer de la parfaite estime avec laquelle je suis votre dévoué serviteur, *Ganganelli*.

A Rome, aux SS. Apôtres, ce 24 Sept. 1768.

LETTRE CXLV.

Au R. P. CORSI.

M. R. P.

Vous ne pouvez mieux faire que de composer un Traité de Morale, pour le joindre aux Traités de Théologie dont vous êtes l'Auteur. La Philosophie n'expose la Morale que très-succinctement ; & il est nécessaire dans toutes les conditions de connoître à fond ce qui regle nos mœurs, & ce qui nous sert de boussole au milieu des révolutions & des écueils de la vie. La Morale, comme la base de la probité & du Christianisme, est toujours d'usage ; au-lieu que les autres sciences ne peuvent servir que dans certaines circonstances.

Mais ce n'est ni chez les Philosophes anciens, ni chez les modernes que vous devez chercher la Morale telle qu'elle doit être enseignée, & telle qu'on doit la pratiquer. Le grand livre où nous trouvons son excellence & ses préceptes, est le sein de Dieu même : nos obligations dérivent de sa divine volonté ; & par la raison qu'il a établi l'ordre le plus merveilleux dans toutes les parties de l'Univers dont il résulte la plus parfaite harmonie, il a mis entre notre esprit, no-

tre cœur, notre ame, nos passions, nos sens, une telle connexion, que tout ce qui est en nous doit concourir à nous mettre bien avec nous-mêmes & avec le prochain.

On n'insiste point assez sur la Morale, cette science qui a des ramifications si étendues & en si grand nombre, que les Empires, les Cours, les Villes, les Sociétés, les familles ne se soutiennent que par son heureuse influence, & par la vertu qu'elle a de nous montrer de la maniere la plus claire & la plus précise ce que nous devons à Dieu, à nous-mêmes & aux autres.

Ce qu'il y a d'admirable, c'est que parmi tant d'obligations que nous recommande la Morale, & auxquelles, par notre nature, comme par notre dépendance, nous sommes assujettis, la charité, qui ne subsiste réellement que dans la vraie Religion, nous rend elle seule bons parents, bons amis, bons citoyens, bons sujets. Elle renferme en elle-même sous l'extérieur le plus modeste tout ce qu'on peut desirer dans chaque classe où la Providence nous a placés. Les vertus païennes manquoient de la seve divine qui fait produire des fruits dignes de l'éternité. La sagesse de nos anciens Philosophes n'avoit point ce principe céleste qui donne aux ames chrétiennes l'avantage inestimable de mériter un bonheur éternel.

C'est ce que vous ne pourrez trop in-

culquer dans le Traité de Morale que vous voulez travailler, afin d'aller à la ſource des vraies vertus, & de ne pas confondre avec elles ce qui n'en eſt que la repréſentation. Il eſt bon de ſoulager ſon prochain par un mouvement naturel; mais il n'eſt pas bon de ne pas rapporter cette action à Dieu. C'eſt le cas de dire: (1) *Hæc oportuit facere, & illa non omittere;* & de répéter cet axiome ſi connu dans nos écoles : (2) *Bonum ex integra cauſa, malum ex quocumque defectu.*

Les grands préceptes de la Morale ſont les mêmes chez toutes les Nations, parce qu'ils ſont empreints dans nos cœurs. La même main qui traça l'image de ſa toute-puiſſance dans les Cieux en caractères de feu, grava dans nos ames nos principaux devoirs. Notre cœur eſt une table du Décalogue que rien n'a pu briſer; mais que nos paſſions effaceroient, ſi le cri de la conſcience ne nous reprochoit nos écarts.

La Morale évangélique eſt particuliérement celle qui convient à l'homme, parce qu'elle lui apprend à ſentir ſa foibleſſe, & à connoître ſa grandeur. Elle réunit la Terre & le Ciel dont nous ſommes ſortis, & comme portion de limon, & comme image

---

(1) C'étoit là les choſes qu'il falloit pratiquer, ſans omettre les autres.

(2) Le bien réſulte de l'intégrité du principe qui le produit; le mal vient de tout défaut qui s'y trouve.

de la Divinité, pour nous présenter un tableau vivant de nos devoirs & de nos destinées. La morale des Païens ne produit que de l'orgueil, & celle des Chrétiens que la plus parfaite humilité. Je m'attends à voir tout cela parfaitement développé dans votre Ouvrage. S. Thomas a parlé de la Morale, de maniere à exciter la plus vive admiration. Vous le lirez sans doute sur cet article : c'est tout ce que je puis vous dire, en y ajoutant l'estime & l'amitié avec lesquelles, &c.

A Rome, ce 22 Janvier 1747.

LETTRE CXLVI.

A M. MURATORI.

J'AI parlé au Saint-Pere (Benoît XIV) des contradictions que vous essuyez; & il m'a répondu en propres termes, que *plus vous souffrirez pour la justice, & plus vous serez cher à Dieu & aux hommes qui sont animés de son véritable esprit.* Il vous adressera lui-même un Bref qui vous assurera, & qui prouvera à vos ennemis qu'il n'a absolument rien trouvé de répréhensible dans vos Ouvrages, ni pour le dogme, ni pour la morale; & que ce qui pouvoit l'avoir offusqué, n'avoit pour objet que certains privileges du Saint-Siege. Il écrira même au Cardinal Quérini, qui

paroissoit prévenu contre vous sur l'article des Fêtes dont vous demandez le retranchement; & je suis persuadé que cette Eminence, malgré le zele qui la dévore, se rendra à cette Lettre & reprendra pour vous tous les sentiments que vous méritez.

Pour moi, Mr., je me féliciterai à jamais d'avoir contribué en quelque chose à vous faire rendre la justice qui vous est due, & à faire cesser la persécution qu'on vous suscite, & qui est d'autant plus horrible, qu'il n'y a personne qui défende aussi dignement que vous notre sainte Religion. C'est une terrible chose à soutenir, que la haine des Superstitieux. On ne peut les gagner ni par l'autorité, ni par la raison, parce qu'ils prennent pour des dogmes irréfragables toutes les idées qui passent par leur cerveau. Comptez toujours sur moi, comme sur vous-même; & persuadez-vous bien que mon nom ne sera jamais plus honorablement placé qu'au bas de cette Lettre, qui vous assure de tout mon dévouement & de tout mon respect.

A Rome, ce 27 Août 1748.

LETTRE CXLVII.

Au même.

C'EST m'enrichir de la maniere la plus éclatante & la plus superbe, que de me

faire présent de votre dernier Ouvrage. Je le placerai de façon qu'il soit toujours présent à mes yeux; & je le lirai avec cette application qui imprime les choses dans l'esprit & dans le cœur. Il est étonnant qu'on ait fait servir la chaire à des déclamations contre votre personne, & contre vos Ecrits. Ce qui doit vous consoler, c'est que ce sont des loups revêtus de la peau de brebis, & qu'on les connoît par leurs fruits. Je m'entretiendrois plus long-temps avec vous, si je n'étois pas né pour me priver continuellement de tout ce qui peut me faire plus de plaisir; mais si cette Lettre n'est pas fort étendue, mon respect, je vous proteste, ne peut l'être davantage; car il n'a pas d'autre terme que mon ame même qui ne doit jamais finir.

A Rome, ce 22 Octobre 1748.

LETTRE CXLVIII.

Au R. P. BAUDIER, Professeur de Théologie au Grand College des FF. Mineurs Conventuels à Turin, & actuellement Ex-Provincial à Chambéry.

SOYEZ persuadé, je vous prie, que je n'ai rien plus à cœur que vos propres affaires. Quant à la these que vous vous proposez de me dédier, je vous conjure d'y penser très-sérieusement. Je crois 1°. qu'il

n'eſt pas à propos que votre Eleve faſſe paroître mon nom à la tête de ſes concluſions théologiques; 2°. que je ne pourrai pas vous ſervir auſſi efficacement, quand on ſaura que j'ai des raiſons particulieres de m'intéreſſer à vous; 3°. que je ſuis abſolument indigne de l'honneur que vous voulez me faire. Du reſte, ſoyez convaincu que quelque parti que vous preniez, ſoit que vous exécutiez ce projet, ſoit que vous y renonciez, je vous ſerai également attaché & dévoué. Je ſalue tous nos RR. PP. très-humblement, & j'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 2 Juillet 1749.

LETTRE CXLIX.

Au R. P. CRUTTO, Mineur Conventuel à Turin.

JE ſuis réellement rempli de confuſion, quand je penſe à la theſe qu'on veut bien me dédier, au Profeſſeur & au Soutenant qui daignent me faire cette faveur; mais je vous le dis dans toute la ſincérité de mon ame, un pareil honneur méritoit tout un autre perſonnage que moi, qui ſuis le moins eſtimable de tous les hommes.

Je vous prie de m'acquitter envers le R. P. Baudier & ſon digne Eleve, d'autant mieux que c'eſt à vous que je dois la dédicace en queſtion. Je deſire de tout

mon cœur qu'il se présente une occasion où je puisse les convaincre de mes sentiments, & leur donner des preuves que je suis à leur service dans tout ce qui dépendra de moi. Je n'oublierai jamais que je vous suis redevable d'avoir été célébré dans une Ville aussi renommée que la vôtre, & dans un Couvent qu'on peut appeller la fleur de votre Province. Ordonnez-moi du moins quelque chose en revanche de ce que vous faites aujourd'hui en mon honneur, & me croyez pour toujours avec tout le respect & toute la reconnoissance possibles. Votre, &c.

A Rome, ce 27 Septembre 1749.

LETTRE CL.

Au R. P. BAUDIER, Professeur au College des F. F. Mineurs Conventuels à Turin.

PLUT à Dieu que mes facultés me permissent de vous rendre toutes les actions de graces que vous méritez pour la magnifique dédicace dont vous m'avez honoré.

Je mettrai au plutôt sous les yeux même de notre Saint-Pere (Benoît XIV) la these qui répond parfaitement à votre mérite & à vos talents, mais dont je n'étois pas digne. Mon intention n'est pas seulement de la lui faire lire, mais de lui prouver

combien on est zélé dans notre Ordre, même hors les confins de l'Etat Ecclésiastique, pour soutenir les droits du Saint-Siege. Il en aura une véritable satisfaction, il en tressaillira d'alégresse.

Pour moi, je pense vous avoir donné, ainsi qu'à votre généreux Athlete, la preuve la plus complete de ma reconnoissance, puisqu'au moment même où vous ferez tenir cette these à Turin, au milieu des hommes les plus savants, elle recevra ici des applaudissements solemnels de la bouche même du Saint-Pere, l'oracle de l'Eglise universelle. Je vous prie de me faire connoître en quoi je puis vous être utile, ainsi qu'à votre digne Eleve; comment je reconnoîtrai son attention; & par quel moyen je lui prouverai, ainsi qu'à vous-même, toute l'étendue de ma gratitude & de mon amitié. Peut-être qu'un heureux hazard me procurera l'occasion de vous voir ici. Ni le temps, ni mes affaires ne me permettent pas actuellement de m'entretenir plus long-temps avec vous. Recevez tous les sentiments avec lesquels, &c.

A Rome, ce 30 Septembre 1749.



LETTRE CLI.

Au R. P. CALDANI, Franciscain.

CROIRIEZ-VOUS qu'on a osé me dédier une these; je dis oser, car il faut plus que du courage, pour m'offrir un pareil encens; à moi, qui suis le plus chétif mortel que je connoisse, & qui n'ai exactement rien en moi-même pour justifier ceux qui me font, ou cet outrage, ou cet honneur.

Ce qui m'a consolé de cette entreprise, c'est que la these est parfaitement énoncée, & qu'elle a pour sujet ce qu'il y a de plus intéressant pour nous, & de plus admirable aux yeux de la Religion; je veux dire l'Eglise.

Quel vaste champ, quand on l'envisage du côté de la Foi! C'est le domaine de Jesus-Christ même, le prix de son sang, le triomphe de ses souffrances & de sa mission. L'Histoire n'a rien d'aussi magnifique à nous offrir, que la formation de l'Eglise, & ses victoires sur les Tyrans, comme sur les passions. Le spectacle de la nature même n'est qu'un objet indigne de nos regards, quand on le met en parallele avec celui de cette Société sainte, où les lumieres & les vertus effacent l'éclat des astres. Vous m'avez souvent engagé à composer un Traité de Théologie

sur cette matiere si belle, si féconde, si digne de nos recherches & de notre admiration; mais effrayé par l'immensité du sujet, le pinceau me tombe des mains toutes les fois que je veux esquisser ce grand & superbe tableau. Quand je pense que c'est Dieu lui-même, son Verbe, son Esprit, qui ont engendré l'Eglise pour en faire un second Ciel beaucoup plus lumineux que le premier, & qu'ils lui ont donné toute leur gloire & toute leur pureté, pour servir de flambeau pendant tous les siecles, & dans tous les climats; je sens que mon courage m'abandonne, & qu'il ne me reste d'existence que pour remercier & pour adorer. Nous ne connoîtrons parfaitement l'Eglise que lorsque nous serons dans le sein de Dieu, dont elle émane, & vers qui elle tend sans cesse, comme vers son souverain bonheur. Le monde est un voile ici-bas, qui nous dérobe ses clartés; & il faut nécessairement qu'il se déchire, & qu'il disparoisse, pour que nous puissions voir cette divine Eglise dans toute sa beauté, & dans toute son immensité. Que d'hommes puissants en œuvres & en paroles, entre Adam & le dernier des élus qui fermera l'anneau mystérieux où seront compris tous les esprits célestes & tous les Saints! C'est vraiment cette multitude innombrable dont il est parlé dans l'Apocalypse, & que S. Jean apperçut au milieu d'un ravissement qu'on ne peut exprimer.

Cette Eglise, toute immense qu'elle est, subsiste dans le cœur de chaque juste, à raison de la charité, qui le lie intimement avec tous les habitants de la terre & du ciel; avec les hommes mêmes qui ne sont pas encore nés, & qui, par l'effet d'une miséricorde infinie, doivent un jour appartenir à Jesus-Christ; car, telle est l'union qui attache tous les Elus; que ceux qui sont morts, ainsi que ceux qui vivent, & ceux-mêmes qui n'ont pas encore vu le jour, forment un ensemble qu'on ne peut séparer; & c'est ce qui prouve, quoique nous y pensions rarement, qu'on a bien de la force & de l'étendue, quand on tient à des liens si puissants. Les particules de l'or, malgré leur étroite & durable jonction, n'ont point ce compacte qu'ont les amis de Dieu, parce que rien ne peut ni les dissoudre, ni les diviser. J'ai souvent pris plaisir à lire de vieilles Théologies malgré leur tournure gothique, & j'y ai trouvé les pensées les plus propres à donner la plus haute idée de l'Eglise & de la Religion. Il semble qu'on énerve moins les choses, quand on s'attache moins à la diction, & que les pensées gagnent ce qu'on perd du côté des mots. C'est ce qui fait que les Peres de l'Eglise sont si sublimes, quand ils nous parlent de la morale & des dogmes. Leur langage paroît n'avoir rien d'humain; & il n'est pas étonnant, que ce qui est éternel, absorbe ce qui n'est que passager & momentané.

Il faut toute la vie d'un homme, & d'un homme très-pieux & très-savant, pour composer un excellent Traité sur l'Eglise. Il s'y trouve tant de prodiges, tant de mysteres, tant de beautés, que l'ame a de la peine à tout réunir, & à en former un ensemble qui soit digne du sujet. Tout ce qui éblouit l'homme, perd son éclat, quand il est question du Verbe éternel, & de ses ineffables opérations, dont l'Eglise est le résultat; car elle a reçu sa perfection & sa dignité dans la crêche & sur la croix. Son commencement fut celui de l'univers. Le souffle créateur qui anima le premier homme, fut le germe de l'Eglise, lequel passant d'Adam dans Abel, & successivement dans le cœur de tous les justes, jusqu'à la fin des temps, n'a pu contracter aucune souillure dans la contagion des siecles, des climats & des nations.

Les vices qui environnent l'Eglise, l'obsedent sans la tacher. Elle surnage sur les iniquités dont ce monde est rempli; & les pécheurs qui sont dans son sein, ne servent qu'à la rendre plus belle & plus vénérable.

L'Apocalypse est une mine d'or & de diamants, pour quiconque en auroit la clef, & qui voudroit travailler sur l'Eglise; mais ce Livre est rempli d'une sainte obscurité qui ne se dissipera qu'à la fin des temps. Les Apôtres & les Peres ont levé quelque coin de ce voile mystérieux; mais si légérement, que nous avons toute la peine du monde à y découvrir toutes les clartés

céleftes. Ce qu'il y a de fûr, c'eft que le faint effroi qu'il nous caufe en le lifant, doit nous avertir qu'il renferme de grands myfteres, & que la vie future qui nous eft deftinée, nous fera voir & connoître des chofes bien fublimes & bien extraordinaires.

Les hommes de chair & de fang qui n'ont point la foi, ne fauroient fe perfuader que l'Eglife, dont ils ne jugent que par l'extérieur, foit auffi merveilleufe; cependant elle enchaîne toutes les chofes vifibles & invifibles; & le monde lui-même n'a été créé que pour lui donner des enfants. Je me la repréfente comme un arbre, dont la cime touche le fommet des Cieux, dont la racine pénetre jufques dans les plus profonds abymes, & contre lequel tous les orages fe déchaînent, fans pouvoir ni le flétrir, ni le renverfer. Voilà bientôt fix mille ans qu'il fubfifte fans interruption, fous les noms d'ancien & de nouveau Teftament; & c'eft fous fon ombre que les Apôtres comme les Patriarches, que les Peres comme les Prophetes ont opéré leur falut, & celui d'une infinité d'ames qui les ont écoutés avec foumiffion.

Rien de plus foible à l'extérieur que l'Eglife qui a pour chef & pour membres des hommes de chair & de fang, fujets à toutes les paffions; qui n'a d'autres armes & d'autre force que ces paroles de Jefus-Chrift : *Allez, prêchez toutes les Nations; je fuis avec vous jufqu'à la confom-*

consommation des siecles : mais rien de plus fort dans l'intérieur : car dirigée sans cesse, & éclairée par l'Esprit-Saint, Dieu lui-même est son rempart inébranlable. Il étendit sa main toute les fois qu'elle eut besoin de son secours, & dans le temps que tout paroissoit désespéré.

Elle a dans un sens mystique tout ce qu'a ce monde matériel, un feu central & tout divin qui la vivifie sans interruption ; un soleil qui l'éclaire au sein même de la nuit ; une fécondité qui la fait germer & fructifier pour le temps & pour l'éternité ; une rosée miraculeuse qui l'embellit, & qui la rafraîchit comme la nature : elle a ses diamants, ses perles, ses métaux, ses plantes, ses fleurs. Ses sacrements ressemblent aux fleuves ; ses prieres aux douces vapeurs de l'encens ; ses bonnes œuvres aux fruits délicieux que la terre produit ; ses Ministres aux astres qui nous guident, & qui nous éclairent.

Il y a un tel rapport entre tous les ouvrages de Dieu, une telle harmonie, que ce qui est corporel vient à l'appui de ce qui est spirituel ; que ce qui est visible, s'unit aux choses invisibles pour former un tout qui bénit Dieu, & qui fait connoître son excellence & ses grandeurs.

Je vous avoue que l'Église est mon Univers. Elle est si ancienne ; elle s'étend si loin ; elle embrasse tant d'objets, que je me perds dans son immensité ; elle ne fait qu'un seul point de tous les siecles & de

tous les pays, par la précision avec laquelle elle les réunit; elle ne forme qu'un seul élu de tous ceux dont elle est la boussole & la mere, par l'identité qu'elle met dans leur croyance, dans leur espérance, dans leur charité. On diroit, en voyant le parfait accord qui regne parmi tous les membres de Jesus-Christ, qu'il n'y a qu'un seul homme qui prie, qu'un seul homme qui agit.

Chaque personne séparée de l'Eglise a des opinions particulieres sur la Religion, chaque secte a une façon de penser qui lui est propre; mais dans la société sainte qui forme les Elus, il n'y a qu'*une foi*, *qu'un salut*, *qu'un baptême*.

Voilà tous les articles & tous les points de vue qu'il faut embrasser, quand on veut présenter l'Eglise telle qu'elle est; cette Eglise qui milite ici-bas sous un Chef visible, que le Messie a revêtu de son autorité; qui souffre dans le Purgatoire sous la justice d'un Dieu qu'on ne peut voir sans être parfaitement pur; & qui triomphe dans le Ciel, au sein même de la miséricorde & de la véritable gloire.

Ce tableau, tout raccourci qu'il est, peut vous suffire pour l'exécution de votre projet. Avec le secours de l'Ecriture Sainte, des Conciles, des Peres, de la Tradition, on vient à bout de former un Traité sur l'Eglise. Mais autre chose est d'enseigner ce qu'on doit savoir à ce sujet, autre chose d'en écrire d'une maniere

qui réponde à son excellence & à sa dignité.

S. Augustin nous a fourni d'excellents matériaux sur l'Eglise, sur-tout dans ses Ecrits polémiques contre les Donatistes. Il releva sur leurs ruines de la maniere la plus éclatante, ce superbe édifice qu'ils croyoient renverser; chaque siecle vit également tomber avec fracas les sectes qui oserent attaquer l'Eglise; & il n'en resta que des tourbillons de poussiere qui aveuglerent ceux qui ne furent pas attentifs à les dissiper.

Quiconque n'écoute pas l'Eglise, doit, selon l'oracle éternel, être regardé comme un Publicain ou comme un Païen; & c'est par-là qu'on doit terminer un Traité sur cette matiere, & que je termine ma Lettre, vous souhaitant toutes les prospérités que Dieu réserve à ses amis, & qui, quoique souvent présentées sous une apparence d'amertume, n'en sont pas moins des biens à desirer. On ne peut rien ajouter aux sentiments avec lesquels je suis, & que vous méritez. Votre, &c.



LETTRE CLII.

Au R. P. GENTIS, Dominicain, Evêque d'Anvers.

MONSEIGNEUR,

Je me ſuis acquitté de votre commiſſion avec tout le zele dont je ſuis capable, quand il s'agit de vous-même, de l'Ordre reſpectable dont vous portez l'habit, & de l'excellente dignité dont vous êtes revêtu. Je ſuis fâché qu'il y ait une ſi grande diſtance entre les deux Pays que nous habitons. Ce qui me conſole cependant, c'eſt que nous ſommes l'un & l'autre dans la poſition où Dieu nous veut, vous ſur le chandelier de l'Egliſe, & moi dans l'obſcurité. Je ne vois rien dans le monde qui mérite mieux nos éloges & nos reſpects que l'Epiſcopat, ſoit qu'on le conſidere dans la ſource d'où il émane, ſoit qu'on l'enviſage du côté des merveilleux effets qu'il produit. Il a Jeſus-Chriſt, l'Auteur de toute ſainteté, pour Inſtituteur & pour Chef; & par les graces qu'il confere, il unit la Terre au Ciel. Auſſi voyons-nous que les Evêques furent toujours dans le plus grand honneur auprès des Empereurs & des Rois qui eurent le bonheur d'embraſſer la Religion Chrétienne. Ils les regarderent comme leurs ora-

cles dans les décisions de la Foi, comme leurs Anges tutélaires, capables de les diriger dans tout ce qui a rapport aux biens spirituels.

Le monde s'est malheureusement accoutumé à n'avoir plus la même vénération pour les successeurs des Apôtres; & cependant qui les méprise, méprise Jesus-Christ lui-même; car ils sont d'une maniere suréminente les Oints du Seigneur.

Vous ferez mieux que personne respecter cette sublime dignité, non par le faste que tout bon Evêque a en horreur, mais par les vertus qui brillent en vous d'une maniere admirable, & qui sont les dons de l'Esprit-Saint.

Il n'y a pas un meilleur moyen de venger l'Episcopat des outrages que lui fait l'impiété, qu'en se montrant doux & humble de cœur, qu'en se comportant en un mot comme vous vous comportez à l'égard de vos Diocésains.

Le temps, Monseigneur, que vous avez passé dans l'Ordre de S. Dominique, est le meilleur Noviciat que vous ayez pu faire de l'Episcopat. On y étudie, on y prêche, on y prie, on y édifie; & l'on n'y trouve que des exemples de sainteté & des occasions de travailler à son propre salut, en travaillant à celui des autres.

Le R. P. Bremond vous est toujours singuliérement attaché. Il ne parle de vous qu'avec effusion de cœur. Rien n'est plus consolant pour un Général que d'avoir

des enfants, qui comme vous, Monseigneur, apprennent à aimer la Religion & à la pratiquer.

Le Pays que vous habitez ne vous offrira pas des tableaux aussi vigoureusement prononcés que ceux d'Italie ; mais il vous offrira néanmoins des chefs-d'œuvre dignes de toute l'attention d'un connoisseur. On veut être Rubens, quand on voit ses ouvrages, comme on desire être Michel-Ange, quand on admire ses productions.

Ce que je craindrois pour tout autre que vous, Monseigneur, c'est qu'Anvers, si souvent exposée à être le théâtre de la guerre, ne vous mît dans le cas d'être souvent interrompu dans votre repos & dans vos fonctions. La Flandre est bien différente de notre Italie par sa situation. Mais le sage se fait une solitude à lui-même au milieu de son propre cœur ; & rien ne trouble sa tranquillité, quand il est bien avec Dieu, & qu'il n'attend rien que les graces du Ciel. C'est votre position, comme c'est la mienne de vous répéter à tout instant les sentiments de respect, d'estime & d'attachement avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monseigneur, &c.

A Rome, le 6 Novembre 1759.



LETTRE CLIII.

Au Docteur BIANCHI, à Rimini.

VOUS me faites un plaisir sensible, mon cher Docteur, en m'invitant à aller à Rimini, parce que vous me rappellez un lieu où j'ai fait mes premieres études; & vous me causez en même temps un vrai chagrin, en ce que je ne puis effectuer le desir que j'ai d'aller vous embrasser. Je suis lié par un vœu d'obéissance qui attache mon corps au Couvent des SS. Apôtres, mais qui n'empêche pas mon ame de voyager & de parcourir toute la bonne Ville que vous habitez. Je lisois encore ces jours-ci que Rimini est réellement une Cité fameuse, quand on considere son antiquité; que Tite-Live en parle comme d'une Colonie qui secourut Rome dans le temps où cette Capitale étoit vexée par l'armée d'Annibal, qu'Auguste, ainsi que Tibere, se firent un devoir de l'orner de plusieurs monuments, témoin le pont qui subsiste encore aujourd'hui; que cette Ville resta fidelle à ses maîtres jusqu'à la fin de leur Empire; & enfin qu'après avoir passé sous la domination des Exarques de Ravenne, sous celle des Lombards, des Malatestes (famille illustre d'Italie) elle devint tributaire & sujette des Souverains

Pontifes. C'eſt dommage que la Mer ſe ſoit retirée de ſes murs à plus d'un mille, & qu'elle ne ſoit plus aujourd'hui qu'à demi habitée. Mais que vous dis-je là que vous ne ſachiez pas!

Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que je ſuis toujours un de ſes habitants par l'attachement que j'ai pour elle. Il eſt naturel d'aimer avec tendreſſe un Pays où l'on a porté ſes premiers pas, & où l'on a paſſé des années qui ſont toujours précieuſes, parce qu'elles ſont le prélude de la vie. Je parle ici de mon enfance, qui me rappelle ce que j'étois alors, & ce que je ne ſuis plus. Notre vie eſt exactement un livre, dont la préface eſt l'enfance, & chaque feuillet que nous tournons, un jour qui paſſe pour ne plus ſe reproduire à nos yeux. Ceux du moins qui en retiennent quelque choſe, ſont dédommagés de cette rapidité qui nous entraîne, & qui nous ride lorſque nous croyons avoir encore la fraîcheur de la jeuneſſe. La vie eſt en pluſieurs tomes pour ceux qui ont de belles actions & qui vivent long-temps; & elle n'eſt qu'une feuille volante pour quiconque ne fait que végéter, ou qui n'a ici-bas qu'une courte durée.

Oh, mon cher Docteur, que j'aime à faire avec vous de pareilles réflexions! car vous êtes un Sage qui voyez les choſes du bon œil, & qui connoiſſez mieux que perſonne & le néant de la vie, & le bonheur qu'il y a de vivre utilement pour les

autres

autres & pour ſoi-même. C'eſt le moyen de tromper le temps, qui prend plaiſir à ſe jouer de nous, en croyant tout effacer. Il eſt beau de faire des œuvres durables pour l'Eternité, & ſur leſquelles le temps n'ait conſéquemment aucune priſe.

Je ne ſais pas ce que deviendra l'affaire de notre compatriote. Je m'efforce de tout mon cœur de le ſervir; mais par ſa mauvaiſe tête il dérange tout ce que je fais. Je l'excuſe encore, malgré tous ſes torts; car enfin dépend-il de nous d'avoir des fibres & des organes propres à contribuer à notre bonheur?

Je vous ſais bon gré d'avoir envoyé un autre vous-même à Saint-Archangelo, pour tâcher d'y guérir le bon & vertueux homme auquel nous ſommes l'un & l'autre, & avec tant de raiſon, ſi fortement attachés. Vous me conſolez, en m'apprenant que ce n'eſt pas une hydropiſie de poitrine. Il lui faudra un grand régime, s'il en revient.

L'étranger qui doit m'apporter un livre, n'a point encore paru. Il ſe ſera vraiſemblablement arrêté à parcourir toutes les Villes qui ſe ſuccedent juſqu'à Rome, & qui ſont comme autant d'antichambres qui annoncent une ſalle magnifique. Je le recevrai doublement bien, & comme venant de votre part, & comme étant étranger. Mais je gagerois d'avance qu'il arrivera au moment que je ſerai bien occupé. Cela ne manque jamais, & me fait d'au-

tant plus de peine, qu'alors je n'ai pas le loisir de donner tout le temps que je voudrois à un homme qui m'a fait la grace de me visiter; & que cela paroît avoir un air de mauvaise volonté à l'égard de celui qu'on reçoit.

Soyez sûr, mon cher Docteur, que vous m'êtes toujours présent, & que mon cœur me répete continuellement les sentiments que je vous ai voués pour la vie, & avec lesquels je suis à toute épreuve. Votre &c.

A Rome, ce 7 Juin 1758.

LETTRE CLIV.

Au même.

Je serois fâché, mon très-cher Docteur, que vous apprissiez par d'autres que par moi-même, ma promotion au Cardinalat, chose si inouie, si peu attendue de ma part, qu'il me faut toute ma présence d'esprit, pour me persuader que ce n'est pas un songe. Je reconnois maintenant que vous n'aviez pas tort de me gronder quand je ne voulois pas étudier; je vous rendrois ici graces de ce que vous fîtes alors pour moi, si c'étoit un avantage que d'être élevé à des dignités qui nous tirent de nous-mêmes, & qui nous placent malgré nous dans le centre de l'agitation & du tumulte.

Ce qui me rassure, c'est que la seule

Providence, à l'ombre de laquelle j'ai toujours veillé & dormi, m'a mené par la main, & qu'il n'y a eu ni intrigues, ni même aucun desir de ma part, pour parvenir au rang où l'on vient de me faire monter.

Vous n'auriez pas deviné cette métamorphose, malgré toute votre sagacité. Il me faudra faire maintenant bien des efforts; & je crains malheureusement que ce ne soit en pure perte, non pour me trouver au pair de ceux auxquels le Saint Pere vient de m'associer, mais pour me rendre digne de leurs bontés. Si je ne suis pas leur confrere du côté du mérite, je tâcherai de l'être au moins par mon attention à leur plaire, & à gagner leur bienveillance.

Combien ma mere ne seroit-elle pas étonnée, elle qui ne vouloit pas que j'entrasse dans l'Ordre de S. François, si elle voyoit aujourd'hui cet étrange événement! mais elle a subi le sort que nous subirons bientôt, & que je ne perds jamais de vue, dans la crainte d'avoir de l'orgueil. Me voilà Cardinal; mais que de Cardinaux qui ne sont plus, & dont les personnes & les noms dorment dans la poussiere, & dans l'oubli!

Dites quelque chose de ma part, & de la maniere dont vous savez dire tout ce qui vous plaît, à nos amis communs. Assurez-les tous que si je puis les obliger d'une maniere ou de l'autre, ils trouveront tou-

jours en moi le cœur le plus zélé pour leurs intérêts, & le plus disposé à les obliger en tout temps & en tout lieu : & vous sur-tout, mon cher Docteur, ne m'épargnez pas ; car vous savez combien Ganganelli, votre serviteur & votre ami, vous fut toujours attaché.

A Rome, ce 30 *Septembre* 1759.

LETTRE CLV.

Au même.

M. T. C. & *illustre Docteur.*

Au-lieu de me parler de la reconnoissance que vous croyez me devoir, pour le prétendu service que je vous ai rendu, remerciez-vous vous-même, de ce que vous m'avez procuré la plus heureuse occasion de pouvoir vous prouver combien je vous honore & je vous aime. Il n'y a point de termes qui coûtent à mon Eminence ; comme il n'y a point de démarches qui lui soient pénibles, quand il s'agit d'obliger, sur-tout un ami tel que vous, dont la liaison date d'aussi loin.

N'allez pas, de grace, vous imaginer que l'affaire dont vous m'avez chargé, & qui est heureusement terminée à votre satisfaction, fût une montagne à gravir. Je n'ai eu malheureusement que quelques pas à faire pour réussir, car je vous

drois en faire bien davantage à dessein de vous témoigner tout mon zele & toute mon affection. Votre nom a fait beaucoup plus que le mien, tout Cardinal que je suis, pour obtenir ce que vous avez desiré. La ville de Rimini seroit trop glorieuse si toute la gloire que vous méritez, demeuroit concentrée dans ses murs : mais cette gloire a passé par-dessus ses tours, & a volé très au loin, & cela bien malgré vous : car plus les talents & les vertus se cachent & s'humilient, plus la voix de la Renommée prend soin de les faire connoître & de les publier; & delà vient qu'il ne passe point d'étranger à Rimini, qui ne demande à voir le Docteur Bianchi, & qui n'y arrive avec des tablettes sur lesquelles votre nom est déja crayonné.

Il faut bien que le mérite soit dédommagé des traits que lui portent la calomnie & l'envie : sans cela, on succomberoit sous le poids des talents, & l'on redouteroit infiniment le malheur d'en avoir.

La Providence a si bien arrangé les choses, qu'elle compense le mal par le bien; & que pour ne pas livrer l'homme de mérite au découragement ou à l'orgueil, elle le met dans une balance qui l'éleve & l'abaisse alternativement. Nous serions trop fiers, si nous n'avions que des prôneurs; & trop humiliés, si nous ne rencontrions que des détracteurs. Il nous faut un équilibre qui nous soutienne entre la louange

& la satyre, pour nous tenir au niveau de l'humanité.

La Sagesse éternelle, mon cher Docteur, a vraiment tout disposé avec force & avec douceur : si dans un temps elle nous verse un calice d'amertume, dans un autre elle nous offre le breuvage le plus gracieux. Buvons alternativement dans cette double coupe mystérieuse qu'elle nous présente, & nous éviterons les écueils d'une joie excessive, & l'atteinte d'un chagrin immodéré.

Heureux celui qui a l'ame d'une trempe forte, & qui ne se laisse amollir par aucun contretemps ! Le Juste dont parle Horace fait envie, lorsqu'on en lit la description; mais celui de l'Evangile est le seul que nous devions imiter. Toujours au même degré de bonheur, il ne voit son repos troublé ni par les revers, ni par les calomnies; parce que son existence est intimement unie à l'éternité de Dieu.

Ne vous lassez point, mon cher Docteur, de me procurer des occasions de vous renouveller cette tendre & pure amitié que j'ai toujours eue pour vous, & qui me comble de joie, quand je puis me dire votre serviteur & votre ami.

A Rome, *ce* 15 *Septembre* 1763.

LETTRE CLVI.

Au R. P. SBARAGLIA, Définiteur perpétuel des Mineurs Conventuels, à Bologne.

M. R. P.

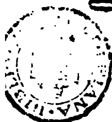
Il m'est infiniment glorieux d'apprendre que vous ne m'avez pas oublié, & que vous avez jugé ma chétive personne digne de recevoir l'excellent Ouvrage dont vous venez de m'enrichir. Il étoit attendu dans cette Ville avec la plus grande ardeur ; & cela est si vrai, qu'un de nos plus fameux Littérateurs, avide de le dévorer, ne me l'a laissé que vingt-quatre heures entre les mains.

Le succès qu'il aura infailliblement vous engagera à coup sûr à nous donner d'autres Ouvrages, encore plus utiles & plus étendus. J'espere vous offrir un jour en échange, pour peu que j'en aie le loisir, *si otiari licuerit*, un fruit de ma plume, qui tendra à découvrir le vrai sens de S. Augustin, dans les trois Livres où il traite de la *Correction, & de la Grace, de la Prédestination des Saints, & du don de la Persévérance*. Je tâche d'y découvrir le véritable esprit du saint Docteur sur les matieres de la grace.

Si le succès répond à nos vœux, *si vo-*

tis cuncta refponderint, je me flatte que mes remarques fur un fujet auffi important, pourront être de quelque utilité. C'eft ici un fecret que je vous confie, & que vous voudrez bien garder. Favorifez-moi, je vous fupplie, de vos lumieres & de vos avis, pour que je puiffe traiter une pareille matiere avec intérêt & avec vérité; & fouffrez qu'en vous baifant humblement les mains, je vous réitere les fentiments d'attachement, d'eftime & de refpect avec lefquels je fuis, &c.

A Rome, le 1 *Juin* 1742.



LETTRE CLVII.

Au même.

M. R. P.

Je fuis obligé de vous confeffer le peu de mérite qui fe trouve en moi, & pour vous faire perdre la trop bonne opinion que vous en avez, & pour refufer le travail auquel vous voulez m'appliquer. Je ne redoute point la peine; mais encore faut-il avoir la capacité requife pour faire un Ouvrage digne de foutenir l'analyfe de la critique & de la raifon.

Si j'ai prêté ma plume au defir du Cardinal Cibo, c'eft qu'il s'agiffoit d'un fujet facile à traiter, où l'art oratoire & le goût n'étoient pour rien. Je lis toujours les meil-

leurs Livres possibles, & je m'applique sans relâche à l'histoire chronologique de l'Eglise, comme à l'un des meilleurs appuis de la Religion.

Je voudrois bien pouvoir ne point me brouiller avec Aristote, & sur-tout avec Scot, à raison de l'ancienne connoissance, & de la confraternité; mais à chaque moment je suis obligé de les laisser en chemin, pour prendre des routes plus sûres & beaucoup mieux allignées. Notre siecle n'est pas la saison des pointilleuses subtilités : on y veut de la substance & des vérités, plutôt que des distinctions & des mots. Eh! pourquoi s'entortiller pour dire des choses simples, & ne pas s'énoncer aussi clairement en philosophant, qu'en vous assurant de la haute estime avec laquelle je suis de tout mon cœur, &c.

A Rome, le 2 Juillet 1742.

LETTRE CLVIII.

*A M. l'Abbé ***.*

PUISQUE vous me consultez, mon cher Abbé, sur le Discours que vous m'avez fait passer, je vous dirai qu'il sent trop le Rhétoricien, & qu'il y manque cette forte éloquence qu'on doit employer, quand on parle des Maîtres du monde. Il faut tâcher de s'élever en esprit, autant

qu'ils le ſont en dignité, & faire ſortir du ſein de la Religion même, de grands traits qui les repréſentent comme les images du Dieu vivant.

Vous avez le plus beau ſujet à traiter. Le reſpect & l'obéiſſance qu'on doit aux Rois, prennent leur ſource dans l'Eternel même, qui veut qu'on honore ceux qu'il a revêtus de ſon autorité; & d'ailleurs combien de choſes le cœur ne dit-il pas, quand il s'agit de faire l'éloge de nos peres, de nos maîtres, de nos tuteurs! L'exiſtence des peuples n'eſt complete, que lorſqu'elle eſt intimement unie à celle des Princes qui les gouvernent. Alors c'eſt un tout qui retrace l'harmonie du ciel, & qui répand de toutes parts l'alégreſſe & la félicité.

Je ſuis content du morceau qui peint les horreurs de l'anarchie, & qui démontre qu'il n'y a réellement aucun cas, aucune circonſtance, aucun temps, aucune occaſion, où il ſoit permis de ſe révolter contre l'autorité.

L'obéiſſance qu'on doit aux Rois & à ceux qui les repréſentent, tient eſſentiellement à celle qu'on rend à Dieu; & plus on eſt Chrétien, plus on honore la Royauté. Tertullien, dans ſon Apologie en faveur du Chriſtianiſme, peint les Fideles de ſon temps comme les ſujets les plus attachés à leurs Princes, les plus attentifs à prier pour eux, & les plus exacts à payer les impôts. Jeſus-Chriſt met ſur la même li-

gne, & la ſoumiſſion qu'on doit aux Monarques, & celle qu'on doit à l'Eternel: *Rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu, & à Céſar ce qui appartient à Céſar.* Point d'excuſe, point de prétexte, point de raiſon pour s'en diſpenſer. J'ai été attendri, je vous l'avoue, en liſant l'article où vous dites qu'il n'a jamais été plus doux d'obéir à ſes Princes que dans ces temps heureux, où ils ſe communiquent ſans réſerve, & où ils s'occupent tous du bonheur de leurs Sujets.

Il eſt vrai que vous avez pu mieux qu'un autre traiter un pareil ſujet, puiſque vous vivez ſous les yeux d'un Monarque (*Dom Carlos, alors Roi de Naples, actuellement Roi d'Eſpagne,*) qui par ſon eſprit d'ordre, de clémence & d'équité, fait régner avec lui toutes les vertus. Naples, comme vous le dites très-bien, ſe félicite moins des beautés que le ſol & le climat lui prodiguent en abondance, que d'un regne auſſi équitable & auſſi doux; c'eſt par-là que je finirois mon Diſcours : le reſte eſt ſuperflu. Il eſt important pour un Orateur, comme pour un Poëte, de ſavoir s'arrêter à propos. Le Panégyrique de Trajan, tout beau qu'il eſt, m'a toujours paru trop long. Il y a, même à l'égard des plus belles choſes, une certaine ſatiété qui doit nous engager à être ſobres dans notre maniere d'écrire, & de diſcourir quand nous employons les charmes de l'éloquence & les élans du gé-

nie. Un parterre eſt toujours moins étendu qu'un Jardin : les fleurs flattent plus agréablement les yeux, lorſqu'on ne les voit qu'en petite quantité. Le ciel, quoiqu'enrichi d'un nombre infini d'étoiles, n'en offre à notre vue qu'un nombre déterminé. Les meilleurs Prédicateurs nous laſſent, lorſqu'ils paſſent les bornes d'un Diſcours. L'éloquence n'eſt énergique qu'autant qu'elle exprime la chaleur & la rapidité du feu. J'ai entendu reprocher à nos illuminations, comme à nos plus beaux feux d'artifice, de durer trop long-temps. L'admiration, ce ſentiment qui ſuſpend l'activité de l'ame & des ſens, eſt toujours d'une courte durée, & l'on eſt aſſuré de n'être plus que foiblement ému, dès qu'il vient à finir. Il y avoit un de nos Peres à Bologne qui n'étoit jamais plus d'une demi-heure en chaire, quoiqu'il fût l'homme le plus éloquent; mais l'on diſoit de lui, qu'il n'y paroiſſoit que pour éclairer & pour tonner. C'étoit la plus belle tempête, quand il peignoit les horreurs du péché; & le plus beau ciel, quand il faiſoit voir les charmes de la vertu. Vous trouverez mes notes ſur votre Diſcours à la fin du cahier : ſi vous n'en êtes pas content, vous le ſerez au moins des ſentiments avec leſquels je ſuis pour la vie, &c.

A Rome, le 7 Novembre 1752.

LETTRE CLIX.

Au Duc de MATTALONE CARAFFA.

ILLUSTRISSIME SEIGNEUR,

Je viens de recevoir dans la minute les Livres qu'on vous envoie de Paris, avec ceux que j'avois demandés. Je ſuis charmé que cette occaſion me renouvelle le plaiſir que j'eus de vous rendre mes hommages, lorſqu'à votre retour de France vous paſſâtes par cette Capitale. Alors je vous admirai comme un Seigneur que l'aménité Françoiſe & le génie Napolitain plaçoient parmi nos perſonnages les plus intéreſſants & les plus deſirés.

Dom Diomede, votre très-cher frere, ſe porte bien; & le College Célmentin m'a rendu les meilleurs témoignages de ſon application & de ſa ſageſſe. Il n'oublie point qu'il tient par la naiſſance à la Maiſon Colonna, par les alliances à la Maiſon Borgheſe, & qu'il doit en conſéquence travailler doublement à ſoutenir avec éclat d'auſſi grands avantages.

Je rendrai témoignage à qui voudra l'entendre, que les Livres venus de Paris à votre adreſſe, ne ſont ni profanes, ni frivoles; & que par la raiſon qu'on doit bien juger d'un homme qui aime les bons Ou-

vragès, il eſt impoſſible qu'on n'ait pas de vous la meilleure opinion.

Quant à moi, il me ſeroit impoſſible d'étendre plus loin le reſpect & l'eſtime avec leſquels j'ai l'honneur d'être, Seigneur illuſtriſſime, &c.

Au Couvent des SS. Apôtres, ce 16 Juin 1753.

LETTRE CLX.

Au même.

ON n'a rien retenu à la Douane des Livres qui vous étoient adreſſés. Outre qu'ils ne ſont pas dans le cas d'être arrêtés, je les aurois réclamés; & comme Conſulteur du ſaint Office, mes remontrances n'euſſent pas été ſans effet.

Je deſire de tout mon cœur, que vous puiſſiez édifier le monde, autant que vous ſavez lui plaire, & que vous ajoutiez à la gloire des grands hommes de votre Maiſon & de la Nation, celle de leur reſſembler. Le Public eſt en droit de vous ſommer de marcher ſur leurs pas. Les grands Seigneurs ont des engagements, qu'ils ne peuvent ſe diſpenſer de remplir, ſans manquer à la patrie, à la poſtérité, & à la Religion ſur-tout, qui a droit d'exiger de grands exemples de la part de ceux dont le nom imprime du reſpect.

Quand on eſt excité par les motifs de

la Religion & de l'humanité, on fait des prodiges, on s'arrache des bras de la mollesse, pour passer dans le sein de la véritable grandeur. Si vous trouvez que je sors de ma place en vous insinuant cette morale, je m'y remets sur le champ, en me disant avec tout le respect possible, Monsieur le Duc,

Votre très-humble, &c.

A Rome, le 26 Août 1753.

LETTRE CLXI.

A l'Abbé RUGGIERI.

VOICI bientôt le moment de répondre sur l'affaire que nous avons entamée, & qui va finir. Il est très-permis de douter de la décision qui sortira de la bouche des Députés, d'autant mieux que le Frere Laurent, (*il parle ici de lui-même*,) sait parfaitement ce que semble promettre le conseil de plusieurs personnes réunies. Un Allemand flatté de l'espoir de gagner un procès pendant au Tribunal de Milan, à raison de la bonne volonté que lui avoit montré chacun des Juges en particulier, s'écria tout franchement, en entendant prononcer la Sentence qui le condamnoit : *Senatores boni viri, sed Senatus mala bestia :* Les Sénateurs sont de braves gens, mais le Sénat est une méchante bête. Ré-

glez-vous là-dessus, & commandez-moi tout ce qu'il vous plaira.

Au Couvent des SS. Apôtres, le 10 de l'an 1759.

LETTRE CLXII.

Au même.

Si je vous ennuie, je suis encore plus ennuyé que vous. De grace, mon cher Abbé Ruggieri, ne permettez pas que le jour de demain se passe sans avoir l'ordre de la Propagande pour les quatre cents cinquante écus en question. Souvenez-vous qu'on écrit à Urbino, que le paiement étoit prêt pour tout endroit où l'on voudroit faire payer. Je ne voudrois pas faire un mauvais personnage à l'égard de certaines gens qui ont la langue longue d'une aune, & les dents les plus aiguës.

Si je n'ai pas voulu recevoir avant son échéance le papier que j'attends, qu'au moins je le reçoive demain, jour où il échet. Votre serviteur, & votre ami le Frere Laurent.

Ce 27 Mars 1759, à l'entrée de la nuit.



LETTRE

LETTRE CLXIII.

*Au R. P. D***.*

JE vous apprends tout bas que je viens d'être nommé Cardinal. Tâchez de vous glisser dans ma cellule sans être apperçu. J'ai besoin de votre présence pour me consoler : j'ai la plus grande antipathie pour les honneurs ; & l'on me fait le plus grand mal possible, en voulant me faire le plus grand bien. Outre que je n'ai point de quoi répondre aux éminentes vertus de ceux dont je vais être Confrere, & que de ce côté-là, je mourrai sûrement insolvable ; je vois mon repos s'enfuir à tire d'aile. Adieu ; je vous attends ce matin à onze heures.

P. S. Ce qui me console, c'est que, quand on m'a annoncé ma promotion, j'ai été aussi surpris qu'on le sera dans Rome. Encore une fois, venez me consoler : votre grand Collegue, qui n'a réellement d'autre grandeur que ses six pieds, ne manquera pas de s'écrier : *Cela n'est pas possible ?* Il courra vîte aux...... pour leur apprendre cette nouvelle ; mais ce sont des curieux à qui l'on n'apprend rien.

LETTRE CLXIV.

Au R. P. EDMONDE REIN, Profès de l'Ordre de Cîteaux à Ebrac, actuellement Conseiller Ecclésiastique de Fulde, & Bailli à Ebrac.

MON TRÈS-CHER MONSIEUR,

J'ai reçu dans son temps, & lorsque j'étois encore à la campagne, la Lettre que vous m'avez fait la grace de m'écrire, le 12 Sept. dernier, dans laquelle vous m'exprimez de la maniere la plus touchante votre vive amitié : comptez, je vous prie, sur le retour le plus sincere de ma part, & sur le desir que j'ai de vous en convaincre efficacement.

Vous êtes heureusement pour moi à la veille de faire mentir le proverbe qui dit, *pro toto mundo Romam non ibo secundò*, (1) puisque la cause de........ nous procurera bientôt le plaisir de vous revoir ici; alors ma joie n'aura plus de bornes, & j'aurai l'occasion de reconnoître tous les services que vous m'avez rendus. Comme vous avez une très-grande influence dans votre Ordre, votre présence sera ici le meilleur effet.

(1) Je ne retournerois pas à Rome pour tout l'or du monde.

Quand pouvons-nous précisément espérer le bonheur de vous embrasser ? Assurez N. N. de toute ma vénération. J'aime à me persuader que le Prince aura reçu dans le courant de Mai, ma Lettre d'actions de graces. Mettez-vous bien dans l'esprit comme dans le cœur, que je suis irrévocablement pour toute la vie, avec la plus sincere & la plus tendre amitié, votre affectionné, &c.

A Rome, ce 12 Octobre 1759.

LETTRE CLXV.

Au même.

MON TRÈS-CHER MONSIEUR,

C'EST réellement un malheur pour moi, qui desirerois vous voir continuellement ici, de vous savoir si vivement attaché aux intérêts de l'Abbaye d'Ebrac. Les affaires de votre Maison ne pourroient-elles donc pas être confiées à quelqu'autre Religieux ? Hélas ! non : on y connoît vos talents, votre esprit, votre intégrité, au point qu'il faut que je me fâche contre votre mérite qui vous tient si loin de nous. Ne voilà-t-il pas encore qu'il va vous conduire en France, & nous priver du bonheur de vous voir cette année, comme je l'espérois ?

Je vous souhaite le voyage le plus heureux, la santé la plus florissante, & le suc-

cès le plus avantageux : c'est travailler pour soi-même, que de travailler pour son Ordre ; mot puissant qui demande tous vos soins, & qui m'engage à vous prouver plus que jamais toute l'affection avec laquelle je suis de tout mon cœur, &c.

LETTRE CLXVI.

Au même.

VOUS voilà servi selon vos desirs : je vous envoie la permission de lire, & de retenir les Livres défendus avec toute l'extension que vous pouvez souhaiter.

Le Cardinal Galli croit obliger votre Ordre, en accordant la liberté à tous les Religieux qui le desirent, d'embrasser une Regle plus austere ; & il pense, outre cela, contribuer à l'amendement du sujet en question, en lui procurant l'accasion de mener une vie mortifiée, pour réformer ses mauvais penchants. Je vous rends ce qu'il m'a dit mot pour mot.

Si je puis vous être de quelque utilité dans tout ce qui concerne les affaires de votre Ordre, employez-moi sans réserve, comme étant de toute mon ame, & pour toujours, votre affectionné serviteur.

A Rome, le 14 Mai 1761.

LETTRE CLXVII.

Au même.

LES trois Lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire dans le courant du mois de Décembre dernier, me sont toutes parvenues comme vous le desiriez. J'ai attendu pour répondre aux deux premieres, que j'eusse pris des arrangements pour vous donner des nouvelles sûres du.... que vous m'avez demandé; & j'allois vous répondre, quand j'ai reçu votre troisieme épître pleine d'amitié, & de souhaits pour ma conservation. Recevez-en, non tous mes remerciements, car il y en auroit trop, mais tous ceux que je puis vous tracer ici : persuadez-vous bien que je ne connois point de bornes à l'amitié que je vous ai vouée, & que je m'estimerois le plus heureux des hommes, si je pouvois vous en donner des preuves. Venez donc à Rome, pour que j'aie la satisfaction de vous embrasser, & de vous dire & redire combien je suis de tout mon cœur, & inclusivement jusqu'au tombeau, votre affectionné serviteur.

A Rome, ce 15 Janvier 1762.

LETTRE CLXVIII.

Au même.

MON TRÈS-CHER MONSIEUR,

La Lettre que vous m'avez fait la grace de m'écrire le 28 Février dernier, m'a comblé de joie; j'étois alors fort inquiet de votre santé, & j'allois même jusqu'à croire que vous m'aviez oublié, sans pouvoir en deviner la raison. Enfin, j'ai été heureusement détrompé.

C'est avec raison que Séneque dit une chose qu'on peut appliquer à la circonstance où vous vous trouvez : *Cum celeritate temporis utendum, velocitate certandum est.* (1) L'usage que vous avez fait de..... les moments que vous avez envisagés..... Tout annonce votre esprit, votre dextérité, & que personne ne sait mieux que vous faire les choses à propos.

La fin de cette Lettre sera semblable au commencement, pleine de la considération, & de l'attachement, &c.

A Rome, ce 14 Mars 1763.

(1) Lorsque le temps presse, il faut joûter de vîtesse.

LETTRE CLXIX.

Au même.

MON TRÈS-CHER MONSIEUR,

Je vous envoie, d'après votre demande, la plus ample permission, pour les deux Religieux que vous m'avez désignés, de lire les Ouvrages prohibés. Je n'ai fait aucune démarche pour la procurer au Frere Arnold Fahkner, parce qu'on n'est pas dans l'usage de l'accorder à ceux qui n'ont pas un emploi qui le requiert, ni une attestation de l'Ordinaire.

Je vous rends mille graces des indications que vous me donnez : je vous prie de me continuer cette faveur, & de m'adresser vos Lettres par la voie de M. l'Abbé Scioderon.

A Rome, le 3 Mars 1764.

LETTRE CLXX.

Au même.

AYANT été obligé de me rendre auprès de Sa Sainteté, pour lui parler d'une affaire importante ; elle me demanda avec un air d'intérêt de vos nouvelles ; & sur ce que je lui dis que vous deviez vous trou-

ver à Rome au mois de Septembre, au cas que le R. P. Abbé vous en accordât la permission; elle me dit d'un air riant, *nous savons cela.*

Je m'informerai avec le plus grand soin de l'arrivée du cher Baron, pour lui donner des preuves de mon estime. Quant au canonicat de...... je m'en tiens aux Lettres que je vous ai écrites touchant cet article, ainsi que vous devez en fait d'amitié, vous en rapporter à mon cœur qui vous répete avec le plus grand plaisir, &c.

A Rome, le 4 Mai 1764.

LETTRE CLXXI.

Au même.

LES vœux que vous avez formés pour moi au renouvellement de l'année, excitent la plus juste reconnoissance & la plus vive sensibilité. Je les défie d'être plus ardents & plus étendus que ceux que j'adresse au Ciel, pour tout ce qui peut vous être utile & dans ce monde & dans l'autre. Je vous prie de vouloir bien me rappeller dans le précieux souvenir de Messieurs vos aimables Chanoines. Il m'est impossible de vous rendre toute l'amitié avec laquelle je serai éternellement votre affectionné serviteur.

A Rome, ce 18 Février 1765.

LETTRE

LETTRE CLXXII.

Au même.

VOTRE derniere m'a tellement consolé & réjoui, que j'ai fait part de ma satisfaction à plusieurs de nos amis, tant j'étois transporté du doux plaisir de recevoir des marques de votre précieuse amitié, d'autant plus flatteuse à mes yeux, que je les mérite moins. Quoique j'aie différé de vous répondre, je n'ai jamais perdu de vue l'attachement qui nous lie depuis plusieurs années, & il n'a pas moins fallu que mes affaires & mes emplois, pour m'empêcher de vous en assurer ; car il n'y a ni temps, ni éloignement qui puissent altérer en la moindre chose les sentiments que je vous dois.

Aussi me suis-je souvenu de vous à l'Autel, devant celui qui doit être le principe & le lien de tous les vrais amis ; de sorte que si vous êtes loin de mes yeux, vous ne l'êtes sûrement pas de mon cœur. Mon ame sera vraiment satisfaite, quand j'aurai le plaisir de vous voir, de vous entendre & de vous embrasser.

Qui sait.....? *non est abbreviata manus Domini* : Le bras de Dieu n'est pas raccourci.

Je me réjouis de vous savoir à Ebrac, content de votre nouvelle dignité ; mais

je voudrois ſavoir, pour ma conſolation; quels en ſont les charges & les privileges.

J'ai reçu votre Lettre par la voie de Naples. Adieu, mon cher Edmonde; conſervez-moi dans votre ſouvenir; aimez-moi comme je vous aime, & ne ceſſez pas de me recommander à Dieu dans vos Oraiſons & ſaints Sacrifices. C'eſt le moyen le plus admirable & le plus ſûr de me prouver votre amitié, & d'exciter en moi la reconnoiſſance & l'affection avec leſquelles je ſuis, &c.

A Rome, ce 11 Octobre 1765.

LETTRE CLXXIII.

Au même.

Je reçois tout préſentement votre précieuſe Lettre, datée du 29 du courant; & je préſume que dans ce moment même on doit vous en remettre une de M. le Cardinal-Secretaire d'Etat, à qui je communiquai votre départ pour Rome, malgré l'hiver qui nous menace.

Vous ne pourriez mieux faire, au cas que la réſidence qu'il doit à ſon Egliſe en qualité de Chanoine, ne ſoit pas un obſtacle, que de vous aſſocier pour compagnon de voyage, le très-cher Abbé Balbey, que je ſalue de tout mon cœur. Alors il ſeroit bien agréable de répéter tous en,

ſemble le vieux proverbe, que, ſi les montagnes ne ſe rencontrent pas, les hommes ont cet avantage.

Je me fais d'avance un vrai plaiſir, & une véritable fête de vous embraſſer à Rome pour la troiſieme fois. Votre voyage ne peut manquer d'avoir le plus heureux ſuccès ſi mes deſirs ſont exaucés.

Le Saint Pere eſt actuellement en villégiature à Caſtelgandolfe; & cette saiſon arrête le cours des différentes affaires; mais il n'en eſt pas de même de mon amitié pour vous, que rien ne peut interrompre; & qui égale la parfaite eſtime avec laquelle je ſuis de toute mon ame, votre affectionné ſerviteur.

A Rome, le 14 Octobre 1766.

LETTRE CLXXIV.

*Au R. P. ***, à Milan.*

M. R. P.

Je crois avoir diſſipé toutes les préventions que M. le Cardinal.... avoit contre vous. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que j'ai plaidé votre cauſe avec plus de chaleur que ſi c'eût été la mienne propre. Il écrira en Eſpagne en votre faveur; & je ne doute point que les Eſpagnols, dont la magnanimité répond à l'équité, ne vous accordent ce que vous avez droit de de-

mander. Il s'agira de bien choisir votre temps; car il arrive souvent qu'on nous refuse, uniquement parce que nous ne saisissons pas le moment favorable.

Le séjour que vous devez faire à Milan, vous procurera l'occasion d'y voir de belles choses, qui dans le temps que j'y vivois, m'ont beaucoup affecté : c'est une Ville où l'on respire l'aisance & la gaieté; parce qu'on vit sous la domination d'une Souveraine qui s'occupe sans relâche du bonheur de ses Sujets, & qui ne se croit heureuse, qu'autant qu'ils sont contents.

Je vous exhorte à voir son Ministre M. le Comte Firmian, qui, par ses connoissances & par ses vertus, honore tout-à-la-fois, la Religion, la science & l'humanité.

Dites à notre bon Pere Barnabite de ma part, qu'il aura la permission de venir à Rome incessamment, & que je me ferai un vrai plaisir de le voir, pourvu (soit dit entre nous) qu'il soit plus laconique dans ses discours, que dans ses Lettres. Il se croit obligé de me faire des compliments à perte d'haleine, à moi qui n'en mérite aucun, & qui voudrois qu'on ne m'en fît jamais.

Vous n'aurez sûrement pas manqué d'aller visiter l'Eglise où S. Augustin reçut le sceau du Chrétien. C'est un lieu où j'épanchai souvent mon ame, en demandant à Dieu qu'il me donnât une petite étin-

celle du feu céleste qui dévoroit ce grand Docteur, & qui le rendit si zélé pour les intérêts de la grace de Jesus-Christ.

La personne dont vous me parlez est réellement fort instruite; mais elle n'approche pas de notre ami, que je regarde sans prévention comme un prodige dans la partie des Mathématiques & de l'Astronomie : ce qu'il y a de bon, c'est qu'il le laisse dire aux autres, & qu'il ne s'apperçoit pas lui-même de ce qu'il vaut.

Je tâche de réparer les breches que vous avez faites à ma Bibliotheque, sans en pouvoir faire à l'amitié que je vous ai vouée pour la vie, & avec laquelle je suis de tout mon cœur, votre affectionné, &c.

A Rome, au Couvent des SS. Apôtres, ce 27 Avril 1768.

LETTRE CLXXV.

Au même.

M. R. P.

Je vous avois bien dit que M. le Cardinal..... n'étoit plus prévenu. Il a l'ame grande, & conséquemment fort au dessus de tout ce qui respire la calomnie & la délation. Il n'en est pas de même du....r... dont l'esprit est aussi rétreci que le cœur, & qui morcele les plus grandes choses, pour ne les voir qu'en petit. Il fait de la

Religion, ce chef-d'œuvre si vaste & si sublime, un composé de toutes les minuties que l'Evangile proscrit.

Vous devez vous consoler de quitter les Italiens, dès que vous passez chez les Espagnols. Ils ont entr'eux beaucoup d'analogie, ce qui se remarque dans leurs mœurs, dans leur imagination & dans leurs écrits. J'ai fait cette observation dans nos Chapitres généraux, où nos Députés d'Espagne m'ont toujours étonné par leur profondeur & par leur élévation. *Mettez une plume, un pinceau, un compas à la main des Espagnols*, me disoit le Cardinal Portocarréro qui avoit des bontés pour moi, *& je vous réponds que leur tête les servira bien quand il s'agira d'exécuter.*

Constituez-moi votre Agent pour toutes vos affaires, & pour toutes vos commissions; j'accepte cet emploi, mais aux conditions que je serai compris dans vos prieres, & que vous vous souviendrez devant le Seigneur de ce pauvre Ganganelli qui vous aime si sincérement. Tâchez de ranimer les études parmi vos Confreres: donnez-leur horreur de l'ambition, en leur inspirant beaucoup d'émulation.

J'aime à voir prospérer mon Ordre du côté de la science & de la vertu, comme lui devant tout, & comme ne pouvant jamais l'oublier. J'y ai vu des hommes qui me confondent, qui m'humilient, & qui me souffroient avec la plus grande bonté, dans le temps que j'étois plein d'imper-

fections. Je les porte dans mon cœur, & rien ne peut les en ôter.

Assurez tous ceux qui se souviennent encore de moi, qu'à la différence d'un seul chapeau, je suis tout ce que j'étois, toujours aussi simple, & toujours aussi gai.

J'aurai soin que la commission qu'on vous a donnée se fasse auprès du P. Pacciaudi (Théatin,) dont le mérite m'est connu depuis long-temps. Il partage avec plusieurs de ses Confreres, des connoissances aussi agréables qu'utiles, & qui lui ont attiré l'estime de plusieurs Souverains.

Je ne vous oublierai point auprès du R. P. Jacquier, qui honore tout-à-la-fois l'Ordre des Minimes, la France & l'Italie, comme je m'honore moi-même en vous assurant de toute l'estime avec laquelle je suis votre affectionné, &c.

Au Couvent des SS. Apôtres, ce 31 *Mai* 1768.

LETTRE CLXXVI.

Au Supérieur d'une Communauté de Paris.

M. R. P.

Vous ne pourviez pas vous adresser à un homme plus sincérement ami des Ordres Religieux : mais je pense que la commission que vous redoutez, & dont vous vous plaignez si vivement, ne s'appliquera qu'à

réformer des abus que vous déplorez sûrement vous-même, & qui sont inséparables de l'humanité.

Les sociétés les plus saintes, comme les ressorts des machines les plus artistement travaillées, se relâchent imperceptiblement. C'est une suite de l'humanité, qui doit nous donner la plus foible idée de nous-mêmes, & la plus haute idée de Dieu.

Il seroit très-fâcheux qu'on vînt à renverser les Regles fondamentales des Ordres Religieux, *quod Deus avertat!* (1) Quoi qu'en dise la malignité, ils sont une digue contre le torrent des vices & des erreurs; mais il faut vous confier en celui qui soutient les édifices bâtis sur la Charité, & dans l'auguste Maison de Bourbon, qui, protectrice de tous les vrais Fideles, mérite à tant de titres, ceux de *Roi Très-Chrétien*, & de *Roi Très-Catholique.* On ne peut lire l'histoire de l'Eglise sans admirer son zele toujours soutenu, & toujours actif pour les intérêts de la Religion.

Je ne suis point surpris de la protection ouverte que vous accorde M. l'Archevêque de Paris. Il connoît le bien que vous faites dans son Diocese, & cela est digne de sa haute piété. Méritez de plus en plus ses bontés, en ne cessant d'instruire & d'édifier, & en réformant vous-même ce qui pourroit vous attirer des reproches de la part de ceux qui ne sont

---

(1) Dieu nous en préserve!

pas bien intentionnés. Le Saint-Pere, dont le zele est connu de toute l'Eglise, veille pour vous; & il m'a dit dans la derniere conférence à votre sujet, qu'il seroit auprès des Princes votre bouclier, au cas qu'on voulût dénaturer les différents Instituts. D'ailleurs, je ne puis me persuader que des Evêques qui vous emploient, & qui connoissent votre utilité, travaillent, pour prix de votre salaire, à aggraver votre joug, & à vous humilier. Si je n'écris point aux Prélats que vous m'indiquez, c'est que leur amour pour la Religion, m'est un garant qu'ils ne nuiront point aux Ordres Religieux : s'il avoient à se plaindre de vous, je suis convaincu, que vous feriez tous vos efforts pour les mettre dans le cas de vous rendre leurs bontés. Je prie le Seigneur, que les choses se pacifient, & que le Clergé Séculier & Régulier de France, qui fut toujours si célebre, travaille dans un saint concert à édifier les Fideles, & à désarmer les incrédules. Les bons exemples sont les meilleurs arguments qu'on puisse offrir à ceux qui attaquent la Religion.

Soyez persuadé que je suis dans toute l'effusion de mon cœur, & avec le plus grand desir de vous savoir tranquille & content, M. R. P. votre affectionné serviteur F. Laurent, *Card. Ganganelli.*

A Rome, ce 21 de l'an 1769.

LETTRE CLXXVII.

*Au R. P***.*

PUISQUE c'eſt dans mon cœur que vous voulez bien dépoſer vos chagrins, je vous dirai très-cordialement, mon cher confrere & mon cher ami, qu'il ne dépend que de vous de les diminuer. Peut-être votre Pere Gardien a-t-il mis un peu d'amertume dans les avis qu'il vous a donnés; mais cela n'empêche pas qu'il n'ait raiſon. Quand on a la Regle pour ſoi, l'on eſt bien fort; & vous ne pouvez la méconnoître dans les reproches qu'il vous fait.

Vous n'avez pas fait vœu d'être Muſicien, mais d'être Religieux; &, quoique la Muſique ſoit une choſe très-innocente en elle-même, & qu'elle nous exprime cette parfaite harmonie qui regne ſur la terre & dans le Ciel, elle devient nuiſible, dès qu'elle vous enleve le temps deſtiné à la lecture & à la priere.

J'aurois plus mauvaiſe grace qu'un autre, de crier contre la Muſique, m'étant autrefois appliqué à toucher l'orgue, où je trouvois d'autant plus de plaiſir, que cet admirable inſtrument, toujours conſacré aux louanges du Seigneur, n'eſt jamais employé à des concerts profanes; mais je me rendis à la regle & à la raiſon.

Je vous conjure donc, mon cher ami,

de ne donner à la Musique que le temps de la récréation, & de ne pas toujours avoir votre ame au bout de vos doigts. J'écrirai à votre Pere Gardien, pour qu'il vous rende toute son amitié, quand j'aurai reçu une Lettre par laquelle vous m'assurerez que vous ne serez Musicien que par intervalle, & avec modération.

La piété vous appelle, les sciences vous invitent à quelque chose de plus grand; & mon cœur où vous vivez, autant qu'en vous-même, vous engage à suivre mes conseils.

Allons, mon cher ami; reprenons courage. Le silence, la concorde, l'obéissance, forment la meilleure harmonie qu'un Chrétien, & sur-tout un Religieux, puisse desirer. Je vous embrasse tendrement, fâché de ne pouvoir vous dire à l'oreille combien je m'intéresse à tout ce qui vous touche, & combien je suis votre affectionné serviteur.

Au Couvent des SS. Apôtres, ce 9 Avril 1744.

LETTRE CLXXVIII.

*Au R. P. S***.*

M. R. P.

Ce jour même, où je pars d'Albano, & où vous devez quitter Rome, je vous

réitere mes ſentiments d'eſtime & de reſpect, tant je vous ſuis ſincérement attaché.

Allant ce matin à l'Egliſe des RR. PP. Réformés, en habit de voyage, ſans aucune intention de me faire voir, notre Saint-Pere m'a apperçu, m'a appellé, & a daigné s'entretenir avec moi dans la Sacriſtie, une groſſe demi-heure. La converſation n'a roulé que ſur notre R. P. Général (*Le Pere Jean-Baptiſte Coſtanzo*) pour qui j'ai obtenu la grace qu'il deſiroit. Vous ne pouvez vous imaginer avec quelle effuſion de cœur le Pape m'a exprimé ſes ſentiments d'eſtime & d'attachement envers ce digne & reſpectable Religieux.

Je me hâte de lui en faire part pour ſa propre conſolation, & pour nous confirmer de plus en plus dans l'opinion où nous ſommes, que nos ſuffrages, ainſi que ceux de tous nos amis, ne pouvoient choiſir un plus digne ſujet.

Faſſe le Ciel que votre voyage ſoit heureux, & qu'il ne vous faſſe point oublier que je ſerai juſqu'au dernier ſoupir de ma vie, comme j'ai toujours été, plein de reſpect pour vos ordres, plein d'attachement pour votre perſonne, &c!

A Albano, ce 15 Juin 1753.

LETTRE CLXXIX.

Au même.

M. R. P.

Je me suis en quelque sorte conformé à vos desirs, relativement au R. P. Maître, Costanzo, touchant l'affaire en question ; & j'ai parlé pour cet effet au Secretaire du Comte de Riviéra, afin qu'il soit pleinement informé des éminentes vertus de ce Révérend Pere, & qu'il en instruise ensuite Sa Majesté.

Je n'irai pas plus avant, d'autant mieux que ce n'est qu'à votre sollicitation que j'ai agi dans cette affaire, voulant vous montrer que je suis très-éloigné d'apporter aucun obstacle à l'élévation du R. P. Costanzo, au cas que Dieu l'appelle au gouvernement de quelque Eglise.

Cependant je ne verrois pas avec plaisir ce vénérable Religieux sortir de l'Ordre, ni même de la ville d'Assise, où il est content, & où il jouit de la considération de tous ceux qui le possedent.

Ma maniere de penser correspond parfaitement à la sienne : car je sais, à n'en pouvoir douter, que loin d'ambitionner aucune dignité, il vouloit même faire un voeu de n'en accepter aucune.

Vous pouvez juger par cette confidence

que je vous fais, combien je suis réellement attaché à ce digne Religieux, & combien je suis sincérement disposé à vous obliger dans tout ce qui dépendra de moi, & à vous prouver toute la tendresse avec laquelle je suis de tout mon cœur votre affectionné, *le Card. Ganganelli.*

A Rome, ce 28 *Mars* 1761.

LETTRE CLXXX.

Au Chevalier ***.

MONSIEUR,

Je suis aussi affligé que vous-même des malheurs dont vous vous plaignez : vous trouverez dans la Religion le vrai moyen de les oublier. Quelque chose que puissent dire ses ennemis, ils ne lui enleveront jamais le précieux avantage d'étouffer les chagrins, de relever les espérances, & de rendre le calme & la paix.

La conduite de votre beau-frere est déplorable ; & cependant il faut lui pardonner, parce qu'on est Chrétien. Je suis d'avis que vous le rappelliez à lui-même, à force de le combler d'honnêtetés : *Caritas omnia suffert .... non irritatur.* (1)

Répétez encore une fois, je vous prie,

---

(1) La charité souffre tout..... elle ne s'aigrit point.

mes longs remerciements au très-cher Cousin pour le très-excellent tabac dont il m'a gratifié. Il me prend par le nez, après m'avoir pris par le cœur; aussi suis-je tout à lui. Je l'admire avec sa fortune & à son âge, d'avoir trouvé le moyen de vivre en Chartreux au milieu d'une maison bruïante & d'une Ville tumultueuse.

Vous eûtes un tort réel de ne pas parler dans le temps à M. l'Abbé de Veri (*l'Auditeur de Rote*,) de l'affaire en question. Nous avions auprès de lui trois amis puissants, & qui vous auroient sûrement bien servi, son esprit, son intégrité, & son empressement à obliger : comme vous avez en moi trois titres, pour vous être à jamais dévoué, l'estime, la reconnoissance, & l'amitié avec lesquelles je suis de tout mon cœur votre très-affectionné serviteur, *le Card. Ganganelli.*

A Rome, le 5 Juillet 1768.

LETTRE CLXXXI.

*A M***.*

MONSIEUR,

Personne n'est plus porté que moi à excuser les défauts du prochain; mais c'en est un très-grand à mes yeux que l'empressement à vouloir confesser. On ne

cherche point à s'ingérer dans le Ministere, quand on en connoît les redoutables fonctions. Le P.*** peut être un bon Religieux tant qu'il vous plaira; mais il aime trop à diriger les consciences, pour ne pas agir par quelque motif humain. Un digne Prêtre ne se charge qu'en tremblant du soin de conduire les ames. C'est à cela qu'on discerne les vrais Ministres de l'Evangile.

Je n'ai encore lu qu'un tiers du Livre que vous m'avez fait passer. Je voudrois qu'on y eût distingué la philosophie des abus qui la défigurent.

La philosophie, en tant que l'amour de la sagesse, ne peut qu'honorer la raison & l'humanité; & nous nous en serions apperçu plus que jamais dans ce siecle vraiment fécond en lumieres & en découvertes, si l'on n'en avoit pas malheureusement abusé. Ainsi, c'est l'abus de la philosophie, & non la philosophie en elle-même qu'il faut attaquer. L'homme parfaitement philosophe adore Dieu, honore le culte qu'il a prescrit, & reconnoît avec un célebre Ecrivain de nos jours, que l'*Evangile est le plus beau présent que Dieu ait fait aux hommes.*

Sans la philosophie, je veux dire sans cette science qui combine, qui analyse, qui raisonne, il n'y a ni principes, ni conséquences, ni bons ouvrages, ni bonne législation. Les Païens ne furent pas coupables parce qu'ils étoient philosophes; mais

parce

parce qu'ayant connu Dieu, comme dit S. Paul, ils ne l'ont pas glorifié.

La philosophie est la base de la vraie Religion, la foi étant étayée sur la raison. Aussi je suis très-persuadé que le nom de Philosophe, à moins que ce ne soit en dérision, est très-mal appliqué à ceux qui osent attaquer le Christianisme, c'est-à-dire, cette lumiere divine qui rend l'homme ce qu'il doit être, & sans laquelle nous ne sommes qu'un abyme d'orgueil & de corruption.

Le tableau de l'Annonciation ne peut être fini que dans trois mois; mais par ce que j'en ai déja vu, il sera digne de votre attente & du Peintre qui le fait.

Je compte voir notre Saint-Pere Jeudi, & il saura ce que vous desirez qu'il sache. Je vous souhaite les bonnes Fêtes; & je vous assure que c'en est réellement une pour moi, quand je puis vous assurer de toute mon estime & de tout mon attachement.

A Rome, ce 19 Décembre 1757.

LETTRE CLXXXII.

Ecrite pendant sa maladie, à un Religieux de ses amis.

Je suis réellement malade; & ce qui me console, c'est que je n'ai point été au

devant du mal, car j'ai toujours pensé que tout homme doit ménager sa santé.

La dévotion peu éclairée ne convient pas de cette vérité ; & cependant il est indubitable qu'en atterrant les sources de la vie, on s'expose à ne plus remplir ses devoirs, c'est-à-dire, à ne pouvoir aller à la Messe quand on doit y aller, à ne pouvoir observer les abstinences prescrites par l'Eglise, parce qu'on a fait des jeûnes de surérogation, & qu'on a suivi un zele indiscret.

Les maladies, quand elles ne viennent d'aucun excès, & qu'elles nous sont envoyées directement de Dieu, sont la pénitence la plus propre à expier nos fautes & nos erreurs. Elles répandent une amertume salutaire sur les plaisirs de cette vie ; elles rembrunissent les objets qui paroissoient nous éblouir ; elles nous détachent insensiblement de tout ce qui est mortel, & elles nous apprivoisent avec la mort.

Je n'ai jamais mieux senti le néant de moi-même, que depuis l'époque de mon indisposition : j'ai vu que mon corps n'est réellement qu'un édifice dont les murs écroulent au moment qu'on s'y attend le moins. Tantôt mon mal est aigu, & tantôt il paroît s'endormir ; mais ce n'est que pour se réveiller avec plus de violence.

L'homme, dès le moment qu'il naît, devient tributaire de toutes les infirmités ; il est exposé à tous les accidents, & il peut regarder tout ce qui l'environne comme l'oc-

casion prochaine de sa ruine. L'ame doit regagner ce que les sens perdent. Quand le corps s'affoiblit, elle doit le quitter en esprit, pour s'unir vivement à Dieu; c'est l'unique & vrai moyen de s'élever au-dessus des peines & des souffrances; car toute la félicité possible se trouve en Dieu. La maladie la plus forte n'est qu'une légere piquure pour un Philosophe Chrétien, qui ne s'occupe que de choses spirituelles. Si les Stoïciens souffroient constamment sans avoir d'autres motifs qu'un vain orgueil; c'est un opprobre pour des Chrétiens, qui doivent toujours être sur le Calvaire avec leur Chef, de succomber à la violence du mal. Mais, hélas! on donne de beaux préceptes; & l'on n'est souvent intrépide que dans la spéculation. Je parle ici particuliérement de moi-même, qui après m'être dit les choses les plus capables de me soutenir, m'occupe beaucoup plus que je ne devrois de mes douleurs. Cependant plus elles sont vives, plus je devrois envisager le Ciel, le seul endroit où il n'y a ni peines ni maladies.

Vous me ferez plaisir de venir me voir le plutôt que vous pourrez. Je voudrois que mes desirs fussent des ailes pour vous transporter; vous seriez tout-à-l'heure ici. J'ai quelque chose à vous dire qui ne s'écrit point, & qui est relatif à ma situation. Adieu.

LETTRE CLXXXIII.

Au même.

Ce n'eſt plus qu'un ſquelette qui vous écrit, & qui remue à peine des doigts deſſéchés. Si je n'avois enviſagé que la gloire de ce monde, j'aurois dit à la mort, lorſqu'elle me préſenta un calice d'amertume, que ce calice s'éloigne de moi, *tranſeat à me calix iſte ;* mais heureuſement je n'ai conſidéré que le ciel, & alors je me ſuis écrié : Que ce calice eſt brillant, & qu'il m'eſt agréable, *quàm præclarus eſt !*

Il eſt certain qu'aux yeux de la Foi il n'y a pas un plus grand avantage que celui de s'unir à la mort avant qu'elle frappe ſon dernier coup. Depuis que je la ſens en moi-même, & que je la reſpire, elle n'a plus rien d'effrayant à mes yeux ; & mes jours qui diminuent, me deviennent beaucoup plus précieux, en ce qu'ils m'approchent de l'éternité.

Ici mes douleurs trop violentes me forcent à quitter la plume, ne ſachant ni quand, ni ſi je la reprendrai.......

Un moment de calme, après ſept jours & ſept nuits paſſés dans les tourments, me remet la plume à la main. Ce qui me conſole, c'eſt que par une faveur toute céleſte mon ame ſe fortifie à meſure que mon corps dépérit. Il n'y a qu'une choſe

qui m'afflige réellement, c'eſt de n'avoir pas fait tout le bien que j'aurois dû faire ; & c'eſt pourquoi je vous ſollicite vivement de prier Dieu qu'il me pardonne, & qu'il daigne accepter, en expiation de mes fautes, le peu de vie qui me reſte.

Si j'avois quelques intervalles de tranquillité, car mon eſprit n'eſt pas toujours à moi, j'écrirois à tous les Fidelès, comme leur Pere & comme leur Paſteur, pour leur recommander, avant de mourir, la paix & la charité, qui ſont la marque diſtinctive des Chrétiens.

J'ai encore un autre engagement que je voudrois remplir envers l'Ordre Religieux qui m'a ſouffert dans ſon ſein pendant tente-ſix ans ; je deſirerois, par un acte public, le remercier de la charité avec laquelle il a ſupporté mes imperfections.

Je meurs comme j'ai vécu, reconnoiſſant envers tous ceux qui m'ont fait du bien, & toujours votre ami. Oubliez-moi aux yeux des hommes devant qui je ne ſerai bientôt plus qu'un peu de pouſſiere ; mais ſouvenez-vous de moi devant Dieu, en qui j'ai mis toute mon eſpérance, pour n'être pas confondu dans l'éternité.

Il a voulu me faire connoître d'une maniere terrible le néant des grandeurs, au milieu des grandeurs mêmes, en m'abreuvant de fiel & d'abſynthe. Que ſon nom ſoit béni : rien ne peut être plus heureux pour le Vicaire de Jeſus-Chriſt, que de

mourir sur le Calvaire comme ce divin Sauveur.

Si je n'ai plus la consolation de vous voir, je vous attendrai dans l'éternité, où j'espere que nous aurons le bonheur inestimable de nous retrouver en Dieu qui sera alors notre univers, notre élément & notre vie.

Ce 26 Août 1774.

AUTRES LETTRES *EN FORME* DE BREFS,

Adressés à différentes Personnes.

LETTRE CLXXXIV.

Au R. P. PISCHAULT, Général des Chanoines Réguliers de l'Ordre de la Sainte Trinité, (dits Mathurins.)

CHER FILS,

C'est avec bien du plaisir que nous avons reçu la Lettre dans laquelle vous nous félicitez sur notre exaltation, malgré notre foiblesse & notre indignité. Vous nous témoignez toute la joie que vous en avez

ressentie, quoique nous en fussions persuadés à raison de notre ancien attachement pour vous & pour tout votre Ordre. Notre satisfaction a été d'autant plus grande, que vous nous donnez les témoignages les plus gracieux de votre confiance vraiment filiale, & de celle de tous les Religieux dont vous êtes le chef.

Ne doutez pas que nous ne remplissions toujours vos espérances, & que nous n'ayons continuellement à cœur vos avantages & tous vos intérêts : notre cher Fils votre Procureur Général vous dira le reste. En attendant, soyez persuadé que nous irons toujours au devant de tout ce qui vous concerne, afin que vous n'ayez pas à vous plaindre de notre lenteur ou de notre indifférence à vous obliger. Nous vous demandons en retour le secours de vos prieres auprès du Seigneur, afin qu'il nous accorde les graces nécessaires pour soutenir avec courage le pénible fardeau qui nous est imposé. C'est dans toute l'effusion de notre cœur que nous vous accordons, ainsi qu'à tout votre Ordre, la Bénédiction Apostolique.

A Rome, le 19 Juillet 1769, la premiere année de notre Pontificat.



LETTRE CLXXXV.

A M. BARON, Secretaire de l'Académie d'Amiens, qui avoit envoyé à Sa Sainteté l'anagramme de son nom.

CHER FILS,

Nous avons reçu tout-à-la-fois, & les preuves de votre amour filial qui nous assure de toute la joie que vous avez ressentie à notre exaltation, & l'ingénieuse anagramme de notre nom, laquelle nous a fait un sensible plaisir. Recevez, en témoignage de notre gratitude & de notre tendresse paternelle, notre Bénédiction Apostolique, comme le gage de toutes les prospérités que nous vous souhaitons.

A Rome, le 9 Août 1769, la premiere année de notre Pontificat.

LETTRE CLXXXVI.

A l'Abbesse & aux Religieuses du Monastere de Ste. Claire de Moulins, Diocèse d'Autun.

CHERES FILLES,

Nous avons appris avec reconnoissance que notre élévation au souverain Pontificat,

ficat, malgré notre incapacité, vous avoit causé la plus grande joie, d'autant plus que notre Ordre en a reçu un nouvel éclat. Nous voulons en conséquence, malgré les grandes affaires dont nous sommes accablés, vous donner, dans cette Lettre, une marque non équivoque de notre bienveillance, espérant qu'elle servira à exciter votre charité, & vous engagera à nous recommander souvent à Dieu. La piété dans laquelle vous vivez, nous répond du succès que vos prieres doivent avoir auprès du Seigneur, qui vous distribue ses richesses abondamment.

Comme on nous a informé que vous aviez fort à cœur la canonisation de notre chere Fille en Jesus-Christ la bienheureuse Colette, Réformatrice de votre Ordre, & la béatification de la vénérable Agnès; nous nous appliquerons à seconder vos desirs, sans nous écarter des loix prescrites en pareil cas. En attendant, nous vous accordons de toute la plénitude de notre cœur, notre Bénédiction Apostolique.

Donné à Rome, à Sainte-Marie-Majeure, le 7 Mars 1770, la premiere année de notre Pontificat.



LETTRE CLXXXVII.

Au R. P. CHASTENET DE PUISEGUR, *Général de la Doctrine Chrétienne.*

CHER FILS,

L'affection paternelle que nous avons, & pour vous, & pour votre Congrégation, fait que nous prenons toute la part possible à votre seconde élection. En reconnoissance de votre soumission & de votre attachement pour nous & pour le Siege Apostolique, nous vous assurons que tout ce qui vous concerne nous intéressera toujours vivement. Vous avez un sûr garant de ce que nous vous disons dans la personne de notre cher Fils Valentin, Prêtre de votre Congrégation, dont nous connoissons tout le mérite, & avec qui nous aimons singuliérement à converser. Il a donné des preuves depuis long-temps de son grand zele pour vous & pour votre Congrégation. C'est pourquoi nous lui ferons connoître dans les affaires dont il va être chargé, combien nous prenons à cœur vos avantages, & quels sont nos égards, & pour vous, & pour lui. La cause du vénérable serviteur de Dieu César de Bus, votre Fondateur, dont il doit s'occuper, conformément au décret de

votre Chapitre général, nous offrira l'heureuse occasion de lui accorder les effets d'une bienveillance toute semblable à celle dont l'honoroit notre très-sage Prédécesseur Benoît XIV, d'heureuse mémoire; d'autant mieux que nous desirons avec la plus grande ardeur seconder vos entreprises, qui ne tendent qu'à illustrer votre Congrégation, qu'à donner au culte divin plus de célébrité, & qu'à posséder au milieu de vous un modele de vertus que vous puissiez imiter. Pour vous assurer de toute notre inclination à vous obliger, nous vous accordons, cher Fils, avec toute la tendresse paternelle, notre Bénédiction Apostolique.

Donné à Castelgandolfe, au Diocese d'Albano, sous l'Anneau du Pêcheur, le 10 Octobre 1770, la IIeme année de notre Pontificat.

LETTRE CLXXXVIII.

Au R. P. Jean-Baptiste MARTINI, de l'Ordre des Freres Mineurs Conventuels de S. François.

CHER FILS,

Nous venons de recevoir avec bien du plaisir, à la suite du premier volume que vous nous avez envoyé, le second, qui traite de l'histoire de la Musique. Il nous

a rappellé l'ancienne amitié qui régnoit entre nous, ainsi que la probité; la candeur & la constance que vous avez à suivre les regles du cloître; toutes vertus que vous possédez dans un degré éminent. Mais puisque vous joignez à ces motifs d'éloge une connoissance aussi profonde dans la Musique; croyez que ce qui nous a le plus flatté dans votre présent, c'est que cette nouvelle production va faire éclater la sagacité de votre esprit, l'étendue de votre savoir en ce genre, & qu'elle nous mettra souvent à portée de louer en votre personne un homme que nous aimons singuliérement. Nous desirons de voir bientôt paroître achevé & parfait un ouvrage aussi excellent : ce sera pour vous un nouveau sujet de gloire, & pour les autres un moyen d'approfondir les principes & les progrès de cet art charmant, que l'Eglise a solemnellement consacré à la célébration des mysteres divins. En un mot, sachez que notre ancienne bienveillance à votre égard, est toujours la même que vous avez souvent éprouvée par le passé; & que nous ne laisserons jamais échapper les occasions de vous en donner des preuves évidentes & multipliées. Nous tâcherons de vous convaincre de plus en plus que notre amour paternel vous est toujours tout dévoué : & pour vous en donner un gage assuré, nous vous accordons avec effusion de cœur notre Bénédiction Apostolique.

Donné à Rome à Sainte-Marie-Majeure, sous l'Anneau du Pêcheur, le 12 Janvier 1771, la seconde année de notre Pontificat.

LETTRE CLXXXIX.

A M. DE HAVERN, Chevalier-Conseiller au Conseil Suprême de Guerre, & Gentilhomme de la Cour Impériale.

CHER FILS,

Nous avons reçu, comme un présent qui nous a causé le plus grand plaisir, la médaille que vous avez fait graver, à l'occasion du mariage de notre très-cher Fils en Jesus-Christ, le Prince Ferdinand, Archiduc d'Autriche, où l'on voit les portraits de son auguste Famille. C'étoit en même temps prouver votre respect pour la Maison d'Autriche, & nous manifester votre zele & votre amour pour nous. Car en nous faisant parvenir ce qui pouvoit le plus agréablement flatter nos regards, d'après l'amour paternel que nous lui portons, vous avez joint à un présent si cher à votre cœur, des sentiments remplis de dévouement pour nous & pour le Saint Siege; sentiments auxquels nous répondons avec cette bienveillance paternelle, que vous desirez ardemment : & pour vous le prouver, nous vous accordons affectueusement notre Bénédiction Apostolique.

Donné à Sainte-Marie-Majeure, ſous l'Anneau du Pêcheur, le 20 Novembre 1771, la troiſieme année de notre Pontificat.

LETTRE CLXXXX.

A M. MOLINE, Avocat à Paris.

CHER FILS,

La notice pour la galerie univerſelle, & notre portrait gravé en couleur que vous nous avez envoyés, nous ont été remis. En témoignage de notre reconnoiſſance & de notre amour paternel, nous vous accordons notre Bénédiction Apoſtolique, ainſi qu'à tous ceux qui ont contribué par leurs talents à la perfection d'un ouvrage qui honore la nation Françoiſe.

A Rome, le 12 Décembre 1773, la Ve année de notre Pontificat.

LETTRE CLXXXXI.

A M. MIGNONNEAU, Commiſſaire des Gardes-du-Corps du Roi de France.

CHER FILS,

Salut & Bénédiction Apoſtolique:

Notre très-cher Fils François-Joachim de Bernis, Cardinal de la ſainte Egliſe Ro-

maine, en nous présentant une Lettre de votre part avec l'Histoire Métallique de la Maison de Lorraine, & un manuscrit de Dom Calmet, relatif à cette collection, nous a assuré de votre sincere affection pour notre personne; & le témoignage qu'il nous en a donné, & auquel nous avons la plus grande confiance, nous fait un véritable plaisir.

Vous nous aviez déja assuré vous-même de votre attachement pendant votre séjour dans cette capitale; & vous ne pouviez nous en donner des preuves plus sensibles qu'en nous offrant les précieux & magnifiques monuments d'une auguste Maison, qui, déposés au Vatican, augmenteront infiniment la gloire & la splendeur de notre *Musæum*.

Nous avons aussi reçu avec la plus grande satisfaction l'exemplaire de votre traduction, (1) qui nous prouve, d'une maniere évidente, votre goût pour la Poésie, & vos progrès dans la Littérature Italienne.

Nous en rapportant à ce que vous écrira le Cardinal de Bernis, que nous avons engagé à vous témoigner plus amplement nos favorables dispositions à votre égard, nous desirons que vous soyez intimement convaincu que notre estime sans bornes répond parfaitement à l'affection vraiment

(1) De la Piece de l'Abbé *Métastasio*, intitulée *la Clémence de Titus*.

paternelle que nous vous avons vouée; & que nous portons au plus haut degré.

Et pour gage de cette affection, nous vous donnons de toute la plénitude de notre cœur notre Bénédiction Apostolique.

A Rome, le 12 Janvier 1774, la V[e] année de notre Pontificat.

Fin des Lettres.

ON ne peut que nous ſavoir gré de placer à la ſuite de ces Lettres, où il en eſt fait mention pluſieurs fois, l'*Epître Dédicatoire* de la Theſe des RR. PP. Cordeliers de Turin. Cette Piece, qui fait honneur à GANGANELLI, n'en fait pas moins à ceux qui la lui dédierent; qui, lorſqu'il n'étoit que Conſulteur du Saint-Office, ſurent juſtement apprécier ſon mérite, & ſemblerent préſager déja ſa gloire future.

EPISTOLA

DEDICATORIA

THESIUM THEOLOGICARUM,

Propugnatarum in Conventu S. Francisci Taurinensi die 13ª Septembris, Anno Domini 1749, per F. Claudium-Antonium Vellet, ejusdem Ordinis Professum; sub moderamine R. P. Baudier, de Camberio, Professoris:

REVERENDO PATRI MAGISTRO

F. LAURENTIO GANGANELLI; Sacræ Theologiæ Doctori eximio, necnon Romanæ Congregationis Sancti Officii Consultori sapientissimo, ex Ordine Minorum Sancti Francisci Conventualium.

PALLADEM intùs sapientem, & foris armatam finxerunt olim Poetæ: verùm quod in Pallade ingeniosè adumbraverat fabulosa antiquitas, hoc in te, Reverende Pater, ingenuè exprimit sinceritas. Uberrimos siquidem sanctioris doctrinæ fontes, quibus præclara mens tua intus irrigatur, ditatur atque exornatur, tam copiosè tamque salubriter foràs emittis, ut & celebratissimam sapientissimi viri famam tibimetipsi jure ac meritò adsciveris, & validissimam fortium armaturam firmissimumque præsidium, iis

ÉPÎTRE

DÉDICATOIRE

D'UNE THESE DE THÉOLOGIE;

Soutenue dans le Couvent de S. François à Turin, le 13 Septembre 1749, par le F. Claude-Antoine VELLET, *Religieux du même Ordre, sous la direction du R. P.* BAUDIER, *de Chamberi, Professeur:*

AU TRÈS-RÉVÉREND PERE

F. LAURENT GANGANELLI, *Docteur en Théologie, Consulteur de la Congrégation du Saint-Office, de l'Ordre des Freres Mineurs Conventuels.*

Ce que les Poëtes nous ont représenté dans la Déesse Pallas, s'accomplit en vous, très-Révérend Pere : ils la peignoient portant la sagesse dans son sein, & se couvrant d'un bouclier pour la défendre. N'est-ce pas ainsi que vous paroissez à notre admiration? Vous répandez si abondamment & avec tant de fruit la science dont votre belle ame s'est nourrie, enrichie & ornée, que vous vous êtes acquis avec justice la réputation d'un homme doué de la plus haute sagesse. Ceux qui ont recours à vous, sont assurés d'y trouver le plus

omnibus qui ad te confugiunt, potentiori præstare patrocinio nunquam destiteris. Neque tutiùs profectò, Palladis Ægide protectus, posset quispiam decertare, gloriosiùsve triumphare, quàm sub beneficâ tui nominis umbrâ. Securus ergo lætabundusque in arenam descendo, ex quo faustissimis tuis sub auspiciis inire certamen, felici quodam omine, ac sorte prospero, mihi hodie, benignè adeòque perhumaniter est concessum.

Demirabuntur fortasse nonnulli, me tibi, licèt ignotum, Theologicas meas nuncupasse Theses. Verùm demirari facilè desinet, quisquis adverterit me in insigni ac perantiquo hocce Taurinensi nostri Ordinis versari Cœnobio, cujus alumni, pluribus sanè titulis commendandi, te inter honorarios ejusdem filios, nec humano dicam, sed divino propè consilio, connumerare certatim gestierunt, ac pro summo habuerunt honore. Quantumvis ergo ignotus sim tibi, Reverendissime Pater, extraneus tamen haudquaquam sum reputandus, sed domesticus quodammodo ac familiaris, dum tuis veluti in laribus propriis, studiorum meorum curriculum absolvere pro viribus satago.

Cùm verò juxta jurisperitorum effatum, Quæcumque in aliquo nascuntur, aut ædificantur fundo, ad ipsum fundi dominum pertinere dignoscantur, non alteri sanè jure potiori quàm tibi afferendi erant, ac consecrandi isti qualescumque laborum meorum ac vigiliarum fructus, quos in primario

puissant appui. Le bouclier de Pallas les protégeroit moins dans le combat, & ne rendroit pas leur triomphe si glorieux, que l'ombre bienfaisante de votre nom. Je me présente donc avec assurance & avec joie dans l'arene, puisque par un bonheur presque inespéré, on a bien voulu m'accorder l'avantage de combattre aujourd'hui sous vos auspices, ce qui m'est un présage de la victoire.

On sera peut-être surpris que j'ose vous dédier mes Theses sans avoir l'honneur d'être connu de vous; on ne le sera plus, si l'on fait attention que je suis du célebre & ancien Couvent de Turin, dont les membres les plus recommandables à toutes sortes de titres, se sont empressés comme à l'envi, non d'eux-mêmes, mais comme par une espece d'inspiration divine à vous affilier avec eux, & s'en sont fait le plus grand honneur. Ainsi, quoique je vous sois inconnu, M. R. P., vous ne pouvez pas me regarder comme un étranger, puisque c'est dans une maison, dans une famille qui est devenue la vôtre, que je termine le cours de mes études.

D'après cet axiome de droit, Tout ce qui naît ou se bâtit dans quelque fonds, est reconnu appartenir au maître du fonds, je ne pouvois offrir qu'à vous les fruits de mes travaux & de mes veilles. Je les ai recueillis autant qu'il a été en mon pouvoir dans le premier College de notre Pro-

hocce ſubalpinæ noſtræ provinciæ lycæo, tanquam domeſtico tuo in ſolo, pro tenuitatis meæ modulo, excerpſi atque collegi. Accipe igitur quod tuum eſt; exiguum equidem munus, præſtantiſſimiſque tuis diſpar longè meritis, ſi ipſum dumtaxat ſuſpexeris offerentem, nec tuis planè indignum obtutibus, ſi rem attenderis oblatam.

Tibi, venerabundus, ſiſto diſceptationes de rebus Theologicis, in quibus (quemadmodum & in aliis liberalibus diſciplinis) tam impensè, tamque laudabiliter, vel ab ipsâ tuâ adoleſcentiâ operam collocaſti, ut alter veluti Saülus, ſupra coætaneos tuos mirificè in dies proficiens, neminem fermè ex diſcipulis ſuperiorem, imò vix parem habueris. Juvenem Danielem in te redivivum reverebantur ſtupentes ſeraphici Populi noſtri ſeniores, dùm te immaturâ adhuc ætate, graviſſima profundiſſimæ ſapientiæ & conſummatæ jam prudentiæ oracula promentem paſſim audiebant, & quem ſenectutis honore à Deo inſignitum læti aſpiciebant, inter Magiſtros in Iſraël, ſedere quantociùs juſſerunt, ut erudires plurimos.

Quàm perbellè, doctiſſime Mæcenas, quàm feliciter eorum reſponderis votis, imò & omnium ſuperaveris expectationem: teſtantur Aſcolum, Aximum, Mediolanum, Bonolia, quæ te Salomonis ad inſtar ſapientiam magnificè ex Cathedrâ tractantem, ſummâ cum voluptate exceperunt; teſtantur præclara illa atque feraciſſima omnigenæ

vince de Piémont, comme dans votre propre fonds. Recevez donc, je vous prie, ce qui vous appartient. C'eſt un petit préſent, peu digne de votre mérite, ſi vous le conſidérez dans la perſonne qui vous l'offre; mais ſi vous le regardez en lui-même, il vaudra quelque choſe à vos yeux.

Ce ſont des Theſes ſur la Théologie, dans laquelle, comme dans bien d'autres ſciences, vous vous êtes tellement appliqué dès votre jeuneſſe, que ſemblable à Saül, vous diſtinguant parmi vos Condiſciples, vous n'en trouviez aucun qui vous ſurpaſſât, & qui pût même vous égaler. Les Anciens de notre Ordre vous reſpectoient comme un autre Daniel, quand dans un âge tendre vous rendiez les oracles de la ſageſſe la plus profonde & d'une prudence conſommée. Ayant reconnu avec la plus grande ſatisfaction que le Seigneur vous avoit doué de bonne heure de la maturité de la vieilleſſe, ils ſe hâterent de vous faire aſſeoir parmi les maîtres en Iſraël, pour répandre la ſcience dont vous étiez rempli.

Que vous avez bien répondu à leurs vœux! vous avez même ſurpaſſé leur attente: témoins Aſcoli, Fano, Milan, Bologne, qui reçurent avec tant de plaiſir les leçons de ſageſſe dont vous fîtes retentir leurs Ecoles, & qui vous regarderent comme un autre Salomon; temoins tant de Diſciples que vous avez formés, qui

donnent aujourd'hui des fruits si abondants; témoins ces admirables découvertès si utiles à la Philpsophie & à la Théologie, par lesquelles la sagesse qui paroissoit autrefois si pénible, si épineuse, si rebutante aux jeunes gens qui viennent la chercher dans les Ecoles, se montre sous un visage agréable & riant; aujourd'hui que vous l'avez ornée des fleurs de la littérature, adoucie par l'aménité de l'éloquence qui vous est naturelle, & enrichie des plus précieux trésors d'une érudition profonde & variée.

Une gloire qui vous est propre & qui ne s'effacera jamais, c'est d'avoir trouvé l'art d'allier dans les Ecoles de Scot la profondeur des pensées avec la facilité de les rendre, l'agrément du langage avec la métaphysique du raisonnement. Faut-il s'étonner, après cela, que les Maîtres & les Disciples ambitionnent, s'efforcent, se glorifient de vous suivre comme leur guide assuré & leur plus excellent modele; qu'ils fassent leurs délices de vos savantes productions qui ont déja passé dans tant de mains, & qui se trouvent actuellement répandues dans tout notre Ordre, sans le secours de la presse, uniquement portées sur les ailes de la renommée de leur célebre Auteur?

Je me félicite de les avoir recueillies, lues & méditées; j'avoue volontiers, &

meditari fuerit mihi datum. Enim verò si quod in re litteraria profecerim, illis me debere quàmplurimùm grato, lubentique animo profiteor. Novo itaque jure, æquissimo nimirùm perennis gratitudinis titulo, consecrandæ tibi erant, Mæcenas beneficentissime, Theologicæ meæ Theses. Ad locum si quidem unde exeunt flumina revertuntur, omnia intrant in mare, & mare non redundat : *hosce profectò qui ad te, veluti ad centrum citò properant cursu, tenuissimos licèt rivulos non aspernabitur, uti confido, neque respuet inexhaustum illud ac propè immensum altissimæ tuæ sapientiæ pelagus, quod una potuit Roma vastissimo suo complecti sinu.*

Exultavit sanè isthæc Domina gentium, ex quo varios ac inestimabiles suavioris eloquentiæ, doctrinæque solidissimæ thesauros publicis in disceptationibus explicantem te stupens aspexit, dùm in Sixtino nostro divi Bonaventuræ Collegio moderatoris optimi partes omnes, plaudentibus universis sodalibus tuis, sollicitè laudabiliterque adimpleres. Igitur inter præclara, præstantissimorum quibus abundat sancta Civitas, ingeniorum lumina, sic tu emicuisti, ut summus Pontifex (Benedictus XIV) æquissimus, si quis unquam fuerit æstimator, suis plusquam lyncæis testatim discreverit oculis, arduo ac perhonorifico te Consultoris munere festinavit condecorare, ut nimirùm, præfulgida tanquam lucerna, in sublimiori collocareris candelabro, sicque splendidiùs,

avec reconnoiſſance, que je leur dois les progrès que j'ai pu faire dans la littérature. C'eſt un motif de plus qui excite ma gratitude, & m'engage à vous dédier mes Theſes. *Les Fleuves retournent dans l'endroit d'où ils ſont ſortis ; ils entrent tous dans la mer ſans la faire déborder.* J'ai la confiance que vous ne rejetterez point les petits ruiſſeaux qui coulent avec rapidité comme à leur centre dans cet océan immenſe de ſageſſe, que Rome ſeule pouvoit contenir dans ſon ſein.

Cette Reine des Nations vous vit avec étonnement & avec joie déployer dans les exercices publics les précieux tréſors de la plus douce éloquence & de la ſcience la plus profonde. Elle vous admira ſurtout lorſqu'au milieu des applaudiſſements de vos Eleves, vous rempliſſiez avec tant de ſoin & de diſtinction la premiere place dans notre College de S. Bonaventure. Vous avez paru avec tant d'éclat au milieu des grands génies dont cette Ville abonde, que le Souverain Pontife Benoît XIV, ſi juſte appréciateur du mérite, vous ayant connu par lui-même, de ſes propres yeux, s'empreſſa à vous donner la Charge pénible & honorable de Conſulteur du Saint-Office, pour vous faire briller ſur le chandelier comme une

faciliùſque luceres omnibus qui in domo Dei ſunt.

Neque porro fefellit eventus; ex quo etenim in graviſſimo purpuratorum Patrum, virorumque doctiſſimorum conceſſu, copioſos cœpiſti ſapientiæ tuæ radios effundere, demirati ſunt illicò omnes, atque in dies magis magiſque commendant ſinguli perſpicuam illam tuam dicendi methodum, conſtantem ſtyli & ſermonis elegantiam, firmam ratamque in ſelectiſſimis tuis ad difficillima quæque conſulta reſponſis ſententiam, adeò ut cum ſapientiſſimo Job jure poſſes optimo dicere : Auris audiens beatificat me, & oculus videns teſtimonium reddit mihi.... Qui me audiunt expectant ſententiam, & intenti tacent ad conſilium meum. *Sic reverà lucet, Pater Reverendiſſime, ſic corruſcat omnium oculis lucerna, tuæ doctrinæ ſplendore.*

Aſt nec minus ardet caritatis in Deum & proximum fervor; verum juſſus manum ori impono. Ea eſt etenim zeli veri Apoſtolici indoles, ut promeritas dedignetur, rejiciatque laudes, neque in alio prorſus velit gloriari, quàm in cruce Domini noſtri Jeſu Chriſti. Venerabundo igitur ſilentio eximias prætereo virtutes tuas, indefeſſum nempe pietatis ac regularis diſciplinæ ſtudium, blandam morum comitatem, ſingu-

lampe éclatante, & par ce moyen éclairer avec plus de facilité & d'avantage ceux qui ſont dans la maiſon de Dieu.

L'événement juſtifia ſes eſpérances; dès que vous fûtes entré dans cette auguſte aſſemblée, compoſée des hommes les plus célebres par leurs dignités & leur ſavoir; l'éclat de votre ſageſſe fixa leur admiration, & leur donna chaque jour de nouveaux motifs de vous eſtimer. On loue ſpécialement en vous la maniere de vous exprimer, l'élégance naturelle & ſoutenue du ſtyle, la juſteſſe, la fermeté de vos réponſes à toutes les difficultés qu'on vous propoſe, la ſolidité de vos avis dans les affaires les plus épineuſes; de ſorte que vous pourriez dire avec autant de vérité que le ſage Job: *L'oreille qui m'écoute eſt ſatisfaite de moi; l'œil qui me voit me rend un témoignage flatteur; ceux qui me conſultent attendent en ſilence mon ſentiment.* C'eſt ainſi, très-Révérend Pere, que tous les yeux ſont dans l'admiration de votre ſcience.

On ne rend pas moins de juſtice à l'ardeur de votre charité pour Dieu & pour les hommes: mais il eſt un ordre qui m'impoſe ſilence. Le véritable zele Apoſtolique dédaigne & rejette les louanges les mieux méritées, pour ne ſe glorifier que dans la Croix de J. C. Je tairai donc par reſpect vos vertus; cette étude infatigable de la piété & de la diſcipline réguliere, cette douceur dans les mœurs, cette af-

larem in colloquiis affabilitatem, sinceram de omnibus bene merendi voluntatem, cæterasque omnes præclaras tuas animi tum corporis dotes, quas in te passim celebrant; imò nec condignè satis unquam se posse celebrare fatentur, quotquot eas propiùs intueri, amænissimoque tuo perfrui meruere contubernio. Inter ipsa siquidem eminet profunda tua humilitas, quâcum inconditâ hâcce meâ oratiunculâ diutiùs decertare, te invito, nequaquam volo, feliciùs utique, gloriosiùsque Theologico in isto discrimine, te annuente ac protegente, decertaturus. Dixi.

ſabilité dans les entretiens, ce deſir ſincere de plaire à tous, & tant d'autres excellentes qualités de l'eſprit & du corps, que célebrent & que ne peuvent aſſez dignement célébrer ceux qui ont l'avantage de vous approcher & de jouir des délices de votre amitié. Votre humilité ſurpaſſe toutes ces vertus; je ne veux point la bleſſer plus long-temps, ni vous louer malgré vous, ayant le bonheur & la gloire de combattre ſous vos auſpices.

Fin du Tome troiſieme, premiere Partie.







